



HISTOIRES

TIRÉES

DES TRAGIQUES GRECS

HISTOIRES

TIRÉES

DES TRAGIQUES GRECS

ET MISES EN VERS

PAR

Alexandre BLANCHARD

PROFESSEUR AU LYCÉE D'AMIENS

AVEC DES NOTICES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS

A L'USAGE

des classes supérieures de l'enseignement secondaire



PARIS

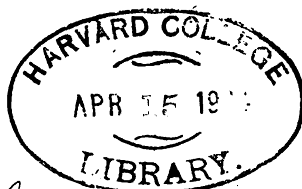
BELIN FRÈRES, ÉDITEURS

RUE DE VAUGIRARD, 52

1903

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de notre griffe sera réputé contrefait.

Belin Frères



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES

AVERTISSEMENT

Les élèves des classes supérieures de nos établissements de l'Enseignement secondaire doivent avoir la connaissance des chefs-d'œuvre de la tragédie grecque; Eschyle, Sophocle, Euripide ne peuvent point rester pour eux des noms célèbres sans signification précise. Ceux de ces élèves qui étudient le grec n'ont le temps de traduire que quelques centaines de vers, qui ne suffisent point à leur donner une idée complète des ouvrages que l'on propose à leur admiration. On met sous les yeux des autres des traductions intégrales ou abrégées des Tragiques; mais — c'est une expérience que j'ai poursuivie pendant de longues années d'enseignement — il arrive que ceux-ci sont encore plus hésitants et plus déroutés devant ces traductions, que les premiers devant les originaux, même réduits à quelques fragments. Ils se perdent dans l'abondance touffue des détails mythologiques, dans le dédale des généalogies; ils sont offusqués aussi, si je puis ainsi dire, par l'abus de ces longs propos et de cette rhétorique que les Grecs trouvaient si délectable. La lassitude vient vite, et l'inattention en résulte. Que faire

pour leur donner une idée un peu nette de ces poèmes dramatiques? Les inviter à fermer la traduction qu'ils ont sous les yeux et leur *raconter* la pièce : en exposer le sujet, en présenter les principaux personnages, donner l'explication des passions qui y sont exprimées, faire sentir l'éloquence et la poésie du style. C'est le but que j'ai essayé d'atteindre dans ces *analyses*. Elles ont un défaut, je l'avoue sans aigreur, c'est d'être rédigées en vers; mon excuse sera qu'à l'âge des lecteurs pour lesquels ces poèmes ont été composés, on est encore capable de lire des vers.

Charles Lamb a écrit avec succès les *Contes tirés de Shakespeare;* j'ai tenté d'écrire les *Histoires tirées des Tragiques grecs.*

J'avais pensé à dire quelques mots de la manière dont j'ai compris mon ouvrage, et par exemple, des libertés que j'ai prises avec les textes, en transformant en *narration* ce qui est *drame* chez les auteurs, comme aussi de mon style et de ma versification; mais j'y ai renoncé : mon lecteur se souciera peu de mes idées théoriques, si mes récits lui plaisent; et, si je l'ennuie, toutes mes explications n'y feront rien.

Je me suis toujours efforcé de rendre mes narrations claires et coulantes; des notes assez nombreuses doivent en faciliter l'intelligence; peut-être cependant aura-t-on besoin quelquefois de recourir au dictionnaire. Je prie le lecteur de considérer que j'ai fait œuvre d'art et non d'enseignement élémentaire.

Il me reste à citer les noms des écrivains et des savants dont je me suis éclairé en composant ces récits. Voici les principaux : Patin, *Études sur les Tragiques grecs* (Hachette); P. Decharme, *Mythologie de la Grèce ancienne* (Garnier); H. Weil, éditions d'*Eschyle* et d'*Euripide* (Hachette); Hinstin, traduction d'*Euripide* (Hachette); Artaud, traduction d'*Euripide* (Didot). Les notes que j'ai tirées de ces excellents livres, les fragments que je leur ai empruntés aideront à comprendre mes vers, peut-être même leur communiqueront un intérêt qu'ils n'auraient pas eu par eux-mêmes.

Je veux, toujours sensible à leurs divins mérites,
Unir jusqu'à ma fin les Muses aux Charites.
Muses! Plutôt mourir que de vivre sans vous!
Grâces! Couronnez-moi d'anémone et de houx!
Le poète, malgré la vieillesse voisine,
Ne cessera jamais d'honorer Mnémosyne!

EURIPIDE, *Hercule furieux*, 673.

ESCHYLE



LES PERSES

Les Perses

Les *Perses* sont le seul drame historique que nous ayons des Grecs. Le sujet en est très simple : c'est la flotte de Xerxès, vaincue et détruite à Salamine; c'est l'innombrable armée de terre du Grand-Roi, périssant de misère dans son interminable retraite. Il y a déjà longtemps que Xerxès est parti pour la Grèce, emmenant sur ses pas toute l'Asie en armes. Les ministres du roi échangent les réflexions que leur suggèrent leur patriotisme et l'absence de nouvelles. La mère de Xerxès, la vieille Atossa, se présente à eux, leur fait part de ses inquiétudes, des songes qui l'obsèdent. Enfin un courrier arrive, mais c'est pour décrire un désastre sans exemple. Atossa évoque l'ombre du roi défunt : celui-ci sort de son tombeau ; il explique que la Perse doit être punie de la folle impiété de Xerxès, qui a osé jeter un pont sur la mer d'Hellé pour envahir la Grèce, alors que d'antiques prophéties annonçaient l'issue funeste de toute lutte tentée contre ce pays; il prédit la défaite de Platée. Darius rentre dans son tombeau, et les fidèles ministres voient alors arriver Xerxès, qui, de tout son appareil triomphal, n'a conservé que le carquois qui renferme ses flèches. Et le maître et les serviteurs s'unissent dans une longue lamentation.

« ..... Ce fut une illustre journée dans les fastes de l'art dramatique, dit Patin, que celle où le premier poète d'Athènes, parvenu à la maturité de son génie comme de

son âge (il pouvait alors avoir cinquante-deux ans), développa, devant ses concitoyens rassemblés au théâtre, la mémorable scène de leur indépendance. Huit ans s'étaient à peine écoulés depuis l'accomplissement de cette grande œuvre à laquelle tous avaient mis la main, et l'homme inspiré qui entreprenait d'en reproduire le tableau, et les spectateurs qui venaient assister à cette solennelle commémoration de leur gloire. Les souvenirs auxquels le drame allait s'adresser étaient vivants dans les cœurs; l'auditoire était gagné d'avance à l'art puissant qui devait, dans un instant, l'émouvoir et le transporter. Les hommes faits se retraçaient vivement ces jours fameux où ils avaient combattu et vaincu ensemble; les vieillards et les femmes, ce douloureux exil qui les conduisit à Trézène, sur les rivages de l'île d'Egine, de celle de Salamine et dans les villes de l'Eubée, tandis qu'Athènes était en proie à l'incendie allumé par les barbares, et que sa fortune avec ses guerriers s'était réfugiée sur les flots. Une immense attente, une impatiente curiosité faisait battre le sein de cette jeunesse qui avait grandi au milieu des dangers et des triomphes de la patrie et qui allait tout à l'heure prendre place parmi ses défenseurs. On y distinguait sans doute ce futur rival d'Eschyle[1] qui avait commencé sa vie toute poétique, auprès du trophée de Salamine, en chantant, à la tête d'un chœur de jeunes enfants, l'hymne de la victoire. Aristide, Thémistocle étaient, je m'imagine, présents à cette fête nationale, que leur absence eût rendue incomplète, où tous les regards les cherchaient, où toutes les voix les nommaient...

« Tout conspirait à préparer l'œuvre du poète; les lieux eux-mêmes étaient autant de témoins de ce qu'il allait peindre; ils rappelaient de toutes parts aux yeux et les bar-

1. Entendez Sophocle.

bares et leurs vainqueurs : ces humbles tréteaux, entourés d'échafauds grossiers, que n'avait pas encore remplacés le magnifique théâtre de Bacchus ; ces ruines récentes, et dont plusieurs, celles des temples, destinées à rappeler, dans tous les temps, la fureur sacrilège de Xerxès, ne devaient jamais être relevées ; ces édifices commencés, cette ville qui sortait de ses cendres, cette mer à jamais illustrée par la merveilleuse victoire de Salamine, cette île de Psyttalie, où avait été massacrée l'élite de l'armée persane, ce mont Egialée, d'où Xerxès avait contemplé son désastre, tous ces objets parlaient éloquemment à l'imagination des spectateurs ; ils faisaient, ainsi qu'eux-mêmes, partie du magnifique spectacle qui allait s'ouvrir[1]. » (PATIN, Tragiques grecs, *les Perses*.)

LES PERSES

I

Les Fidèles.

La scène était à Suse[2], opulente cité
De l'Elam, dont Memnon d'Egypte avait jeté

1. Eschyle, du dème d'Eleusis, naquit en 535. Il prit part à la bataille de Marathon, à celle de Salamine. Les *Perses* furent représentés en 472. Le poète fit plusieurs séjours en Sicile et mourut à Géla en 455. Avec les *Perses*, il nous reste de lui les *Sept contre Thèbes*, les *Suppliantes*, *Prométhée* et l'*Orestie*, la grandiose trilogie (la seule qui nous reste de l'antiquité) et qui comprend *Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*.

2. Suse, capitale de l'Elam, était, depuis Darius Ier, une des résidences favorites des rois de Perse. Elle avait eu pour fondateur le roi koushite Memnon, l'allié de Priam dans l'*Iliade*.

Les fondements anciens : métropole chérie
Des Perses, Suse était l'orgueil de la patrie.
Devant un grand palais, à côté d'un tombeau,
— Voyez-vous, sous l'azur d'un climat toujours beau,
Etinceler l'émail des briques vernissées,
Et les archers barbus sous les piques dressées? —
Portant la robe blanche et la tiare au front,
Des vieillards soupiraient, pleins d'un souci profond.
Ministres du Grand-Roi, qu'on nommait *les Fidèles*,
Ils gardaient les trésors, gardaient les citadelles.
Car Xerxès est parti pour conquérir Hellas,
Et tous les jeunes gens suivaient son char. — Hélas!
Reviendront-ils jamais, ces vaillants, fleur choisie,
Que chaque jour appelle en gémissant l'Asie?
Nul courrier, nul porteur de nouvelles encor
Ne descend de cheval au pied du palais d'or.
Tous sont partis, les gens de Suse et d'Ecbatane,
Torrent d'hommes armés que l'ardent soleil tanne,
Cavaliers, fantassins, matelots. — Amistrès
Est parti; sont partis Astape, Artembarès,
Mégabaze, sujets du Grand-Roi, rois eux-mêmes,
Précipitant la Perse aux batailles suprêmes.
Dirai-je Pharandace, Imée, Artaphrénès
Et Sosthane, poussant leurs chevaux effrénés,
Tendant leurs arcs, lançant leurs chars parmi la plaine?
— La terre où le vieux Nil épand son urne pleine
A fourni Susicane et Pégastagon, fils
De l'Egypte; Arsamès, qui commande à Memphis,
Et tant d'autres, l'espoir des futures mêlées.
Sardes a vu sortir de ses tours crénelées

Des légions sans fin... Le Tmolus a juré
De plier sous le joug le rival exécré.

Et d'autres sont partis sur la mer, vaste espace,
Lande, forêt sans fin qu'écime un vent qui passe[1];
Leur vie est suspendue aux câbles de ces chars
Qui les mènent parmi les flots et les hasards.

Ainsi tous dans l'immense Asie ont pris le glaive;
Et dans l'Orient vide une plainte s'élève;
Et, méditant le sort et ses cruels retours,
Les épouses, les vieux parents comptent les jours.
— Qui l'emporte, du Mède, à la flèche rapide,
Ou du Grec, protégé par la lance intrépide?

II

Le songe d'Atossa.

Pendant que les Vieillards s'inquiètent, pensifs,
Et tels que des marins courant sur des récifs,
La mère de Xerxès, Atossa, se présente,
Grave et comme pliant sous l'angoisse pesante,
Et les sages, baissant devant elle un front blanc,

1. Je commente le πόντιον ἄλσος d'Eschyle. Ἄλσος est un bois, dit Pierron, ou tout au moins une broussaille, un fourré. Pour Bailly, ἄλσος veut dire *large* et *bel* emplacement. Il rapproche le latin *Neptunia prata*.

L'interrogent, muets, de leur regard tremblant :
Puisse le Roi rentrer vainqueur! — « Certes! dit-elle,
Mon fils doit vaincre, né d'une race immortelle[1] !
Il courba l'Hellespont frémissant sous son joug,
Mais la Fortune est fausse, et j'en crains quelque coup!
Elle tend son filet aux mortels, qu'elle assiège,
Et l'homme essaie en vain de s'échapper du piège!...
Fidèles! quelle part me garde le Destin?
L'œil du Maître est absent; tout vacille, incertain;
L'édifice s'affaisse et penche vers la terre...

Depuis que mon cher fils est parti pour la guerre,
Mon sommeil est sans fin de songes agité,
Et surtout le dernier dans l'esprit m'est resté.
J'avais devant les yeux deux femmes, deux statues,
Chefs-d'œuvre d'un sublime artisan, revêtues,
L'une, de l'habit perse au tomber nonchalant,
L'autre, du manteau grec, que l'on serre à son flanc,
Grandes toutes les deux et de noble stature,
Et telles qu'aujourd'hui n'en fait plus la Nature.
Or, c'étaient deux enfants de même extraction,
Les deux sœurs[2], mais non pas de même nation;
L'une habitait la Grèce, et l'autre, la contrée

1. Atossa, fille de Cyrus, a pour ancêtre mythique le héros Persée, fils de Jupiter et de Danaé.

2. Il est remarquable que, malgré les haines nationales, et malgré l'opposition en apparence radicale des noms de Grec et de Barbare, l'idée d'une commune origine ait néanmoins persisté, et qu'Eschyle ait si nettement expliqué, dans sa fiction poétique, ce que la comparaison de la langue de Zoroastre avec celle d'Homère a mis récemment à l'abri de toute contestation (Pierron).

Des Barbares, par elle embellie et parée[1].
Je ne sais quel débat s'est alors élevé :
Les sœurs se querellaient ; mon fils est arrivé,
A rétabli la paix, puis, au timon couplées,
Il les a toutes deux à son char attelées.
Et l'une sous la bride avançait sans efforts,
Et sa bouche cédait facilement au mors,
Mais l'autre se cabrait, et, brisant freins et rêne,
S'évadait au milieu des débris qu'elle entraîne...
Le joug rompu, mon fils de son char a roulé ;
Darius, qui survient alors, l'a consolé,
Mais Xerxès, en voyant apparaître son père,
Déchire ses habits, pleure et se désespère...

Le jour était venu ; je faisais sur mon sein,
Sur mon front, ruisseler l'eau pure du bassin,
Et je priais les Dieux, ô mes sages ministres,
D'écarter loin de moi les présages sinistres...
Un aigle à ce moment vient chercher un abri
Au foyer de l'autel[2] ; pâle, j'étouffe un cri,
Et voici que tombant du ciel comme un tonnerre,
Un épervier s'abat sur l'aigle, de sa serre
Le déchire, l'éventre ainsi qu'un passereau,
Et l'aigle palpitait sous le bec du bourreau ! »

Alors un des vieillards : « Loin de nous la pensée

1. Eschyle, sans souci pour la couleur locale, met dans la bouche des Perses eux-mêmes le nom que les Grecs donnaient aux étrangers.
2. De l'autel familier où l'on adore Phébus, c'est-à-dire, dans l'idée d'Atossa, le soleil lui-même. Les Parsis adorent toujours le feu.

De frapper ton esprit d'une crainte insensée,
Comme aussi de flatter et de leurrer ton cœur!
Fais ta prière aux Dieux, par qui l'homme est vainqueur;
Qu'ils détournent de nous un présage funeste!
S'il est bon, que l'effet bientôt s'en manifeste!
— Mais, ô Reine, tu vas savoir la vérité;
Un courrier nous arrive, au pas précipité :
Que nous apporte-t-il, la joie ou bien la peine? »

III

Le courrier.

Et déjà le jeune homme est aux pieds de la Reine.
Dans ses yeux égarés se lisent les malheurs,
Et douloureusement il parle avec des pleurs :
« O villes de l'Asie! ô toi, patrie aimée,
Source de biens sans nombre, hélas! vaine fumée!
Le flot inépuisable est à jamais tari,
Et, d'un seul coup, la fleur des Perses a péri!
Dois-je m'étendre ici sur la triste matière,
Maîtresse? Notre armée a péri tout entière;
Il nous reste la honte et l'éternel remords!
Xerxès vit; mais combien de nos amis sont morts!
Détestez avec moi la mer et Salamine[1]! »

1. On sait trop bien que c'est dans le détroit qui sépare l'île de Salamine de l'Attique que fut livrée la bataille navale où Xerxès fut vaincu.

Et la Reine : « Malgré le chagrin qui me mine,
Mon fils vit, j'en reçois la nouvelle, et je crois
Revoir le jour après la nuit et ses effrois!
Allons, parle! et réponds, enfant! à notre envie :
Qui devons-nous pleurer? Qui put sauver sa vie?
Parle : les vaisseaux grecs étaient-ils si nombreux,
Ou bien quelque démon s'est-il battu pour eux? »

— « O Reine! Je ne sais quel funeste génie
Causa notre malheur et cette ignominie.
Un soldat Grec[1], marin d'Athènes, vint trouver
Xerxès, lui dit qu'à l'heure où l'on voit se lever
Les astres, l'ennemi, perdant son assurance,
Allait fuir devant nous, tromper notre espérance,
Et disparaître dans les ombres de la nuit.
Ton fils, par cette voix mensongère séduit,
Veut que, l'heure venue où les ombres malignes
Descendent, nos vaisseaux disposés sur trois lignes,
On ferme toute issue, et (cet ordre lui plaît)
On cerne Salamine ainsi qu'en un filet.
Si le Grec s'évadait de la trame tendue,
La mort au capitaine incapable était due.

La troupe, prête à l'ordre, et chaque homme à son rang,
Prépare son repas; les marins à leur banc
Ont attaché la rame et fixé la courroie.

Quand la nuit dévorante eut fait du jour sa proie,

1. Le fameux Sicinnus, précepteur des enfants de Thémistocle.

Chacun vint à son poste, et, sur l'ordre donné,
Nos vaisseaux prirent place à l'endroit désigné,
Et l'heure suivit l'heure, et, sur toute la flotte,
L'équipage manœuvre à la voix du pilote.

Les Grecs ne songeaient point cependant à partir.

Quand l'aube aux chevaux blancs commença de vêtir
Les monts de sa lumière, une voix noble et haute
Se fit entendre chez les Hellènes; la côte
Nous renvoya le fier péan de l'ennemi[1].
Au chant national, le Barbare a frémi,
Car loin de présager la fuite, l'hymne grave
Annonçait la rencontre où vole un peuple brave.
Les trompettes sonnaient dans les airs déchirés,
Et la rame frappait l'onde à coups mesurés...
Les Grecs étaient en vue, et déjà notre oreille
Vibrait d'une clameur au tonnerre pareille :
« Allez, enfants des Grecs! Délivrez le pays!
» O braves, délivrez vos femmes et vos fils;
» Les temples de vos Dieux, la tombe de l'ancêtre!
» C'est l'heure d'être libre ou de subir un maître! »

De notre part, le cri de guerre est répété :
Il vient de cœurs vaillants; le sort en est jeté;
Et pour le premier coup, c'est un vaisseau d'Athènes
Qui d'un Phénicien a brisé les antennes...
Nef contre nef, chacun prend son élan... D'abord

1. Le παιάν, chant solennel, surtout en l'honneur d'Apollon, le dieu sauveur.

Notre masse tint ferme et rompit tout effort;
Mais nos vaisseaux déjà s'écrasaient dans la passe :
Comment s'aider, bouger dans cet étroit espace!
Ils se blessaient l'un l'autre avec leurs éperons,
Et l'on voyait flotter des débris d'avirons,
Tandis que l'ennemi qui s'acharne à la tâche,
Les serrait sans pitié, les frappait sans relâche!
Bâtiments chavirés, marins, débris de mâts,
La mer disparaissait sous l'effrayant amas;
Les plages, les rochers se couvraient de cadavres...
O rives de l'Asie, où donc étaient vos havres?

En vain nous voulions fuir; comme, à coups de bâton,
Saisi dans les filets le pêcheur frappe un thon,
Nos vainqueurs, bondissant légers parmi les lames,
Faisaient pleuvoir sur nous les vergues et les rames...
Et la mer résonnait de lamentables voix.

Enfin la nuit dressa ses funèbres pavois;
Le carnage prit fin sous son regard qui tombe...
Il me faudrait dix jours pour peindre l'hécatombe!
Apprenez cependant que sur ces tristes bords,
Jamais en un seul jour tant d'hommes ne sont morts!

Reine! Ce n'est pas tout! Malheur plus grand encore!
Ces nobles jeunes gens qu'un lustre ancien décore,
Si dévoués au Roi dont ils sont le souci,
Ont trouvé le trépas sans la gloire. Voici :

Une île aux flancs rocheux regarde Salamine,

C'est Psyttalie, écueil désert, que le flot mine,
Qui n'offre point d'accès au marinier craintif,
Où Pan[1] mène danser les Nymphes, chœur furtif!
Là Xerxès a placé notre fière noblesse.
Quand l'ennemi cerné, confessant sa faiblesse,
S'échappant au milieu des vaisseaux en débris,
Chercherait dans l'îlot de précaires abris,
Nos Immortels sur eux devaient faire main basse,
Les prendre, comme on prend les poissons dans la nasse!
Mais le Roi fut déçu : les vainqueurs débarqués
Fondent de toutes parts sur nos soldats bloqués;
Ceux-ci, pour se défendre, ont la flèche et la pierre;
Mais, toujours plus étroit, le cercle les enserre :
Enveloppés, frappés, hachés de toute part,
La Perse en ces héros perd son dernier rempart.

Et Xerxès se lamente, et son orgueil s'abîme;
Car de son trône, assis sur une haute cime[2],
Il suivait la bataille, et voyait dans la mer
S'enfoncer ces vaisseaux dont il était si fier,
Et ces beaux jeunes gens, garde que rien ne plie,
Inondant de leur sang les rocs de Psyttalie!
Il déchire sa robe et se répand en pleurs,
Cède la place au Grec, fuit ces champs de malheurs,
Pour les troupes à pied fait sonner la retraite,

1. « Ce dieu, dit le scoliaste, séjourne habituellement dans des lieux déserts. » Cité par Pierron.

2. Xerxès s'était posté sur le mont Egialée, situé en face de Salamine; et était assis sur un trône d'argent, qui fut depuis consacré dans le Parthénon par les Grecs vainqueurs (Pierron).

Part suivi des vaincus... Mais, ici qui m'arrête?
Le sort nous réservait un coup plus décevant!

Nos vaisseaux dématés fuyaient au gré du vent,
Sans ordre, remportant les pâles capitaines...
Pour nos soldats de terre, épuisant les fontaines,
La fatigue, la soif, les marches sans merci
Les couchent par milliers... Nous traversons ainsi
Béotie et Phocide, et la Doride encore,
Et Mèlis[1], que le flot du Sperchios décore,
Tant de pays où tour à tour nous nous traînons,
Et dont, pour faire court, je t'épargne les noms!
O retraite mortelle, où contre nous s'allie
La neige à la famine aux champs de Thessalie!
O Magnésie! ô Macédoine! Ciel de fer!
Enfin, c'est le Strymon, durci par l'âpre hiver :
Il est de marbre, et tel qui blasphème et qui nie
Les dieux, salue alors un bienfaisant génie.
Le passage, dans l'air de glace et de vapeur
Commença le matin; et l'on allait sans peur,
Mais enfin le soleil sous sa face enflammée
Fendit l'appui fragile où s'entasse une armée!
Ce fut le dernier coup : l'un sur l'autre on glissait,
Et dans les creux trompeurs le soldat s'enfonçait...
Combien furent roulés par ces ondes glacées!
Les autres, s'égarant loin des routes tracées,
Victimes d'un destin divers, toujours fatal,
Quel petit nombre, hélas! revoit le bourg natal!

1. Mèlis, au bord du golfe que nous appelons Maliaque, et dans lequel se jette le Sperchios.

J'ai dit la catastrophe où l'on a peine à croire,
Mais que de souvenirs obsèdent ma mémoire! »

Et la Reine: « Mon rêve était donc vérité,
O Fidèles, par vous si mal interprété!
Notre armée au tombeau! Ma dynastie expire!
Ah! puisse l'avenir n'être pas encor pire!
O vieillards! gardez-moi surtout votre amitié,
Et que le Roi vaincu sente votre pitié! »

IV

L'ombre de Darius.

Les graves conseillers promenaient leur pensée
Des peuples de l'Asie à la Perse abaissée :
Qui voudra désormais acquitter le tribut?
Le vainqueur de l'Asie en devient le rebut!
Tes sujets, ô Xerxès, dont l'âme se déchaîne,
Vont n'avoir plus pour toi que mépris et que haine[1]!

Mais la noble Atossa, toujours soumise aux Dieux,
Invite ses amis à s'unir à ses vœux,
A faire à Darius, prince de la victoire,

1. La Perse, dit G. Maspero, ne fut sauvée d'une invasion que par les discordes de la Grèce, et tandis que le sort de son empire pendait dans la balance, Xerxès usait, dans des intrigues et des débauches de harem, le peu de courage qui lui restait.

L'offrande gracieuse et propitiatoire,
A l'évoquer, ce roi par le Ciel enseigné,
Par qui sur l'Orient les Perses ont régné.

« Puissances de la Nuit obscure,
Terre sacrée, et toi, Mercure,
Et toi, Souverain des Tombeaux,
Faites qu'en sa forme première
Le Roi remonte à la lumière :
Nous saurons la fin de nos maux !

Darius ! la Perse orpheline
Sous l'inouï fléau s'incline ;
Si ton oreille entend ma voix
Pleine du deuil de ma patrie,
Sors de la tombe, ombre chérie,
Jadis le plus puissant des Rois !

Nous t'évoquons, ô saint prophète !
Tu n'as pas connu la défaite,
Ni la fuite aux lugubres cris[1] :
Sage monarque, viens nous dire
Pourquoi l'œuvre d'un vaste empire
N'est que ruine et que débris ! »

Et le Roi glorieux paraît sur l'avancée
Du tombeau — d'un rayon sa face est caressée —
Le brodequin de pourpre aux pieds, le front paré

1. Le chœur oublie Marathon.

De la tiare droite et du ruban sacré :
« Qui donc vient le chercher jusqu'en sa tombe close?
Pourquoi ces pleurs, ces cris? »

Répondre, nul ne l'ose :
Ce désastre honteux, comment le révéler?
Mais Atossa, la vieille épouse, va parler.
« Darius, que la gloire illustre et rassasie,
Vingt ans a mis la Perse au-dessus de l'Asie,
Darius! trop heureux de n'avoir point vécu
Pour voir son œuvre à terre et son peuple vaincu! »

Elle explique l'attaque impétueuse, immense,
Où Xerxès entraîna les peuples en démence,
La résistance fière et que rien ne fléchit,
Comment à Salamine un peuple s'affranchit,
Les générations dans la mort abîmées,
Et le Roi, survivant lui seul de tant d'armées!

Et Darius écoute et reconnaît la voix
D'un oracle incertain qu'il reçut autrefois.
Un crime fut commis, et la Perse l'expie[1],
Et le coupable, c'est Xerxès, soldat impie
Qui voulut enchaîner le flot sacré d'Hellé,
Et s'est contre le ciel follement rebellé!
Mais les Dieux ne sont pas assez vengés : la Perse
N'a pas encor du vin que le destin lui verse

1. Voilà la morale du drame : Otfried Müller a pu dire que le sujet des *Perses* était moins la description de la victoire des Grecs que l'évocation de Darius.

Vidé jusqu'à la lie, et, pour les Dieux volés,
Pour les autels détruits dans les temples brûlés,
Pour le marbre et l'ivoire et pour l'or des statues,
Des légions sans nombre, à Platée abattues[1],
Satisferont l'hyène et les corbeaux repus,
Et mêleront leur sang aux flots de l'Asopus!

« Mais toi, comme il convient, ô mère vénérable!
Donne miséricorde à ce fils déplorable!
Reçois son front meurtri sur tes pieux genoux;
Calme, guéris son cœur de mots tendres et doux!

— O mes vieux compagnons, adieu! l'Homme est la proie
Du malheur!... Cependant ayez le cœur en joie;
Car la vie a son soir et ses tardifs remords,
Et l'argent amassé ne sert de rien aux morts! »

V

Le retour de Xerxès.

Darius retourné dans la nuit souterraine,
Les vieillards au palais avaient suivi la Reine,
Puis étaient revenus et demeuraient glacés
Par le nouvel effroi des malheurs annoncés.

1. Darius, inspiré par les Dieux, prophétise la défaite de Platée.

Quoi, tant d'hommes dans l'onde auront trouvé leur
C'est sur terre à présent que la Perse succombe! [tombe,
Et Xerxès apparaît, pâle, les yeux éteints,
Jetant sur ses amis des regards incertains,
Et la source des pleurs est ouverte, et le thrène
Lamentable commence et s'allonge et se traîne!

« O Roi! je pleure nos guerriers, nos fiers garçons
Dont l'Ionie a fait d'opulentes moissons[1]!
O Roi! sur ses genoux l'Asie est abattue,
Et l'acclamation dans les bouches s'est tue!
Pleurer notre défaite et gémir sous le faix,
C'est notre destinée, et c'est toi qui la fais!
Où sont tant d'amis chers, tant de force et de joie?
L'impétueux Arès, hélas! en fit sa proie!
Ah! Xerxès a trouvé plus fort que lui, là-bas,
Et sans doute le Grec ne fuit point les combats! »

Et Xerxès :
« Oh! Désastre! Oh! ma force succombe!
Comme sous un remords, ô Fidèles, je tombe
Sous l'éclair de vos yeux! — Sort qui me dégradas,
Que n'as-tu pris le chef en prenant les soldats!
Ils meurent par ma faute et par ma frénésie,
Et je suis le bourreau des miens, et de l'Asie!
Précipités du pont des vaisseaux fracassés,
Ils gisent sur la grève où je les ai laissés,

1. L'Ionie ne désigne pas ici la côte occidentale de l'Asie Mineure colonisée par les Grecs, mais la Grèce en général. On sait que les Ioniens forment une des quatre tribus principales des Hellènes.

Sur les bords qui font face à l'odieuse Athènes,
Et la vague les roule au milieu des antennes
Et des débris sans nom d'un bord désemparé!
O tant d'amis perdus! souvenir abhorré!
Que sont-ils devenus, hélas! sans chars funèbres,
Sans cortège pieux qui les mène aux ténèbres,
Enlisés dans le sable ou roulés par les eaux,
Le vautour et le crabe ont mis à nu leurs os!
Nous sommes les jouets de la force céleste,
Et de tant de splendeur vous voyez ce qui reste,
Ce carquois et ces traits!... Le Grec rit aux éclats,
Et je reviens sans suite, amis! et combien las!
Ah! frappez comme moi votre sein!... Que je meure!
Pleurez, et que chacun regagne sa demeure!
Ah! cette barbe blanche, amis, arrachez-la!
Déchirez, déchirez ces habits de gala!
Que la voix de douleur aille emplissant la ville!
Avancez lentement en lamentable file,
Et répétez sans fin le lamentable cri :
Nos vaisseaux, las! hélas, nos vaisseaux ont péri! »

SOPHOCLE

PHILOCTÈTE

Philoctète

« Le théâtre, dit l'auteur des *Etudes sur les Tragiques grecs*, que nous aurons à citer plus d'une fois, n'a pas de compositions qui, plus que le *Philoctète* de Sophocle, se distinguent par ce mérite, si apprécié dans tous les temps, mais si particulièrement recherché dans l'antiquité, de montrer l'homme à l'homme. Aucun ouvrage n'a répondu davantage à cette curiosité qui le rend à lui-même le plus intéressant des spectacles, et qui était pour les Grecs le principal élément du plaisir dramatique. Les sentiments qui s'y développent sont pris dans notre nature la plus profonde, la plus intime, la plus universelle; ils nous émeuvent, avant tout, comme êtres sensibles. C'est l'instinct invincible qui nous attache à la vie et à la société de nos semblables; ce sont les irrésistibles mouvements de la douleur et de la pitié. On ne peut le lire sans qu'à ces cris de vérité qui s'en échappent et retentissent au fond de l'âme, on ne se sente comme jeté hors de soi, et transporté, par son émotion, sur cette scène pathétique où respirait l'humanité souffrante. »

Sophocle avait près de quatre-vingts ans quand il fit représenter cette pièce. Le sujet en est simple, mais l'auteur l'a compliqué d'incidents assez nombreux. Les Grecs, en voguant vers Troie, ont abandonné dans une partie

déserte de l'île de Lemnos le jeune Philoctète, mordu au pied par un serpent dans l'île de Chrysa, et incommodant les guerriers par ses cris et sa plaie fétide. Il est resté là neuf années. Mais il possédait les flèches d'Hercule, dont il avait été le compagnon, et un oracle tardif, rendu dans la neuvième année de la guerre, avait révélé que Troie ne pourrait pas être prise sans ces flèches. Ulysse et Néoptolème, le jeune fils d'Achille, entreprennent d'aller chercher Philoctète. On arrive à Lemnos. Ulysse dissimule sa présence, car Philoctète déteste en lui l'auteur de son abandon; Néoptolème est forcé de ruser avec le malheureux, d'inventer toute une histoire. Un soi-disant patron de navire, émissaire d'Ulysse, vient faire part à l'abandonné de l'arrivée prochaine de son ennemi... Philoctète supplie Néoptolème de le ramener dans son pays; le fils d'Achille, entraîné par sa franchise naturelle, déclare toute la vérité. Philoctète se révolte; Ulysse paraît et ne peut rien obtenir de lui. Pour comble de difficulté, Ulysse lui-même est contrecarré par Néoptolème. L'action, très mouvementée dans la seconde partie, n'aurait pas d'issue, si Hercule lui-même ne descendait du ciel et n'invitait son jeune ami à céder à l'appel de ses compagnons d'armes et à la volonté des Dieux.

On sait l'imitation que Fénelon a faite de cette pièce dans le *Télémaque*. Je prie le lecteur d'oublier un instant sa prose flatteuse[1].

1. Sophocle est né au bourg de Colone, entre 497 et 495 avant J.-C., et mort en 405. Il composa plus de cent tragédies. Il nous en reste sept : *Ajax*, *Electre*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*, *les Trachiniennes*, *Philoctète*.

PHILOCTÈTE

I

Parmi ces rois, ces chefs, qu'un noble zèle entraîne,
Qui voulurent venger l'enlèvement d'Hélène
Et partirent pour Troie avec des cris joyeux,
Le jeune Philoctète attirait tous les yeux.
Le roi Pœas, son père, habitait la vallée
Où fuit du Sperchios l'eau rapide et troublée,
Où s'étale au midi l'ombre du mont Œta[1].
Philoctète était brave; Hercule l'adopta,
L'aima pour sa vaillance et sa belle stature,
Et l'emmena dans plus d'une insigne aventure.
Quand le héros mourut, du haut de son bûcher[2],
Il résigna son arc aux mains du jeune archer,
Lui légua son carquois, les flèches empennées
Dans le poison de l'hydre abondamment baignées,
Inévitables traits réservés aux pervers,
Et qui firent régner le droit dans l'univers.

II

La flotte, s'avançant en bel ordre sur l'onde,
Fit escale à Chrysa, terre fertile et blonde,

1. En Thessalie. Le Sperchius se jette dans le golfe Maliaque.
2. Oh! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule!
V. Hugo, *Toute la Lyre*, A Théophile Gautier.

Recouverte aujourd'hui par la mer[1]. Un autel
S'y dressait, bloc de marbre élevé sous le ciel
A Minerve, perdu dans la brousse vivace,
Et Philoctète seul en connaissait la place.
Comme il s'aventurait dans la ronce et les grès,
Peut-être violant on ne sait quels secrets,
Un serpent le mordit au pied : fâcheux présage!
Et les Grecs inquiets crurent qu'il était sage
De reprendre la mer sans attendre. Et Chrysa
Derrière eux dans la brume et les flots s'effaça.

Philoctète ne put guérir de sa blessure.
Elle empira, l'affreux dragon dans la morsure
Ayant déposé quelque incurable poison;
Et la plaie infecta de son exhalaison
Le vaisseau tout entier : sur la vaste étendue
Le navire entraînait une plainte éperdue,
Affolant les soldats, de terreurs poursuivis.
Agamemnon du sage Ulysse prit l'avis;
Ce fut tôt fait. La flotte approchait du mouillage
De Lemnos; on s'arrête, on descend sur la plage.
Philoctète s'endort dans le creux d'un rocher;
On dépose à ses pieds son arc; on va chercher
Du pain, des vêtements, éphémère ressource;
Puis, les Grecs lèvent l'ancre et reprennent leur course,
De la nécessité couvrant leur trahison;
Et la flotte s'éloigne et fuit à l'horizon.

1. A moins que ce ne soit Agiostrati, île de la mer Egée, voisine de Lemnos. Chrysa était la demeure de la nymphe du même nom. Fénelon a suivi une tradition différente.

III

Neuf ans se sont passés. Philoctète, ô misère !
A vécu seul, traînant son lamentable ulcère.
Personne n'abordait ce roc inhabité,
Sinon quelque marin, de sa route écarté,
Qui repartait après deux mots de sympathie.
Il vit une caverne : elle s'ouvrait, partie
A l'orient, partie au couchant, et deux fois
Les flèches du soleil en frappaient les parois.
Il brassa dans cet antre un lit de feuilles sèches ;
Il avait conservé l'arc d'Hercule, et ses flèches.
Il vécut de la chair des oiseaux, dans l'oubli
D'un peuple, et comme sous la cendre enseveli.

Et les Grecs cependant ne prenaient point Pergame !
Ni l'assaut où l'on court, ni la ruse qu'on trame
N'avaient eu raison d'elle ; Achille après Hector,
Tous les héros tombaient : elle tenait encor !
La volonté des Dieux se fit enfin connaître
(On apprendra comment) par la bouche d'un prêtre :
Les Grecs devaient, pour prendre Troie, aller quérir
L'exilé qu'à Lemnos ils laissaient dépérir.
Ulysse eut vite fait d'armer une trirème ;
Pour compagnon de route il prend Néoptolème,
Le jeune fils d'Achille ; il l'instruit en chemin
De l'emploi qu'il lui donne, et lui forme la main.
Philoctète d'abord ne verra point Ulysse,
Auteur de son exil et d'un cruel supplice ;

Néoptolème ira seul trouver le banni,
Feindra qu'il s'en retourne, irrité d'un déni
De justice, à Scyros[1], et déserte l'armée.
Philoctète en croira cette voix bien-aimée
Du fils d'Achille; il faut ruser, mentir un peu :
Qu'y faire? L'intérêt de la Grèce est en jeu;
Dans la voie où son chef le pousse il faut qu'il entre.

IV

Philoctète à midi revenait à son antre;
Il voit des inconnus, se récrie : « Étrangers,
Que le Ciel vous protège, ô marins naufragés
Dont l'orage a jeté la carène meurtrie
Sur ces rochers déserts!... Quelle est votre patrie?...
Vous êtes Grecs, j'en ai le sûr pressentiment,
Et je le reconnais à votre vêtement!
Parlez-moi; ne craignez rien de mon air sauvage!
Hélas! un mal affreux me mine et me ravage;
Je n'ai plus qu'à mourir, horrible et sans ami,
Sur le sable où des gens sans pitié m'ont vomi!
Parlez-moi! Dites-moi d'espérer! que je voie
Qui vous êtes, quel Dieu vous a mis sur ma voie!... »
— Néoptolème alors, marchant vers l'impotent :
« Eh bien! nous sommes Grecs, et te voilà content! »
— Et le noble blessé : « Parole bienvenue!

1. Ile de la mer Egée, à l'est de l'Eubée. On sait qu'Achille y fut élevé, chez le roi Lycomède; c'est là qu'il aima Déidamie, dont il eut Néoptolème.

O langage chéri d'un Grec! Mais continue!
Apprends-moi ton pays, ton nom, jeune héros! »
— « C'est simple : je suis né dans l'île de Scyros,
J'y retourne aujourd'hui. Je suis Néoptolème,
Fils d'Achille, et c'est tout! » Mais Philoctète, blême
D'émotion : « Ton père!... oh! j'ai longtemps gémi!
Dis-moi d'où tu viens, fils de mon plus cher ami! »
— « D'Ilios, où la lutte est toujours animée! »
— « Pourtant tu n'étais pas de la première armée
Que vit partir Aulis sous d'éclatants pavois! »
— « En étais-tu toi-même? » — « O mon fils, je le vois,
Tu ne me connais point! Oh! comme se révèle
L'inimitié des Dieux, si même la nouvelle
Des maux qui m'ont flétri n'a jamais pénétré
Dans mon pays natal, où je reste ignoré!
Des scélérats m'ont fait une existence pire
Que la mort, et la Grèce à m'oublier conspire!...
— Ecoute-moi, mon fils! Je suis ce compagnon,
Autrefois cher à tous; les Grecs citaient mon nom,
Celui de l'héritier des traits du grand Alcide,
Philoctète, fils de Pœas, que l'homicide
Ulysse, que l'infâme Agamemnon, suivi
Par son frère, ont jeté, me jouant à l'envi,
Sur la côte stérile et vide, ô perfidie!
Hélas! je succombais sous l'âcre maladie!...
Ils m'ont abandonné pendant que je dormais,
Me laissant par pitié des haillons, quelques mets!
— A mon réveil, douleur où la raison chavire!
Je vis la flotte grecque et je vis mon navire
S'éloigner sur la mer, et je me sentis nu,

Faible comme un enfant, sur ce bord inconnu !
J'étais seul, et ne vis présente que la peine[1] !
— Et pourtant j'ai vécu ! L'heure passe et ramène
Le besoin. De mon arc j'abattis des oiseaux,
Et, la pièce tombée, au milieu des roseaux,
Des buissons je quêtais, malade et las de vivre !
L'hiver venait; le sol était couvert de givre;
Je dus puiser de l'eau; je dus briser du bois,
Et je peinais, rampant, triste bête aux abois !
— Qui m'eût aidé dans ma réclusion ? Personne !
Ici, nul être humain qui sème et qui moissonne;
L'île n'a pas de port, ne promet aucun gain;
Point d'hôte au voyageur chez qui rompre le pain;
C'est hasard si quelqu'un vers Lemnos se dévoie,
Poussé par quelque orage ! Alors on s'apitoie
Sur ma détresse; on laisse ici quelque aliment;
A ma nudité pâle on offre un vêtement;
Mais lorsque je demande en pleurant qu'on m'emmène,
Hélas ! chacun se tait de façon inhumaine,
Et je m'use, depuis neuf ans, souffrant la faim,
La douleur, nourrissant ma plaie âcre et sans fin !
Voilà ce que m'ont fait les Atrides, Ulysse !...
Puissent les Dieux leur infliger pareil supplice ! »

Néoptolème, ému : « Je te plains ! Je te crois !
J'ai moi-même éprouvé la fourbe de ces rois !

1. On a rapproché ce vers d'Horace (*Sat.*, II, v, 69) :

Invenietque || Nil sibi legatum, præter plorare, suisque.

Et il trouvera qu'on ne lui a rien légué, ni à lui, ni aux siens, sinon des pleurs.

Ils ont fait mon malheur comme gagné ta haine!
Quand mon père mourut... Je te fais de la peine,
Vieil ami de mon père!... Achille est mort, selon
La volonté des Dieux, de la main d'Apollon[1] :
Le vainqueur est un Dieu, mon père est sans reproche!
— Quand Achille mourut, Ulysse, cœur de roche,
Accourut à Scyros et m'apprit mon malheur.
Il ajouta, c'était sans doute une couleur :
« La Grèce perd en lui son épée et sa joie;
» Il n'est plus que son fils pour s'emparer de Troie. »
— Je le suivis en hâte, avide de pleurer
Sur les restes d'un père, et de considérer
Ces traits, que je n'avais jamais vus... Puis encore,
Je pensais à la gloire, au laurier qui décore
Le vainqueur de Pergame! Après deux jours de mer,
Nous vînmes à Sigée — ô souvenir amer!
On m'entoure, on me fête, et le clairon qui sonne
Annonce qu'on revoit Achille en ma personne.
Le héros était là, gisant : je lui donnai
Mes larmes, et je vins, ce devoir terminé,
Trouver ceux que je crus mes amis, les Atrides.
— Oh! l'engeance impudente et les cœurs plus arides
Que le sable marin sur ta plage, ô Scyros!
Je réclamais pour moi les armes du héros,
C'était juste, mais eux, hautains, la voix hardie :
« Ces armes sont aux mains d'Ulysse! » — « Perfidie!

1. Dans l'*Iliade*, Apollon semble toujours être du parti des Troyens. Il voulut venger la mort d'Hector, et, prenant la figure de Pâris, il blessa Achille d'une flèche au talon, et le tua. Néoptolème est flatté de l'idée que son père n'a pas succombé sous les coups d'un homme.

» Quoi! vous osez sans moi disposer de mon bien! »
— Ulysse, se mêlant alors à l'entretien :
« Ces armes m'ont été justement réservées,
» Car j'ai sauvé ton père et je les ai sauvées. »
— Ma colère éclatait en furieux propos;
Ulysse, dédaigneux, m'arrêta par ces mots :
« Tu n'étais pas où nous étions, fils! et la place
» N'est pas belle à Scyros, quand la mort nous menace!
» Malgré ton nom, malgré ton père que j'aimais,
» Ces armes, ton pays ne les verra jamais! »
— Voilà ce que j'ai dû supporter! Et puis pense
Si j'ai raison de fuir à jamais leur présence!
O capitaines grecs, j'aimerai qui vous hait!...
— Et maintenant, ami, je forme le souhait
Que tu vives heureux, ta plaie enfin guérie;
Pour moi, je m'en retourne en mon île chérie!
Adieu! »
Mais le boiteux, tout palpitant d'émoi,
Crie à Néoptolème : « Oh! prends pitié de moi!

Au nom de ton père, au nom de ta mère,
Si quelqu'un t'est cher, écoute ma voix!
Ne me laisse pas dans cette île, où j'erre
Abandonné, seul, tel que tu me vois!

D'un fardeau de plus charge ton navire;
Hélas! c'est un faix encombrant, dis-tu;
Mais un noble cœur, que l'honneur inspire,
Fait passer la gloire après la vertu!

Pour revoir encor ma terre natale,

Où je pourrais être avant demain soir,
Prends, pour m'y jeter, la proue ou la cale,
Où tes compagnons ne me pourront voir !

Dis-moi oui, mon fils ! Vois ! l'infirme tombe
A tes genoux ! Vois ! il baise tes pieds !
Ne me laisse pas vivant dans la tombe,
Sevré des humains, loin de leurs sentiers !

Allons à Scyros ! que sais-je, en Eubée !
Pour gagner l'Œta les chemins sont courts ;
Trachis ! j'aurai vu ta croupe bombée[1],
Et le Sperchios au gracieux cours !

Donne cette joie aux yeux d'un vieux père
De revoir son fils ! Mais puis-je y songer ?
Mon père est bien mort ; sans raison j'espère !
J'envoyai vers lui plus d'un messager...

Mon père est bien mort ; ou bien, triste feinte !
On a dédaigné d'exaucer mes vœux ;
Ces passants d'un jour ont ri de ma plainte
Et se sont hâtés de rentrer chez eux !

Je n'ai plus que toi pour finir ma peine !
Tire-moi d'ici, mon fils ! sois humain !
Vois tant de retours dont la vie est pleine !
Bonheur aujourd'hui, déboire demain !

Il convient que l'homme exempt de disgrâces

1. Τραχινίαν δεράδα. Trachis est au pied de l'Œta, sur un des mamelons rocheux de la montagne.

Songe chaque jour au mal à venir;
Toujours Némésis marche sur nos traces,
Et, quand on abuse, est prompte à punir! »

Les matelots présents pleuraient; Néoptolème
Inclinait son devoir à la pitié suprême :
Le suppliant, après tant de maux inouïs,
N'avait-il pas gagné de revoir son pays?
Qu'il fasse ses adieux à son triste repaire;
Avec le ciel natal on lui rendra son père[1]!

V

Ulysse, cependant, ne se reposait pas :
L'esprit du chef prudent veille, et n'est jamais las,
Quand l'événement tarde ou n'est point à sa guise.
Il prend un matelot de son bord, le déguise
Sous l'habit d'un patron de galère[2], à savoir [noir[3],
D'un manteau de drap sombre et d'un grand chapeau

1. « Voilà ce que l'excès de la douleur me faisait dire à Néoptolème; il me promit de m'emmener. » Fénelon. Le texte grec est plus ambigu. C'est à Troie que Néoptolème songe d'abord à conduire Philoctète.

2. L'émissaire d'Ulysse paraît se donner ici pour un marchand, dont le commerce consistait à apporter aux Grecs assemblés sous les murs de Troie les vins que produisait Péparèthe, île de la mer Egée assez voisine de Scyros; ou plutôt peut-être pour un commissionnaire que les Grecs chargeaient de leurs achats. (Tournier.)

3. Le déguisement du patron de navire m'a été suggéré par le bon Plaute qui dit en bien jolis vers (*Miles gloriosus*, IV, IV) :

Facito ut venias huc ornatu nauclerico,
Causiam habeas ferrugineam, culcitam ob oculos laneam,
Palliolum habeas ferrugineum (nam is colos thalassicust),
Id connexum in humero lævo, exfibulato brachio,
Præcinctusque aliqui.....

Ne tarde pas un instant à te présenter sous le déguisement d'un patron

Lui donne un compagnon de route, et l'expédie,
Prêt à jouer son rôle en cette comédie.
Philoctète le voit arriver sans soupçon,
Et l'émissaire adroit débite sa leçon :

« Il passait à Lemnos, allant à Péparèthe,
Quand il voit un navire au mouillage; il s'arrête,
Entend nommer le fils d'Achille; or, il pourrait
Lui donner un avis selon son intérêt;
Il fera vite, étant des heures économe.
Voici : les Grecs, jaloux du départ du jeune homme,
Ont dépêché Phénix, le vieillard vénéré[1],
Pour le reconquérir ou de force ou de gré...
Ulysse fût parti lui-même; car Ulysse
Est d'un crime toujours l'auteur ou le complice;
Mais il avait en tête un différent projet.
Il s'était emparé (la nuit le protégeait)
D'un fils du vieux Priam, Hélénus, et l'armée
Admirait ce devin de haute renommée.
Hélénus consulté dit aux Grecs assemblés
Que, pour entrer dans Troie aux remparts crénelés,
Ils devaient rappeler et placer à leur tête
Le possesseur de l'arc d'Hercule, Philoctète.
Ulysse, alors, n'a pas perdu de temps; aidé
De Diomède, il s'est embarqué, décidé

de navire; un large chapeau noir, un coussinet de laine sur les yeux, un petit manteau noir (car c'est la couleur des marins), le manteau attaché sur l'épaule gauche, de manière que le bras soit entièrement dégagé, la ceinture serrée un peu haut. (Texte et traduction de Naudet.)

1. Phénix est le précepteur d'Achille; il accompagna son élève à la guerre de Troie, et fit de vains efforts pour calmer cette colère qui est le principal sujet de l'*Iliade*.

A tout faire, et gageant son vieux renom d'adresse
Qu'il rendrait Philoctète à l'armée, à la Grèce ! »

Et le compère achève : « Ulysse est en chemin ;
Il a bon vent ; Lemnos le recevra demain...
C'est l'avis qu'il voulait donner ; Néoptolème,
Peut-être, en usera pour lui, pour ceux qu'il aime. »

Le faux marchand les quitte et regagne son bord.

Et Philoctète, outré de colère : « La mort !
Plutôt que d'écouter et de suivre le traître !
L'assassin devant moi peut-il oser paraître !
O mon fils ! mon sauveur ! Fuyons ! Fuyons ! avant
Qu'il n'arrive : pour fuir on a toujours bon vent !
Laisse-moi seulement prendre ici quelque plante
Qui sut calmer parfois ma douleur violente...
Puis je ne voudrais pas à nos vils ennemis
Laisser un seul des traits qu'Hercule m'a commis.
Il est fini, ce temps d'abandon, de détresse,
Où j'ai vécu boiteux, sans voisin, sans caresse,
Hélas ! sans une main qui pansât, vers le soir,
Ma blessure, et mon pied distillant un sang noir !
Hélas ! je rampais, comme un enfant sans nourrice,
Cherchant de tous côtés une herbe qui guérisse !
Je ne connaissais plus le blé, l'épi sacré
Que l'homme industrieux fait fleurir à son gré ;
J'avais pour aliment l'oiseau qu'atteint ma flèche,
Triste et saignante proie ! Et quand, la gorge sèche,
Je souhaitais la force et la douceur du vin,
Je ne trouvais que l'eau stagnante du ravin !

Mais ces maux sont passés : le héros, fils d'Achille,
Me dérobe à ma geôle, à mon rocher stérile,
Me prend sur son vaisseau, m'emporte en son roulis !
Et je vais vous revoir, ô nymphes de Mèlis,
O bords du Sperchios, et toi, cime honorée[1],
D'où jadis, prenant son essor vers l'empyrée,
Au milieu des éclairs, Hercule radieux
S'élança du bûcher pour monter chez les Dieux ! »

VI

Le jeune homme laissait s'épancher cette joie,
Et pourtant se taisait, pensif, au doute en proie :
Il voulait en son âme à cet infortuné
Rendre le sol natal, doux à tout cœur bien né,
Mais qu'allait dire Ulysse, et que dirait l'armée,
Que neuf ans de combats ont sans fruit consumée ?
Qu'il déserte sa cause et trahit son devoir !
— N'importe : un malheureux l'appelle, il doit pourvoir
A sa peine, verser à cette âme flétrie
Le baume qu'elle implore, et rendre une patrie !
— O fils du vieux Pœas, prends ton arc, et t'en viens
Saluer ta demeure et caresser les tiens[2] !

1. Le mont Œta.

2. Néoptolème est ébranlé; il n'est pas encore décidé : « Il semble que la tragédie soit arrivée à son dénouement. Elle va seulement se nouer par un incident, le retour d'une de ces terribles crises auxquelles, depuis sa blessure, Philoctète est sujet. Néoptolème rougira de tromper un homme si malheureux et compromettra par sa franchise l'entreprise d'Ulysse. » (D'après Patin.)

VII

Philoctète partait avec Néoptolème,
Quand soudain il s'arrête et se plaint; son front blême
Se couvre de sueur; il veut encor marcher,
Mais la douleur l'emporte, il ne peut la cacher.
Ses cris déchirent l'air ! Qu'un ami prenne un glaive
Et lui coupe ce pied maudit ! Et qu'on l'achève !
Il veut mourir !...
Mourir !... Mais non : malgré l'ennui,
Que l'enfant généreux demeure auprès de lui !
Il connaît bien son mal ! Le monstre qui s'agite
Va, vient, quitte sa proie, et revient à son gîte,
Las de courir ! L'accès passé, quelques moments
De repos lui feront oublier ses tourments !
Mais ces flèches, cet arc qu'un peuple magnifie,
O fils d'Achille ! c'est à toi qu'il les confie !

Et voici que, du pied du malheureux, un sang
Noir, un sang corrompu goutte à goutte descend...
C'est la fin. Philoctète, étendu sur la pierre,
S'abîme en un sommeil profond.

Que vas-tu faire ?
Jeune héros, soldat loyal ! Le possesseur
De l'arc d'Hercule dort; tu peux, vil ravisseur,
L'emporter; mais avec cette arme à qui tout cède,

Ne faut-il pas l'archer qui, de droit, la possède?
Pâris va sous le trait d'Hercule trébucher,
Mais le fils de Pœas peut seul le décocher.

VIII

Tandis qu'il méditait sur ce cas difficile,
Le blessé se réveille; il voit le fils d'Achille
Pencher sur lui ses yeux rêveurs : « Allons, merci!
Tu ne m'as pas trompé, mon fils! Partons d'ici! »
— Le jeune homme se tait... Quelle crainte nouvelle?...
Eh bien! il faut qu'enfin la chose se révèle,
Et l'héritier d'Achille a cessé de mentir :
Oui, Philoctète va partir; il va partir,
Mais pour aller à Troie, où l'appelle une armée,
A Troie, où sa blessure enfin sera fermée,
Où l'auteur de tout mal, Pâris, sera frappé!

Le malheureux s'écrie et pleure. On l'a trompé!
Qu'on lui rende son arc et ses flèches! Qu'on cesse
De l'abuser, comme un enfant, d'une promesse!
Qu'on lui laisse son cap stérile, son rocher
Où la biche des monts vient parfois se cacher!
C'est avec l'animal sauvage qu'il veut vivre;
C'est lui dans les vallons ignorés qu'il veut suivre,
Puisque le fils d'Achille, ô suprême douleur!
Ne hait pas le mensonge et n'est rien qu'un voleur!
On veut donc l'entraîner à Troie, ô ridicule!
Comme le possesseur de tes flèches, Hercule!

On voit l'athlète en lui marqué d'un sceau divin,
Quand il n'est plus qu'une ombre et qu'un fantôme vain !
— Quoi ! ne lui rendra-t-on pas son arc ? — Qu'on le garde !
Il s'enfoncera seul sous la roche hagarde !
Sans armes désormais, par un juste retour,
Il attendra le bec meurtrier du vautour !

Et comme le jeune homme, âme tendre et novice,
Allait céder peut-être à ces plaintes, Ulysse,
Ulysse apparaît, calme, à son devoir rangé,
Plein de la mission dont les Grecs l'ont chargé :
Philoctète réclame à tort : qu'il se résigne !
Il suivra des amis sincères, sera digne
Des héros éprouvés au rivage troyen !
Faut-il user de force ? Il est un sûr moyen
D'avoir raison d'un fou : sous le cuir des lanières
On maintiendra les mains du lâche prisonnières !
— Ou plutôt, à quoi bon se charger d'un poids vil ?
Puisqu'il fuit ses amis et sa part de péril,
Qu'il pourrisse à Lemnos où sa honte l'accule :
Il est d'autres archers pour tendre l'arc d'Hercule !
On partira sans lui ! Néoptolème ira,
Docile, où va le chef que Minerve inspira[1] !

1. Voici la marche des scènes qui vont suivre et que mes vers résument : on enchaîne Philoctète, puis on le délie. Ulysse et Néoptolème quittent la place. Philoctète rentre dans sa caverne. Un peu après, Ulysse et Néoptolème reviennent en se querellant. Ulysse veut frapper Néoptolème, mais il se contient, s'éloigne un moment, pendant que le fils d'Achille rend ses flèches à Philoctète. Ulysse revient alors ; Néoptolème retient la main de l'abandonné, qui veut percer son ennemi d'un trait. Ulysse se retire près de ses matelots. Il y a dans tout cela des jeux de scène qu'il faut se représenter.

IX

Ils sont partis. Pourquoi t'obstiner, Philoctète?
La volonté des Dieux t'appelle : qui t'arrête ?
Ulysse, messager des Grecs, fait son devoir!
— Mais Philoctète pleure et ne veut rien savoir;
Il veut mourir dans son désert, dans sa rancune!
Puisqu'on lui prend son arc, vienne au clair de la lune
L'animal carnassier qui de ses monts descend,
Et qu'il rompe ses os, et qu'il boive son sang!

X

Or, quel débat nouveau, quelles voix irritées
S'élèvent, aux parois des cavernes heurtées?
Qui vient encor vers l'antre où, farouche et plaintif,
Philoctète s'enfonce ainsi qu'un loup furtif?
Néoptolème, Ulysse ont-ils quelque querelle ?
Oui : car le fils d'Achille, ô pitié naturelle!
Veut, nonobstant son chef et ce qu'il résolut,
Rendre à l'abandonné l'arc qui fait son salut.
Ulysse en vain proteste; il a tiré l'épée
Pour punir l'incartade et la sotte équipée,
Mais l'a vite remise au fourreau[1], puis, grondant,

1. « Avec une prudence tout homérique », dit Patin. Ulysse, sans être timide, ne met pas son courage à courir des dangers inutiles.

S'est retiré vers le rivage.
Cependant
Néoptolème avance, appelle Philoctète
De l'antre où l'impotent pleure et cache sa tête,
Et remet l'arc, avec les flèches, en sa main...
Mais Ulysse sur l'heure a rebroussé chemin;
Le voilà qui paraît, déclarant à voix haute
Que le fils de Pœas doit le suivre sans faute,
Ou de force ou de gré. Philoctète, éperdu,
D'ajuster une flèche au nerf bientôt tendu,
De viser l'insolent!... Tu fus prompt, fils d'Achille,
A retenir la main du héros indocile!...
Ulysse, que la lutte achève d'irriter,
Va près de ses marins chercher qui l'assister.

XI

O devoir importun! Pitié! Néoptolème
Adjure le héros qu'il admire, qu'il aime,
De plier au Destin, d'écouter la raison,
De ne plus reculer devant la guérison,
D'oublier sa rancune outrée, à la pensée
De son pays vainqueur, d'Ilion renversée!

Philoctète se tait, inflexible et hautain :
Victime d'un affront, d'un mépris trop certain[1],

1. Cet affront, c'est l'abandon dont il a été victime et dont le motif subsiste : ce malheureux pied, τῷδε δυστήνῳ ποδί, dont il ne parle qu'avec dégoût. Quant à Néoptolème, on sait qu'il a fait croire à Philoctète que les Atrides s'étaient joués de lui en lui refusant les armes paternelles.

Comment osera-t-il se montrer à l'armée,
Et soutenir, fardeau honteux, sa renommée?
Marcher auprès d'Ulysse, ô l'importun devoir!
Lui parler, quand soi-même à peine il peut se voir!
— Néoptolème, et toi! Faiblesse inconcevable!
Retourner près des Grecs pour en être la fable!

Et le jeune homme a pris son parti. La pitié
L'emporte! Il sauvera, malgré l'inimitié
D'un peuple de soldats accablant le transfuge,
Celui qu'on a trahi! Que Jupiter le juge!
Dis adieu, Philoctète, au roc qui t'abrita!
Ton jeune ami t'emmène aux vallons de l'Œta,
C'est pour les bords du Sperchios qu'il appareille!

XII

Mais une voix soudaine a frappé leur oreille[1];
Une figure auguste, au nimbe glorieux,
Fixe leurs pieds au sol, leur fait baisser les yeux.
O fils du vieux Pœas, tant de peines passées
Par de justes honneurs seront récompensées!
Le grand Hercule est là; c'est l'ami toujours cher,
Fils, qui vient t'apporter l'ordre de Jupiter :
La gloire, du travail de l'homme est le salaire,

1. Hercule paraissait sur le θεολογεῖον, sorte d'estrade ou de galerie sur la scène.

Du labeur continu, de l'effort exemplaire ;
C'est par la peine enfin qu'Alcide a mérité
Le céleste repos dans l'immortalité !
Philoctète assagi va suivre Ulysse à Troie ;
C'est là qu'il trouvera la guérison, la joie.
Sous ses coups Pâris va tomber ; dans ta maison,
Vieux Pœas, le butin va fleurir à foison !
Les Destins l'ont prédit ; mais écoutez Alcide :
« Par vous deux le trépas d'Ilion se décide ;
Philoctète, le jour de la justice a lui !
Il ne peut rien sans toi, tu ne peux rien sans lui[1] !
L'un l'autre gardez-vous pour l'amour de la Grèce !
Et, lorsque brillera le jour de l'allégresse,
Dans les remparts de Troie et les murs saccagés,
N'oubliez pas les Dieux qui vous ont protégés ! »

Et Philoctète enfin : « O face vénérée,
Voix céleste, que j'ai si longtemps désirée,
Hercule ! ta parole est un ordre pour nous !
Adieu donc, cette terre où traînaient mes genoux,
Où ton courroux, Chrysa, pendant neuf ans m'exile[2] !
Adieu, rochers moussus, ô mon chétif asile !
O Nymphes, qui riez dans la fraîcheur des prés,
Mâle fracas du flot sur les écueils pourprés,
Souffle humide du vent sur mon front qui s'incline !
Adieu, toi, mont d'Hermès, gémissante colline

1. « Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. » (Fénelon, *Télémaque*, liv. XII.)
2. Il avait violé (comme il est dit plus haut) les secrets de la nymphe Chrysa, habitante et protectrice de l'île du même nom.

Dont l'écho répondait au cri de mes douleurs,
Et vous, ruisseaux perdus dans l'herbe et dans les fleurs[1] !
Je consumais ici ma force et ma jeunesse,
Mais puisqu'un Dieu m'appelle et veut que je renaisse,
O Terre de Lemnos, donne-moi d'arriver
A Troie, où le Destin veut encor m'éprouver ! »

1. « Philoctète, au moment du départ, s'apercevait que les fontaines étaient douces, dans cette Lemnos si longtemps amère. » (Sainte-Beuve, Portraits littéraires : *Bernardin de Saint-Pierre.*) Byron fait dire à son prisonnier de Chillon : « J'aimais jusqu'à mes chaînes, et je reçus ma liberté en soupirant. »

EURIPIDE

IPHIGÉNIE A AULIS

EURIPIDE[1]

Iphigénie à Aulis

« La légende du sacrifice d'Iphigénie se rattache au culte de Diane. Dans plusieurs localités de la Grèce, on avait anciennement offert à cette déesse des sacrifices humains. Ils furent abolis quand les mœurs de la nation s'adoucirent, mais le souvenir s'en conserva dans la mémoire des hommes et dans certaines cérémonies symboliques. Le nom d'Iphigénie, qui semble avoir été primitivement celui de la déesse elle-même, fut donné par suite, soit à la prêtresse, soit à la victime de ce culte. » H. Weil, Notice sur *Iphigénie à Aulis.*

Voici l'ordonnance de la pièce dont nous avons tiré le récit qu'on va lire, et dans laquelle Iphigénie est la victime. Les Grecs, prêts à partir pour Troie, sont retenus à Aulis par un phénomène prodigieux dont Calchas, le grand prêtre, vient donner l'explication : Diane, divinité locale, exige, pour laisser partir les Grecs, le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Le père se révolte, puis hésite, puis cède, puis enfin se reprend et révoque

1. Euripide est né dans l'île de Salamine, le jour même de la bataille (5 octobre 480). Il passa une partie de sa vie auprès d'Archélaos, roi de Macédoine, qui protégeait les lettrés. Il mourut en 406. Il nous reste de lui dix-huit pièces complètes. Il a joui dans l'antiquité d'une popularité immense, qui a duré jusque dans les siècles modernes.

ses premiers ordres. Mais il est trop tard. Iphigénie et sa mère arrivent au camp des Grecs, trompées par une prétendue demande en mariage faite par Achille, qui, d'ailleurs, ignore l'abus que le Roi des rois a fait de son nom. La mère et la fille se rencontrent avec le roi : entretien pénible, et qui laisse dans les cœurs des pressentiments sinistres. La vérité ne tarde pas à être connue; Achille, indigné de la part qu'on lui donne dans cette trahison, déclare qu'il défendra la jeune fille, si son père ne renonce pas à son projet sanguinaire. Mais Agamemnon reste impassible devant les reproches indignés de Clytemnestre, les prières d'Iphigénie; Achille, de son côté, ne peut rien contre une armée qui réclame l'accomplissement du sacrifice; la jeune fille se résigne; elle va être immolée sur l'autel; mais Diane lui substitue une biche, et l'enlève pour faire d'elle sa prêtresse dans son temple de Tauride.

On connaît l'*Iphigénie* de Racine; Patin nous fait saisir, dans les lignes suivantes, le caractère différent des deux pièces :

« Ce n'est pas seulement par la peinture des mœurs que les deux *Iphigénie* diffèrent et qu'elles devaient différer, c'est aussi par la nature de la composition. Le sujet est le même, et la fable à peu près pareille; les scènes et le dialogue, tout se rapporte; et cependant quel contraste! Ce qui chez l'un est naïf, prend chez l'autre de la dignité et de la noblesse; l'abondance des développements est remplacée par une élégante précision; au lieu d'une intrigue simple, c'est une grande complication d'intérêts, c'est un vif attrait pour la curiosité; au lieu d'une marche calme et lente, c'est un mouvement animé et rapide, de l'attente, de la surprise, de l'effet théâtral; enfin il y a, d'un côté, quelque chose de plus contemplatif et de plus religieux, de l'autre plus de trouble, plus de passion. »

IPHIGÉNIE A AULIS

I

Quand le jeune Pâris, vêtu de pourpre et d'or,
Eut trahi Ménélas et pillé son trésor [1],
Et quand il eut ravi son joyau le plus rare,
Hélène aux cheveux blonds, fille du roi Tyndare,
La Grèce se leva sous l'outrage; les chars
De guerre vers Aulis [2] roulaient de toutes parts;
Les vaisseaux, à la rame, à la voile, y volèrent;
Sous le pied des chevaux tous les chemins tremblèrent.

Les Grecs, parmi vingt rois braves et de grand nom,
Avaient choisi pour chef suprême Agamemnon.
Fils, comme Ménélas, du trop fameux Atrée,
Mari de Clytemnestre, en sa maison dorée [3]
De Mycène, il voyait, père, époux triomphant,
Fleurir Iphigénie, Electre, Oreste enfant.

1. « Il l'emmène (Hélène) avec de nombreux trésors. » Hérodote, II, 114. Ménélas, roi de Sparte.

2. Aulis, port de la Béotie, séparé de Chalcis, en Eubée, par le détroit de l'Euripe.

3. Le voyageur admire encore aujourd'hui ce qui reste des murs du palais des Atrides. Ces ruines avaient déjà étonné les anciens. Ils les attribuaient aux Cyclopes, et encore aujourd'hui on nomme ouvrages cyclopéens les constructions formées de grands blocs polygones. (H. Weil.)

Les soldats réunis et la flotte parée,
On leva l'ancre; mais une cause ignorée
Enchaîna les vaisseaux dans les bassins d'Aulis.
La voile au long des mâts retombait à grands plis,
Et l'esclave, courbé sur la rame inutile,
Labourait vainement la mer, plaine infertile[1].

Agamemnon, troublé d'un soin religieux,
Soumit à son conseil le fait prodigieux,
Interrogea Calchas, le prêtre qui devine,
Par grâce d'Apollon, la volonté divine.
Sa réponse dans tous les cœurs sema l'effroi.
« Diane, disait-il, veut se venger du roi.
Souveraine d'Aulis, déité tutélaire,
Il a, sans le savoir, excité sa colère,
Oubliant d'implorer son favorable appui.
Diane à son devoir le rappelle aujourd'hui,
Et réclame d'un père un affreux sacrifice.
Faut-il le dire enfin? Pour prix de son office,
Elle veut que, versé par le couteau mortel,
Le sang d'Iphigénie honore son autel! »

Agamemnon, saisi d'horreur à ce langage,
Refusa de payer le pouvoir d'un tel gage,
Voulut partir, permettre à d'autres de venger
La honte qu'à la Grèce infligea l'étranger.
Ménélas[2] allégua l'honneur, la race antique,

1. C'est le mot d'Homère : ἀτρύγετος.
2. Je n'ai fait qu'indiquer le rôle de ce personnage odieux, que Racine a écarté de sa pièce.

L'épouse qu'un pays outragé revendique,
La volonté du ciel, sacrée aux cœurs pieux,
Et le roi reconnut la patrie et les Dieux,
Consentit, aveuglé sur son ignominie,
A payer son départ du sang d'Iphigénie.

Mais que faire? — Il feignit qu'un prince dans sa fleur
Première et renommé déjà pour sa valeur,
Enfant d'une royale et divine famille,
Que le fils de Pélée, Achille, aimait sa fille
Et demandait sa main. Clytemnestre écouta
Le faux message, et son orgueil s'en augmenta.
Elle quitta Mycène, emmenant après elle
Avec sa fille aînée Oreste à la mamelle.

Le temps passait[1]. Le roi, reprenant sa raison,
Se reprochait de jour en jour sa trahison,
Et se cachant de tous, de son frère, d'Ulysse,
Dont le prêtre funeste avait fait son complice,
Il venait d'annuler par un nouvel avis
Ses premiers ordres — trop pieusement suivis!
Il avait fait venir un serviteur fidèle
De Clytemnestre, sûr domestique, aimé d'elle,
Et, lui livrant son cœur, ses angoisses, ses maux,
L'envoyait à Mycène et soupirait ces mots
Coupés de larmes : « Va! Fasse le ciel que l'âge
N'allonge pas plus qu'il ne convient ton voyage!

1. C'est pendant l'inaction forcée du séjour d'Aulis que Palamède inventa, dit-on, le jeu des πεσσοί, jeu de dés ou de trictrac.

Franchis sans t'arrêter la source au flot vermeil;
Cède le moins possible aux langueurs du sommeil.
Partout où le chemin rencontre une autre voie,
Que ton oreille écoute et ta prunelle voie,
De crainte que le char aux rapides essieux
N'amène ici ma fille et n'échappe à tes yeux!
Que dis-je? Si tu la rencontrais, prends les rênes,
Et fais-lui rebrousser chemin jusqu'à Mycènes! »

Vaines précautions et trop tardif regret!
Tandis qu'Agamemnon gémissait et pleurait,
Fière de voir sa fille au noble Achille unie,
Clytemnestre accourait avec Iphigénie;
La mère avait doublé les étapes, et quand
Le messager partit, elle arrivait au camp.

II

Des femmes de Chalcis, troupe jeune et charmée,
Curieuses de voir une flotte, une armée,
Venaient de débarquer dans Aulis par hasard,
Et promenaient partout leurs pas et leur regard.
Elles virent la reine, et la bande ingénue,
Les yeux émerveillés, salua sa venue:
Chacune offrit son aide et ses soins obligeants.
Clytemnestre donnait des ordres à ses gens,
Active et l'œil à tout : « Tirez de la voiture
Les présents destinés à l'épouse future :

Qu'on les porte avec soin dans le logis du roi.
— Maintenez les chevaux et calmez leur effroi!
— Ma chère enfant, tu vas la première descendre;
Prends garde de glisser; pose ici ton pied tendre...
Jeunes femmes! offrez à ma fille vos bras,
Et m'aidez à quitter le char sans embarras...
Prenez Oreste encor; le pauvre enfant sommeille...
Réveille-toi, petit! Souris, bouche vermeille,
A ta mère! Sais-tu qu'en ce jour radieux
Iphigénie épouse Achille, égal aux Dieux!
— Viens près de moi, ma fille, et que les étrangères
Déclarent Clytemnestre heureuse entre les mères!...
— Mais je vois approcher le roi : va le presser
Sur ton cœur, et sois la première à l'embrasser! »

III

Pensif, Agamemnon s'avançait. Qui peut dire
Le trouble de ses sens, son tourment, son délire,
Quand il vit que le sort déjouait son dessein!
— Sa femme, son enfant le tenaient sur leur sein!
— Comme son front pâlit! comme son cœur se serre,
Devant l'oblation sanglante et nécessaire!...

En vain la jeune fille essayait d'obtenir
Un mot de bienvenue, un souhait d'avenir :
« Mon père! » disait-elle, « oh! douce jouissance

De te revoir après une si longue absence!
— Ma mère! ne sois point jalouse, si je veux
Serrer ses mains encore et baiser ses cheveux!
— Père! tu voulais donc nous faire cette joie
De te revoir, avant que de partir pour Troie?...
— Mais pourquoi ton silence, et ces sombres sourcils?
Un général en chef a de pressants soucis,
J'imagine; je veux — qu'un jour — tu les oublies,
Et pour te dérider je dirai des folies!
— Faut-il ainsi quitter tout ce qu'on aime!... Hélas!
Maudite soit la guerre, et maudit Ménélas!
Il est cause aujourd'hui que ton regard m'évite!
Ah! rends-lui son Hélène et reviens-nous bien vite!
— Mais vous devez, j'y pense, un sacrifice aux Dieux[1];
Je veux y prendre part... Tu détournes les yeux!... »

Agamemnon restait taciturne et farouche;
La parole avec peine échappait de sa bouche :

« Ma fille, nous allons nous quitter... pour longtemps!
C'est de toi que me vient tout bonheur que j'attends,
Et tu sais si je t'aime, ô ma première née!
— Hélas! à quels tourments ma vie est condamnée!
Hélène avec Pâris, errant sur les chemins,

1. Agamemnon a parlé d'une façon équivoque d'une cérémonie religieuse à accomplir. En réalité, c'est l'immolation d'Iphigénie. Mais la jeune fille peut croire qu'il s'agit des προγάμια, sacrifice qu'on offrait à Junon ou à Diane avant de marier une fille. La fiancée offrait alors une boucle de cheveux à la déesse. A Trézène, c'est au malheureux Hippolyte que les jeunes filles faisaient cette offrande. Voir la fin de l'histoire d'*Hippolyte*.

Causeront bien des maux!... La Grèce entre mes mains
Met son glaive : sans doute il restera vainqueur,
Mais en me choisissant ils m'ont brisé le cœur!
Que je t'embrasse encore!... O mon enfant chérie,
Plains ton père! Je vais rester seul!... — O patrie!...
Jeune front! Beaux cheveux que j'adore!... Oh! dou-
— Ma fille, éloigne-toi : je sens couler mes pleurs! » [leurs!

IV

Agamemnon, morose et pris à son mensonge,
Continue à cacher le secret qui le ronge,
Dépeint l'amour d'Achille, et son désir fleuri
De ne partir que jeune et triomphant mari,
Exhorte Clytemnestre à disparaître, et nie
Qu'elle doive assister à la cérémonie,
La place d'une femme étant dans sa maison.
— Mais la mère proteste et n'entend pas raison :
Quoi! de la fiancée il faut qu'on la sépare!
Elle ne suivra pas un ordre si barbare,
Elle en jure les Dieux!

Et le roi, lui cédant
La place, vint trouver son fatal confident.

V

Cependant, un héros que l'attente exaspère,
Achille, capitaine en qui son peuple espère,
Et qui marche à la mort sans indignes délais,
Est venu demander le chef, en son palais.

Clytemnestre paraît, maternelle et sereine,
Et le prince s'arrête[1] à l'aspect de la reine.

Mais elle, s'avançant vers l'homme qui demain
Va la nommer sa mère, et lui tendant la main :
« Achille », lui dit-elle, « un propice génie
Amène ici l'époux futur d'Iphigénie ! »
— « Reine, que veux-tu dire? Ai-je bien entendu?
Moi, ton gendre! Un pareil honneur ne m'est point dû;
Je n'ai pas demandé ta fille... » — « Quel mystère?...
Mais est-ce bien possible, et voudrait-on me taire
Une embûche ?... Aurait-on abusé de ton nom? »
— « Je le saurai bientôt auprès d'Agamemnon! »

1. Il était contraire aux mœurs, encore un peu orientales, de la Grèce, qu'une honnête femme vint au-devant d'un étranger (H. Weil).

VI

Et comme ils méditaient, soupçonnant une ruse,
Et d'un commun effort cherchant qui les abuse,
Un esclave paraît : c'est le vieillard aimé
De Clytemnestre ; il est haletant et pâmé...
Il dit comment le roi, qu'un prodige déroute,
Avait interrogé le prêtre dans son doute,
La révélation funeste du devin,
Les combats soutenus, l'avis tardif et vain,
Et la mort qui s'approche et la tâche pressante
De soustraire à Diane une vierge innocente !

Clytemnestre, oubliant à ces mots sa fierté
Royale, tombe aux pieds du jeune homme irrité :
« Fils de la Néréide [1], Achille », lui dit-elle,
« J'embrasse tes genoux, mère et faible mortelle !
On nous a, je le pense, abusés tous les deux,
Mais quel est le coupable en ce complot hideux ?
— Ah ! tu la défendras, la vierge infortunée
Que j'amenais pour toi, que j'avais couronnée
De vaines fleurs ! Hélas ! Je l'ornais pour la mort !...
Mais Achille voudra s'épargner un remord !
Ma fille n'a jamais occupé ta pensée,
Mais du moins on l'a crue un jour ta fiancée !
C'est ton nom qui la perd et peut me l'enlever ;

1. Thétis, fille de Nérée, lui-même fils de Neptune.

Mais j'en suis sûre aussi, ton nom va la sauver!
Hélas! je suis venue au milieu d'une armée
Qu'un prêtre fanatique a sans peine animée
Contre nous, mais il est un prince qui saura
Quel devoir le réclame, et qui l'accomplira! »

Achille lui répond :
« J'ignore la faiblesse,
Et ma mère divine a versé sa noblesse
En ma veine, et Chiron [1], mon maître respecté,
M'a donné la franchise et la simplicité.
J'obéis à mon roi lorsque son ordre est sage,
Et les Troyens un jour connaîtront mon passage;
Mais comment refuser mon bras et mon serment
A ce qu'Agamemnon trahit si lâchement!
Ah! Reine, on a nommé ta fille fiancée
D'Achille! Achille, va! ne l'aura pas laissée
Sans défense, — et, livrant Iphigénie au roi,
Mon nom, du moins, serait coupable, sinon moi!
Ah! ce devin! ce chef suprême!... C'est l'estime
Où l'on me tient! Calchas croit avoir sa victime,
Lui, dont chaque parole est une fausseté,
Et qui trouve par grand hasard la vérité [2]!...
Mais qu'importe! s'il a prédit faux, on l'oublie!...
Reine! un pareil outrage essuyé me délie

1. Jason, autre élève de Chiron (on le verra dans le récit des *Argonautes*), dit aussi chez Pindare, *Pyth.*, IV, 104, qu'il a été habitué par le Centaure à être toujours franc et loyal (H. Weil).

2. « Il dit peu de choses vraies parmi beaucoup de mensonges, s'il rencontre juste. » Euripide était jaloux d'éclairer son public (H. Weil).

De mes serments passés!... Me faire impunément
Le complice d'un crime, et le vil instrument
D'un parricide!... Non!... et l'épée à ma taille
Peut se rougir avant le jour d'une bataille! »

— « Prince, jeune héros qu'on n'a pas trop vanté,
Une mère bénit ta générosité!
Hélas! veux-tu qu'ici, malgré sa modestie,
Ma fille te demande en pleurs ta sympathie? »

— « La pudeur le défend; il faut la ménager,
Et ne pas donner prise à quelque mot léger.
Va trouver le roi; tâche — il entendra, j'espère, —
De ramener le maître aux sentiments d'un père.
Agis seule, et tant mieux s'il cède à tes discours!
Tu peux en cas d'échec compter sur mon secours. »

— « Je suivrai ton conseil plein de sagesse! Et puisse
Un Dieu t'aimer, s'il est au ciel une justice! »

VII

Oh! sur le Pélion[1] splendide et radieux,
Quand les neuf Sœurs, les chastes Piérides[2],

1. Le Pélion, montagne de Thessalie, habitée par les Centaures. C'est dans les bois du Pélion que furent célébrées les noces de Pélée, fils d'Eaque et roi de Thessalie, et de la nymphe Thétis, fille de Nérée, dieu de la mer. Ils eurent pour fils Achille.

2. Les Muses sont appelées Piérides, du mont Piéros, en Thessalie, qui leur est consacré.

Belles Muses au front sans rides,
Pour prendre place à la table des Dieux[1]
Vinrent aux noces de Pélée!
Quand la terre sonna sous leurs sandales d'or;
Quand leur parole, aux cithares mêlée,
Prit son harmonieux essor
Pour célébrer le couple et l'heureuse journée,
Oh! comme s'envola la chanson d'hyménée!

La flûte libyenne[2] accompagnait les voix,
Mariée aux roseaux que rassemble une cire[3];
La lyre vibrait sous les doigts;
Il n'est point de chœurs sans la lyre;
L'échanson Ganymède, enfant au corps de lis,
Puisait le nectar au cratère;
Et sur le sable blanc que le soleil altère,
En l'honneur de Pélée, en l'honneur de Thétis,
Cinquante filles de Nérée
Dansaient, laissant flotter leur ceinture dorée!

Les Centaures, portant pour lances des sapins,
De feuillage et de fleurs parant leur chevelure,
Précipitèrent leur allure
Au banquet, où coulaient les vins!
« Oh! dans tes flancs conçu, Thétis! Nymphe de l'onde,
Quel astre, disaient-ils, va luire sur le monde,
Le roi des Myrmidons, le prince au pied léger!

1. Tous les Dieux assistaient à ce festin souvent chanté par les poètes.
2. Le bois du *lotus* de Libye servait à faire des flûtes.
3. La flûte de Pan.

Sous les pleurs de Priam c'est Hector qu'il terrasse,
Fort de l'épée et fort de la cuirasse
Que pour lui Vulcain va forger! »

Oui! la fête fut belle! — O jeune Iphigénie,
Quel hymen apprête pour toi
Un peuple au malfaisant génie,
Un père sans cœur et sans foi!
Hélas! on te conduit sous la frondaison verte,
Et le sang va couler de ta poitrine ouverte!
L'homme ne connaît plus les Dieux :
Personne à ton malheur, vierge! qui compatisse!
Et notre siècle n'a plus d'yeux
Pour la pitié, pour la justice[1]!

VIII

Le plan d'Agamemnon n'a plus rien de secret;
Sa fille a tout appris.
Le souverain paraît,
Hypocrite bourreau, demande Iphigénie :
Elle doit assister à la cérémonie
Qu'on célèbre en l'honneur de la Déesse, avant
De payer un époux de son désir fervent.

1. H. Weil estime qu'Euripide pensait à l'effrayante démoralisation où la Grèce était tombée pendant la guerre du Péloponèse.

Calchas n'attend plus qu'elle.
Et Clytemnestre, l'âme
Douloureuse : « Ton père est ici, qui réclame
Ta présence; tu sais, je crois, pour quel motif...
Apporte dans ta robe Oreste, enfant chétif...
— La voici : parle-lui toi-même. Voilà l'heure
Venue... Agamemnon, c'est en vain qu'on nous leurre
De propos mensongers et de vains désaveux :
Egorger cette enfant, voilà ce que tu veux! »
Et comme alors le roi, surpris, pâle de fièvre
Et d'angoisse, restait muet, mordant sa lèvre,
Clytemnestre : « C'est donc le prix qu'ont mérité
Ma vertu, ma tendresse et ma fécondité!
Tu n'as pas reculé devant un acte infâme
Pour rendre à Ménélas une perverse femme!
Mais as-tu bien songé, Roi qu'éblouit l'orgueil,
Que je vais rentrer seule en mon palais en deuil,
Errant de pièce en pièce en ma détresse avide,
Contemplant le fauteuil que je trouverai vide!
C'est son père, dirai-je, oui! son père assassin
Qui paya sa tendresse en lui perçant le sein!
— Et quand tu rentreras, glorieux capitaine,
Songes-tu qu'à ton seuil tu trouveras la haine?
Quels vœux, dans la bataille où circule la Mort,
Feras-tu, sacrilège, aux Dieux maîtres du sort,
Et moi, quelle prière et quel vœu d'amnistie
Pourrai-je proférer sans qu'un Dieu me châtie?
Qui voudra t'embrasser vainqueur dans ta maison?
Parlé-je en insensée, ou si j'ai ma raison?
— S'il faut du sang, s'il faut que l'herbe soit rougie

Pour que la flotte grecque atteigne la Phrygie,
Du moins tirez au sort — ou bien que Ménélas
Abandonne sa fille[1] au fatal coutelas! »

Iphigénie alors, d'une voix étouffée :

« Mon père, je n'ai pas l'éloquence d'Orphée,
Et je n'ai pas non plus ses sons mélodieux,
Capables d'attendrir les rochers et les Dieux,
De faire du lion le captif qu'on enchaîne,
Et de déraciner le mélèze et le chêne;
J'ai mes larmes, c'est tout ce que je puis t'offrir.
Ta fille est à tes pieds; ne me fais pas mourir
Avant le temps; il est doux de voir la lumière.
Mon père, souviens-toi que je suis la première
Qui t'ai nommé du nom si doux qui me défend.
Tu m'as prise en tes bras et tu m'as dit : « Enfant,
» Tu passeras un jour dans la maison prospère
» D'un époux triomphant et digne de ton père! »
Et j'ai dit : « Ce jour-là, mon hospitalité
» Paîra les tendres soins de l'aïeul respecté! »
— La fille se souvient... Hélas! le père oublie,
Et je dois expier Hélène et sa folie!
Embrasse-moi du moins, père que j'adorai,
Pour que je m'en souvienne à l'heure où je mourrai.
— O mon frère, tu n'es qu'une faible défense,
Mais peut-être on aura pitié de ton enfance!
Il t'implore, ô mon père! Il parle avec ses pleurs!

1. Hermione.

Ah! même les petits comprennent nos douleurs!
Sa main caresse ; cède à sa muette instance!
Je ne veux pas mourir! Laisse-moi l'existence!
Ah! vivre pauvre, en proie au vil besoin qui mord,
— Misérable — vaut mieux que la plus belle mort! »

— « Je chéris mes enfants, » répond le fils d'Atrée.
« Clytemnestre est toujours mon épouse honorée;
Mais la route est terrible où sont entrés mes pas.
Si je ne consens point, ma fille, à ton trépas,
Nous ne punissons plus l'engeance réprouvée
Des Barbares; la Grèce, hélas! n'est point lavée
De sa honte; et les gens, parlant de trahison,
Tourneront leur fureur contre notre maison!
Nous mourrons tous les trois, et tes sœurs, à Mycènes,
Seront, elles aussi, victimes de ces haines!...
Ah! Ménélas n'est rien à mes yeux! J'obéis
A la Grèce, et je dois ta vie à mon pays! »

IX

Agamemnon les quitte à ces mots.
« Malheureuse! »
S'écriait Clytemnestre, « ô honte! un père creuse
Le tombeau de sa fille, et fuit comme un voleur! »
Et la fille du roi criait aussi : « Malheur!
Hélène fait ma perte! Elle a suivi son hôte
Barbare sur la mer et je meurs de sa faute!

Ah! pourquoi sur l'Ida le perfide Pâris[1]
Pour lui donner la pomme a-t-il choisi Cypris,
Et pourquoi Jupiter, maître des destinées,
A-t-il fermé les eaux, sous le calme enchaînées!
Faibles mortels, jouets de la fatalité,
Nous ne vivons qu'un jour, et ce jour m'est ôté!
Ah! que l'impure Hélène à jamais soit maudite,
Vil salaire à Pâris jeté par Aphrodite! »

X

Achille a cependant fait un dernier effort,
Et — quoiqu'un peuple armé pousse des cris de mort,
Il défend jusqu'au bout la vierge assassinée...

Mais la noble victime enfin s'est résignée :
« La lutte est inutile et folle, je le sens;
Achille! Ecoutez-moi! Ma mère, je consens
A l'immolation par les Dieux exigée.
C'en est fait : j'ai vécu, mais la Grèce est vengée;
Troie en flammes, les Grecs vainqueurs et triomphants,
Voilà mon mariage et voilà mes enfants!
Fille grecque, je suis à la Grèce asservie,

1. Quand Hécube eut donné le jour à Pâris, Priam fit exposer l'enfant sur le mont Ida, afin de détourner un oracle menaçant. Elevé parmi les bergers, Pâris revint plus tard à Troie, et fut admis dans la famille royale malgré les avertissements de Cassandre (H. Weil).

Et je n'ai point le droit de tant aimer la vie.
Adieu ! ma mère, adieu ! Ne porte point mon deuil :
Tu ne m'as point perdue et j'échappe au cercueil,
Puisque, dans ce pays où ma gloire m'exile,
Diane ! ton autel m'offre un suprême asile [1] !
— Je souhaite à mes sœurs le bonheur qui m'a fui...
— Oreste, cher enfant ! Fais un homme de lui !...
— Ne m'accompagne pas, ô ma mère ! Pardonne
A ce père qui sans le vouloir m'abandonne ;
Un baiser, le dernier !... Rentre dans ton logis ;
Surtout je ne veux pas que tes yeux soient rougis.

— O filles de Chalcis, c'est moi qui vous convie
A me suivre à l'autel où va finir ma vie.
Apportez-moi des fleurs et couronnez le front
De la vierge par qui les Troyens périront !
Femmes ! Chantez Diane en la sainte liesse,
Entourez de vos chœurs l'autel de la Déesse !

— O ma patrie, adieu ! — Soleil, où brille un Dieu,
Je meurs pour la cité qui m'a nourrie ! Adieu ! »

1. Le sens de cette énigme est qu'elle sera enlevée par Diane pour être prêtresse de son temple en Tauride (Artaud).

XI

L'armée, avide, hélas! de meurtre et d'agonie,
Dans la forêt sacrée attend Iphigénie.
Elle entra. Ses pieds nus foulaient les fleurs du pré;
Le péplos qui la couvre, à sa gorge serré,
Tombait en nobles plis; sa chevelure noire
Flottait sur le lin blanc comme une sombre moire.

Le roi s'était voilé le visage et les yeux;
Ses pleurs plus abondants tombaient silencieux;
Mais elle, s'approchant :
« Père, me voilà prête,
Et la Grèce en ta main n'a plus rien qui l'arrête.
Je consens à donner mon sang pour mon pays;
Une divinité m'appelle, j'obéis.
S'il est vrai que Diane assure la vengeance
De la Grèce, et se met ainsi d'intelligence
Avec elle, achevez votre œuvre; et qu'à ce prix,
La honte soit lavée et châtié Pâris!

O vous qui m'écoutez, que mon sang méritoire
Vous donne le retour après une victoire;
Je m'offre sans faiblesse, et défends seulement
Qu'aucune main me touche au suprême moment. »
Elle dit, et l'on pleure en silence, et l'armée
Suivait de ses regards la vierge bien-aimée

Qui déjà, parvenue à l'autel d'un pied sûr,
Tendait sa gorge au fer ainsi qu'un beau fruit mûr.

Le sacrificateur allait lever sa lame,
Quand la foudre soudain brille ; le ciel s'enflamme[1] ;
Un réseau de clartés au milieu du fracas
Enveloppe l'autel, la victime, Calchas ;
Et la foule que courbe une main surhumaine
Attend éperdûment la fin du phénomène.
Puis l'air se calme et rend le calme au cœur mortel.
— Tous les yeux à la fois se portent vers l'autel :
La vierge a disparu ; — mais voici qu'en échange
Une biche égorgée est là — mystère étrange !
Qui palpite, et son sang coule sur le gazon.

Et Calchas, étendant la main vers l'horizon
Et le port, où le flot que le soleil irise
Commençait à frémir au souffle d'une brise,
Puis encore montrant l'autel ensanglanté :

« Diane nous révèle ici sa volonté !
— Voyez, enfants des Grecs, sur l'autel étendue,
Cette biche, des bois familiers descendue !
Pieux soldats, vos vœux enfin sont accomplis,
Et vous avez pour vous la Déesse d'Aulis !
C'est elle dont la main tutélaire et bénie
A frappé l'animal au lieu d'Iphigénie !

1. Je développe un peu ici le θαῦμα δ'ἦν ὁρᾶν ἄφνω : on est soudain témoin d'un prodige.

Diane nous protège! — A vos bancs, matelots!
A vos rames! — Le vent déjà ride les flots,
Et la nef triomphante et de héros chargée
Doit franchir aujourd'hui même la mer Egée! »

Il dit, et le soldat, sentant frémir sa chair,
Frappait son bouclier de la pique de fer.

Cependant, s'élevant comme un désir sublime,
Le foyer plus ardent dévorait la victime...
Un vent léger passait sous l'éther radieux...
L'enfant de Clytemnestre était parmi les Dieux.

ÉLECTRE

Électre

Patin, si discret d'ordinaire dans sa critique, traite assez dédaigneusement l'*Electre* d'Euripide, à laquelle il préfère hautement l'*Electre* sophocléenne. Je ne méconnais point la beauté de l'œuvre de Sophocle; j'en admire la belle distribution, la noblesse des personnages, l'élévation du style. Mais — oserai-je le dire? la tragédie d'Euripide me paraît plus dramatique par l'invention, plus attachante par le choix des ressorts, que l'on veut déprécier en disant qu'ils sont *romanesques*. N'est-ce donc rien que de savoir intéresser dans un sujet qui avait déjà inspiré leurs chefs-d'œuvre à Sophocle et à Eschyle?

Après l'assassinat d'Agamemnon, Clytemnestre et Egisthe ont marié Electre à un homme de naissance noble, mais que la pauvreté a réduit au travail de la terre. Oreste a été dérobé par un ancien précepteur d'Agamemnon qui l'a fait élever en Phocide. Dix ans se sont passés. Oreste, accompagné de Pylade, a osé revenir sur la terre natale, car il a reçu de l'oracle d'Apollon l'ordre de venger son père. On verra par quelle suite de circonstances il est reconnu de sa sœur, toute prête à l'aider dans ses projets. Egisthe est d'abord assassiné par Oreste, qui tue ensuite Clytemnestre, attirée dans un horrible guet-apens.

M. H. Weil a défendu la conception d'Euripide dans les lignes suivantes, qu'on me saura gré de citer :

« L'Electre d'Euripide est mariée par Egisthe à un pauvre cultivateur. C'est à la campagne et dans une humble chaumière que se passe une action dont le vrai théâtre est le palais des Atrides, témoin de tous les malheurs de la race, témoin surtout du crime qui appelle cette dernière vengeance. De là naissent une série de scènes dont le ton, pour ainsi dire bourgeois, contraste singulièrement avec la sombre grandeur du sujet, mais ne déplaisait pas à Euripide. Mais voici ce qui semble avoir surtout engagé le poète à tenter cette combinaison nouvelle et plus que hasardée. Il voulait faire d'un simple paysan l'honnête homme de sa tragédie. Le laboureur respecte la fille d'Agamemnon, il ne veut être son époux que de nom, et toutes ses paroles respirent les sentiments les plus généreux. C'est l'un de ces hommes qui cultivent leur champ de leurs propres mains, et qui « seuls soutiennent l'Etat ». Euripide leur donne cet éloge dans un autre endroit[1], et là, il choisit parmi eux l'homme qu'il présente comme le modèle du citoyen intègre. Ce rapprochement marque bien quelle était aux yeux du poète la portée du rôle que le laboureur remplit dans notre tragédie. Du reste, ce rôle donne lieu à une tirade dans laquelle est longuement réfuté le préjugé qui rattache la vraie noblesse à la naissance, ou à l'opulence, ou à la force physique. Nous croyons donc qu'Euripide a voulu protester contre le privilège que les fables donnaient aux races aristocratiques. En rabaissant les héros, il a relevé l'homme du peuple, il a, en quelque sorte, introduit la démocratie dans les vieilles légendes. »

1. Dans la tragédie d'*Oreste*, v. 920.

ELECTRE

I

Agamemnon, vainqueur de Troie, — on sait l'histoire,
Avait reçu le prix amer de sa victoire :
Clytemnestre l'avait tué, sortant du bain[1] ;
Egisthe, son amant, avait poussé sa main[2].
Mais le couple odieux, que son crime embarrasse,
Après le père mort craignait encor sa race.
Egisthe redoutait Oreste, louveteau
Qu'un chasseur avisé réserve à son couteau.
Un vieil esclave ami, précepteur de l'enfance
D'Agamemnon, le déroba, prit sa défense,
Et le fit élever en Phocide[3]. — Un témoin
Restait, figure sombre et qu'on eût voulu loin,
Electre, déjà grande et nubile. Sa mère

1. « Agamemnon est mort, au retour, non pas d'une glorieuse mort, mais par la noire perfidie de ma mère (c'est Oreste qui parle), traîtreusement enveloppé dans un filet : le meurtre, elle-même le confesse, s'est accompli dans le bain. » (Eschyle, *les Euménides*, trad. Pierron.) La légende homérique est différente. Clytemnestre avait pour prétexte le sacrifice de sa fille Iphigénie lors du séjour à Aulis et l'outrage que lui fit Agamemnon en ramenant de Troie cette Cassandre, fille de Priam, dont il avait fait sa concubine.

2. Egisthe, fils de Thyeste, est le cousin d'Agamemnon, fils d'Atrée.

3. La Phocide avait pour roi Strophios, père de Pylade, qui devint l'ami d'Oreste et l'époux d'Electre.

Crut, par un mariage habile, s'en défaire.
Femme d'un citoyen riche et parent des rois,
Ses enfants eussent pu revendiquer leurs droits,
Inquiéter Egisthe et venger leur grand-père :
On lui trouva, vivant du travail de la terre,
Et par la pauvreté marâtre humilié,
Un homme de sang noble et du monde oublié.
Mais l'époux, indigné de l'odieuse trame,
De la fille du roi ne fit jamais sa femme;
Electre près de lui vécut comme une sœur...
Peut-être craignait-il aussi que le vengeur,
Le frère revenu ne lui demandât compte
D'un mariage indigne, et n'attestât sa honte...
Un assassin couchait au lit d'Agamemnon,
Et sa fille pleurait, sans fortune et sans nom.

II

Dix ans s'étaient passés.
Le jour allait éclore :
Près de paraître à l'horizon, l'astre colore
D'une blanche lueur les sommets inégaux
Qui vont du sud au nord à l'orient d'Argos.
La plaine frissonnante attendait la lumière...

Electre et son mari sortaient de leur chaumière,
L'un, conduisant ses bœufs aux champs; — il faut peiner,

Et le blé qui nourrit est dur à moissonner ; —
Electre, car la femme, au ménage, a son rôle,
Allait puiser de l'eau, l'amphore sur l'épaule.
— Mère des astres d'or, tu voyais, sombre Nuit!
Par la sente poudreuse, où la couleuvre fuit,
S'avancer lentement la noble vierge, née
Dans le palais des rois... Mais cette destinée,
En veut-elle, et sa mère a-t-elle son pardon?
— Electre se refuse à ce vil abandon
D'elle-même; elle ne pardonne ni n'oublie.
Egisthe l'a chassée, et sa mère, avilie
Pour plaire à son amant... D'autres enfants sont nés,
Et ces petits ont fait oublier les aînés...
Ce n'est pas cependant qu'elle ne reconnaisse
Celui qui la sauva, recueillit sa jeunesse
Exposée, et les soins du digne compagnon
Dont l'humble toit la garde et qui lui donne un nom...
« Electre, disait-il, laissez-moi cette tâche;
Il n'est pas fait pour vous, ce labeur sans relâche. »
— « Je l'offre avec plaisir à l'époux, qui, parmi
Tant de maux et d'affronts, s'est montré mon ami.
Je veux avoir ma part dans l'habitude austère;
A vous le soin des bœufs, le travail de la terre,
Les semailles; à moi le soin de la maison...
Le mari s'évertue aux champs, et c'est raison
Qu'il trouve à son retour la demeure rangée :
Qu'ainsi ne soit jamais mon œuvre négligée! »

Le laboureur s'en va dans les champs; seule alors,
Electre, soulageant son cœur, pense à ses morts :

« Avance! le temps passe! Avance et pleure, Electre!
Fille d'Agamemnon, marche! pareille au spectre!...
O mon frère, quelle est la ville et la maison
Qui t'enferment, Oreste! ainsi qu'une prison?
— Avance en gémissant, Electre! le temps passe!
Frère, vers qui ma voix s'envole dans l'espace,
Reviens et me délivre! Et que tes pas errants
T'amènent au séjour impuni des tyrans!

— Pour pleurer à souhait je poserai cette urne,
Et je répéterai mon triste chant nocturne :
O fatale baignoire où la mort fit ton lit,
Mon père! noble front qu'une palme embellit,
Un coup de hache est la couronne qu'une femme[1]
Réserve à son époux, au vainqueur de Pergame!
Egisthe la suivait de son ricanement;
Elle rivait ainsi les fers de son amant! »

III

Comme elle s'entretient de sa haine terrible,
Le soleil qui se lève a percé comme un crible
Les vapeurs de l'aurore; et voici, gravissant
La colline, et d'un pas rythmique s'avançant

1. « Périr dans un piège, frappé par la hache à deux tranchants! » (Eschyle, *Agamemnon*, trad. Pierron.)

Dans la rosée en pleurs qui baigne leurs chevilles,
Un cortège jaseur, femmes et jeunes filles,
Habitantes des champs et des proches hameaux,
Tes voisines, Electre ! et douces à tes maux :

« Fille d'Agamemnon, dit alors la première[1],
Je suis venue, ô noble Electre! à ta chaumière :
Argos prépare et va célébrer dans trois jours
Une fête à Junon, qui protège ses tours,
Et nous voulons te voir avec nous dans son temple. »

— « Chères enfants, réduite à des maux sans exemple,
Irai-je, à votre avis, me parer de bijoux,
Et pour des chœurs joyeux me ranger près de vous?
Les larmes aujourd'hui sont ma pensée unique.
Ces cheveux en désordre et cette humble tunique,
Hélas ! conviennent-ils à la fille du Roi
Qu'Ilion se rappelle encore avec effroi ? »

— « Junon, chère voisine, est puissante Déesse,
Et nous te prêterons pour ce jour de liesse
La robe la plus riche et le plus beau collier
Qui puisse à la beauté d'Electre s'allier.
Ce n'est point en pleurant sans fin que l'on conjure
Un ennemi sans cœur et qu'on venge l'injure,
Mais peut-être, en rendant aux Dieux l'hommage dû,
Un malheureux recouvrera le bien perdu. »

1. Ce sont les vers qui, suivant le récit de Plutarque (*Vie de Lysandre*), furent chantés après la prise d'Athènes, au banquet des généraux vainqueurs, et sauvèrent la ville de la ruine.

— « Non, personne n'entend ma plainte, et je n'espère
Rien des Dieux!... J'ai pleuré pendant dix ans mon père,
Et pendant ce long temps, nul n'a su le venger;
Mon frère va, quêtant le pain de l'étranger,
Et si quelque maison l'admet, c'est à la place
Des esclaves, lui, fils de la plus haute race!
Pour moi, mon patrimoine et mes honneurs ravis,
Comme vous le voyez, ô mes filles, je vis
Au désert, et j'ai pour asile la chaumine
Où frappe sans espoir le pauvre qui chemine,
Contristé du linteau surbaissé, du pignon
Qui fléchit, pauvre abri d'un pauvre compagnon...
Tandis qu'en son palais Clytemnestre insolente
Partage avec Egisthe une couche sanglante! »

IV

Comme Electre parlait, voici qu'un étranger
S'avance, puis un autre : ils sortent d'un verger
Tenant à la maison. Qui sont ces gens? Sans doute
Des brigands, des voleurs embusqués sur la route!
La bande se disperse au hasard des pieds nus:
Electre, pâle et ferme, attend les inconnus.

V

Ces étrangers, c'étaient Oreste avec Pylade,
Pylade, l'ami sûr, le gardien du malade,
Celui qui voulut vivre uniquement pour lui;
Et l'autre, l'orphelin dont l'incurable ennui
Demande chaque jour pour quel but il existe;
Le remords de sa mère et le souci d'Egisthe.
Pendant dix ans, il a grandi loin des sentiers
D'Argos, sollicitant vainement des pitiés,
S'entretenant sans fin ni trêve de sa tâche
De justice; une voix divine, sans relâche[1],
Vibrant à son oreille ainsi qu'un tympanon,
Lui dit qu'il faut venger le sang d'Agamemnon,
Poursuivre sans répit le crime qui s'étale...
Le voilà revenu sur sa terre natale;
Tel qu'un prêtre de mort, la nuit, sous le flambeau

1. L'oracle puissant d'Apollon ne me trahira pas; oui, l'oracle qui m'ordonne d'affronter ce péril : j'entends retentir encore sa voix formidable. Le cœur tout plein de vie, je dois subir l'affreux tourment du mal, si je ne poursuis les meurtriers de mon père... (Eschyle, *les Choéphores*, trad. Pierron.) Apollon a poussé Oreste; plus tard, il le défendra devant l'Aréopage; le meurtrier sera absous; mais il aura encore une partie des Erinyes contre lui; c'est alors qu'Apollon l'enverra en Tauride chercher la statue de Diane (voy. *Iphigénie en Tauride*), et qu'il retrouvera enfin la paix de l'âme avec le pardon définitif. Apollon, Dieu sauveur, incarne une nouvelle civilisation; il brise la puissance des Erinyes implacables, et sur ses débris s'élève le monde de l'harmonie, le royaume de la grâce et du pardon (Curtius, *Histoire grecque*).

Des étoiles, il a prié sur un tombeau;
Il est prêt : mais va-t-il, pour le sanglant ouvrage,
Trouver sa sœur d'accord?... A-t-elle du courage?...
— Il s'est avec mystère enquis de sa maison;
Il a bu, comme un vin qui trouble la raison,
Sa plainte, son appel à son ami d'enfance:
Il s'approche; il l'aborde; il est en sa présence.

« Qu'Electre n'ait point peur et veuille l'écouter;
Ce n'est pas un bandit qui veut la molester,
C'est un ami, c'est un messager de son frère,
D'Oreste, dont les Dieux, dans un but de mystère,
Ont conservé les jours, mais qui, triste exilé,
Traîne de ville en ville un cœur inconsolé
Et l'amer souvenir d'une enfance proscrite...
Pour soulager un mal qui chaque jour s'irrite,
Il a voulu savoir comment vivait sa sœur. »

Lors Electre à voix basse et d'un accent rêveur :
« Comment sa sœur vivait!... Le front rasé, vêtue
De haillons, et d'un vent de misère battue,
Oreste ne pourrait me revoir sans pâlir!
On m'a donc mariée, espérant m'avilir,
A l'humble laboureur, — mais qu'en ma destinée
Par Clytemnestre et par Egisthe empoisonnée,
Jamais propos méchant n'aille blesser l'ami
Qui m'abrite et souvent de mes maux a gémi! —
Pourtant! dans le silence on entend parler l'âme,
Et puis-je négliger son langage de flamme!
C'est là mon mal de chaque jour! Un Dieu puissant

Me suscite; un Dieu veut que je verse du sang!
Oreste peut venir, je suis prête à le suivre,
Prête à verser un sang qui d'avance m'enivre,
A seconder les Dieux dans leurs justes arrêts!
Je veux frapper ma mère et puis mourir après!
Je ne te connais pas, Oreste! jeune frère
Qui dus fuir l'assassin sur la terre étrangère!
Mais quelqu'un ne t'a pas oublié, le vieillard
Qui te sauva jadis d'Egisthe et du poignard!
— Oreste, sache donc que ta sœur te réclame,
Qu'elle est prête à venger son père — et de quelle âme!

— Clytemnestre superbe, ô honte! ô talion!
Trône au milieu de l'or conquis sur Ilion;
Des esclaves, taisant l'inapaisable haine,
Traînent sur le pavé la robe phrygienne
Que sur leur flanc captif retient l'agrafe d'or!
Mon père, cependant... Les murs sont teints encor
De son sang; et son char promène dans la ville,
Faisant baiser le sceptre à la foule servile,
— Ton sceptre, Agamemnon! — l'assassin jeune et beau!
Il passe nonchalant près du sacré tombeau,
L'insulte d'une pierre[1] et provoque une cendre;
« Que ton fils, vieux guerrier! vienne donc te défendre! »
— Ah! va trouver mon frère, ami! car mon sang bout,
Car la Vengeance est prête, et veut qu'il soit debout! »

1. Sophocle dit que les meurtriers d'Agamemnon ont fait de l'anniversaire de sa mort un jour de fête. On voit qu'Euripide a voulu renchérir sur son devancier (H. Weil).

VI

Comme Electre parlait, ardente et forcenée,
Le maître du logis, sa tâche terminée,
Regagne sa demeure et voit ces inconnus.
Qui sont-ils? Et pour quel motif sont-ils venus?
Certe! il ne convient pas à ménagère sage
De causer sur la route avec gens de passage!

— « Ne les soupçonnez pas, mon cher époux : amis
Du malheureux Oreste, ils se sont entremis
Pour donner à la sœur des nouvelles du frère.
Sachez qu'Oreste vit, et que, dans sa misère,
Connaître ma fortune, hélas! lui sera doux. »

— « Quoi donc! Oreste vit, malgré les vœux jaloux!
Il vit, et se souvient sans doute de son père[1]!
Etrangers, ma maison vous soit hospitalière;
Elle est pauvre à coup sûr, mais il n'est qu'un moqueur
Pour railler l'humble toit, lorsque l'hôte a bon cœur.
— Je vais, ma chère Electre, en sa demeure agreste,
Quérir le bon vieillard qui sauva notre Oreste,
Lui dire que l'enfant qu'il aimait est vivant,

1. L'idée de vengeance est implicitement contenue dans ces mots du laboureur.

Et qu'il nous garde à tous un souvenir fervent,
Et réclamer aussi de lui, pour notre table,
Quelque agneau tendre et gras, quelque vin délectable !
Cependant vous voudrez préparer le repas... »

VII

Quelques heures plus tard, plié, traînant ses pas,
Un vieil homme montait par les sentiers arides
Et pleurait tour à tour et riait sous ses rides.
Electre l'attendait à la porte : « Et d'abord,
Ma fille, prends-moi cet agneau, qui pèse fort,
Bien qu'il n'ait pas fini de téter, ce fromage,
Ces gâteaux, ce vin vieux dont nous devons hommage
A Bacchus — l'étranger lui fera bon accueil —
Tandis que j'essuîrai mes larmes à ton seuil. »
— « Tu pleures, vieil ami, pourquoi ? » — « Pourquoi je pleure ?...
Ecoute l'aventure étrange... Tout à l'heure,
Seul, et sans espions, je me suis approché
Du tombeau de ton père, et j'ai, le front penché,
Cassé des brins de myrte et versé sur sa tombe
Quelques gouttes de vin, que boira la colombe.
Or, on était venu prier au monument :
Le sang d'une victime était encor fumant...
Au milieu de la nuit, quelqu'un, suivant le rite,
Offrait un sacrifice à cette ombre proscrite ;

Quelqu'un s'est souvenu du roi que j'élevai...
— Apprenons maintenant comment l'enfant sauvé
A supporté l'exil et son destin funeste... »

. . . .

Le vieillard observait obstinément Oreste,
Ainsi qu'un numismate au regard diligent
Examine un relief sur un disque d'argent.
Mais qui peut méconnaître au coin de la paupière
Cette marque, et ce front offensé d'une pierre[1],
Certain jour que l'enfant poursuivait un chevreuil ?
« N'hésite pas, Electre ! Il a franchi ton seuil,
Celui que tu croyais ne plus voir ! Il apporte
La vengeance, qui va sortir de sa main forte !
Ton frère est là : proscrit, il a rompu ses nœuds,
Et son front brille comme un signal lumineux[2] ! »

VIII

Mais que faire d'abord ? Par où tenter l'épreuve ?
A-t-il quelqu'un pour lui qui travaille et s'émeuve ?
Hélas ! chassé d'Argos et blêmi dans l'exil,
Qui lui conserverait un souvenir ? Doit-il

1. Homère a fourni à Euripide ce moyen de reconnaissance. Dans l'*Odyssée*, Euryclée reconnaît Ulysse à une vieille cicatrice.
2. Le mot qu'Euripide emploie métaphoriquement, πυρσός, signifie au propre un feu, signal de la chute des tyrans et de l'affranchissement de la cité.

Agir de jour, agir de nuit? — Il faut qu'il tue,
Qu'Egisthe tombe après Clytemnestre abattue,
C'est l'ordre d'Apollon... Le roi vient à propos
De quitter son palais d'Argos pour le repos
D'une maison champêtre aux fraîches échappées,
Et prépare une fête en l'honneur des Napées[1].
Oreste ira trouver Egisthe, se fera
Passer pour étranger ; le roi l'invitera[2]
(Car le despote a l'âme hospitalière; il aime
A cacher sous les fleurs du festin son front blême);
— Et qu'alors le Vengeur se dresse, résolu
A son œuvre de mort, si les Dieux l'ont voulu...
C'est la première offrande à tes mânes servie,
O Prince Agamemnon !... Pour la reine, sa vie,
Electre! t'appartient : c'est sous ton faible bras
Qu'elle doit tomber morte, et tu t'en chargeras!
Le vieux ira vers elle, et, la tête penchée,
« Ta fille, dira-t-il, ta fille est accouchée
Et réclame tes soins... Clytemnestre viendra ;
— Qui peut l'en empêcher? — sans doute versera
Sur la mère et l'enfant quelques pleurs hypocrites ;
Qu'elle reçoive alors le prix de ses mérites ;
Et que la porte basse au rustique fronton
Se transforme pour elle en porte de Pluton[3] !

1. C'est pour ses enfants nouveau-nés ou à naître qu'Egisthe implore la protection des Nymphes.

2. C'est ainsi que Télémaque, abordant à Pylos (*Odyssée*, III), est invité à prendre part au festin que donne Nestor à la suite d'un sacrifice.

3. Ainsi Cassandre, dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, dit en s'avançant vers l'entrée du palais où elle trouvera la mort : « Vous voilà, portes de Pluton! Je vous salue! »

IX

Jupiter ! prends pitié de la sœur et du frère,
Toi, l'auteur de leur race, aïeul d'Agamemnon[1] !
Déesse qu'on adore à Mycènes, Junon !
Protège ces enfants qui vont venger leur père !

Toi-même, Roi des rois, pour aider leurs desseins,
Quitte le noir empire et reviens sur la terre;
Amène sur tes pas tes compagnons de guerre,
Et quiconque a conçu l'horreur des assassins !

Ton père entend ta voix dans la sombre demeure,
Oreste ! A l'action ! — Si tu meurs sur le champ,
Electre a pour son sein l'arme à double tranchant !
Frappe de près, Oreste ! — Il faut qu'Egisthe meure !

X

Oreste prit la main de Pylade, et, quittant
La maison, s'engagea dans le sentier montant
Qui menait au palais, dont la fraîche terrasse

1. Tantale, qui donna le jour à Pélops, père d'Atrée et de Thyeste, était fils de Jupiter; ce dieu était donc l'auteur de la race d'Oreste, fils d'Agamemnon, lui-même fils d'Atrée.

Découvrait vins et blés dans la campagne grasse.
Egisthe, à ce moment, errant sous le couvert
Des platanes, tressait des brins de myrte vert.
Dès qu'il vit nos amis : « Dites-moi qui vous êtes,
Jeunes gens ! Dites-moi votre pays ! Nos fêtes,
Nos prières vous ont, j'imagine, attirés. »
— Oreste, le regard et le geste assurés :
« Thessaliens tous deux, dit-il, pour œuvre pie
Nous nous rendons, cher prince, au temple d'Olympie,
Où nous voulons sacrifier à Jupiter. »
— « Je fais fête moi-même aux Nymphes de la mer[1] ;
La victime immolée, un festin nous délasse ;
Pour me faire plaisir, venez y prendre place ;
Levez-vous seulement à l'aurore demain,
Et mettez-vous à la première heure en chemin ;
Entrez dans la maison, si rien ne vous arrête. »
— Il les prend par la main, ordonne qu'on apprête
Un bain aux voyageurs, pour que, purs et lavés,
Ils abordent l'autel tous rites observés.
— « Nous venons justement, lui répondit Oreste,
De nous purifier dans l'eau du fleuve... Au reste,
Si la cérémonie admet un étranger[2],
Cher prince, à tes côtés nous voulons nous ranger. »

1. Les Nymphes sont les divinités des eaux, en général ; on leur attribue une puissance nourricière et fécondante ; certaines nymphes habitent les bois et les montagnes. Les nymphes de la mer sont les Néréides, les filles de Nérée. Au propre, ce sont les Oréades du pays d'Argos, qu'Egisthe veut honorer.

2. La stricte observance du droit primitif excluait l'étranger des cérémonies religieuses. Dans l'*Agamemnon* d'Eschyle, Cassandre est invitée, en sa qualité de membre esclave de la famille, à se placer près de l'autel et à prendre sa part de l'eau lustrale (H. Weil).

— Les esclaves à ce moment posant la lance [1],
Chacun de son côté, s'activent en silence ;
L'un apportait le vase où doit couler le sang,
Un autre, la corbeille [2], et d'autres s'empressant
Près du foyer, où monte une flamme en spirale,
Disposaient les bassins débordant d'eau lustrale...
Au milieu des rumeurs, Egisthe, gravement,
Après avoir empli ses mains d'un pur froment,
Le répand sur l'autel : « O Nymphes des ravines,
Puissé-je grâce à vous, protectrices divines,
Ma femme à mon côté baissant son front soumis,
Vivre longtemps heureux, narguant mes ennemis. »
— Mais Oreste à voix basse et par un vœu contraire
Souhaitait de rentrer au palais de son père.
— Egisthe prend alors le couteau rituel [3],
Et de la vache grasse amenée à l'autel
Il coupe quelques poils qu'il jette dans la flamme ;
Puis au joint de l'épaule il enfonce la lame,
Les valets soulevant l'animal de leur part.
Et le roi, désignant Oreste du regard :
« Dépecer d'un couteau facile une victime
Chez les Thessaliens est un art qu'on estime,
(Comme aussi bien chez vous l'homme est bon cavalier) :
Si tu veux nous montrer ce talent familier,
Dépouille de son cuir la génisse sans tache. »

1. Les lances, protection du maître, dit le texte.
2. La corbeille qui renferme les grains et le couteau.
3. Un couteau droit, dit le texte. Tout à l'heure, pour ouvrir le thorax, Oreste demandera un de ces couteaux recourbés (semblables à des faucilles, dit quelque part Quinte-Curce) qui venaient de la Thessalie.

— Rejetant son manteau que la fibule attache,
Oreste se saisit du couteau dorien
Solidement forgé : « Je n'ai besoin de rien,
Dit-il aux serviteurs ; toi, viens m'aider, Pylade ! »
— Il avance le bras, et, d'une estafilade,
Il met les chairs à nu, tenant la bête au pied.
Il poursuit ; l'animal est bientôt dépouillé,
Les viscères béants sous une lame habile...
Or, un lobe manquait au foie ; une âcre bile,
Gonflant la vésicule, annonçait un malheur...
Le prince de frémir, de changer de couleur...
Oreste : « Qu'as-tu, maître ? » — « Un danger me menace ;
Et quelqu'un me poursuit d'une haine tenace ;
Le fils d'Agamemnon en veut à mon foyer... »
— « Que dis-tu ? Sans amis, sans or pour l'appuyer,
Peux-tu craindre un chétif exilé ? Point d'ombrage,
Mon hôte !... Cependant, pour achever l'ouvrage,
Fais-moi donner, de grâce, un couteau courbe, et tel
Que le prêtre, chez nous [1], le réclame à l'autel. »
— Il reçoit l'arme, frappe au thorax... Le visage
D'Egisthe s'obscurcit d'un malheureux présage... »
Comme il baissait la tête, Oreste, se dressant
Sur la pointe des pieds, plonge l'acier crissant
Aux reins du roi, sépare et brise les vertèbres.
L'homme tombe, agité de tremblements funèbres...
Les valets accourus voyant tomber le roi
Courent aux armes... Mais Oreste, sans effroi :

1. C'est-à-dire en Thessalie, puisque Oreste s'est donné comme Thessalien.

« Epargnez-moi, dit-il ; je viens venger mon père ;
Je suis le malheureux Oreste : amis, j'espère
Que vous ne tuerez pas le fils d'Agamemnon,
Vous, ses anciens soldats ! » — Comme il disait ce nom,
Tous d'un commun accord ont relevé leur lance ;
Un vieillard qui s'approche au milieu du silence[1]
A reconnu le fils du chef assassiné...
Avec des cris de joie Oreste est couronné...

XI

Le frère et la sœur ont pris leur revanche !
Pour frapper le sol de tes pas égaux,
Prends place au milieu des vierges d'Argos !
Tel un faon léger bondit sous la branche !

Car il est tombé, l'épi sous la faux !
Plus fameux que les vainqueurs d'Olympie,
Oreste a porté par terre l'impie ;
Entonne, Electra, les chants triomphaux !

O terre, ô soleil, radieux quadrige !
O lugubre Nuit qui voilais ses yeux,
Electre enfin peut regarder les cieux ;
Le deuil est vengé qui dix ans l'afflige !

1. Ce vieillard, dit H. Weil, est évidemment le même qu'on a vu paraître plus haut. Il faut donc croire qu'après s'être acquitté de son message pour Clytemnestre, il est revenu à la maison de campagne où Egisthe est tué.

C'est assez de honte et c'est trop d'effroi !
Pour parer le front vainqueur de l'athlète,
Dispose l'agrafe et la bandelette[1] :
Argos en ce jour recouvre ses rois !

XII

Au bruit des tympanons, de la flûte et du sistre,
Oreste, précédant le cadavre sinistre[2],
Arrive, et son regard interroge sa sœur :

« Salut ! héros, en qui revit le cœur
Du Roi des rois, conducteur de la Grèce !
Laisse-moi ceindre en ce jour d'allégresse
Ton jeune front du glorieux bandeau !
Voici qu'enfin, rejetant le fardeau
D'un long opprobre, et relevant la tête,
Sous ton bras fort tu fais tomber la bête !

— Pylade ! et toi qui d'un cœur affermi
Dans cette épreuve assistais ton ami,
Reçois aussi de moi cette couronne,
Et que la vie à jamais vous soit bonne ! »

1. « Je vais prendre (dit exactement Electre) toutes les parures que je possède... Je veux couronner le vainqueur. »
2. Ce sont les compagnons d'Oreste qui apportent le cadavre.

— Mais Oreste répond : « Rends grâce aux Dieux, d'a-
Car les hommes ne sont que l'instrument du Sort; [bord,
J'ai tué l'homme : à toi, victime du servage,
De jeter sa dépouille aux chiens, au loup sauvage ;
A toi de le suspendre au gibet, où ses os
Vont blanchir, lacérés par les affreux oiseaux
Qui rongeront ses yeux dans leur orbite cave :
Celui qui se disait ton maître est ton esclave. »

— « Certes, j'assouvirai ma rancune, malgré
Le désaveu chagrin d'un peuple timoré !
Moi ! des scrupules vains pour l'infâme adultère,
Pour celui qui me prit ma mère après mon père,
Pour le mignon royal étalant sa beauté,
Et par les gens d'Argos au passage insulté [1] !
Coupable serait la pitié pour tant de honte !
Mais les choses ont leur retour ; il a son compte ! »

XIII

Soulevé par le bras des valets [2], le débris
D'Egisthe, reste impur, gît au pied d'un lambris.

1. « Tu entendais dire aux Argiens (dit Electre au cadavre) : voilà le mari de cette femme, et jamais : voilà la femme de ce mari. Il est honteux que ce soit la femme, et non l'homme, qui commande dans la maison. »

2. Il faut entendre les serviteurs qui accompagnent les deux étrangers; le Laboureur n'en a pas.

XIV

Cependant le frère et la sœur sur la colline
Poudroyante des feux du soleil qui décline
Virent de loin venir au pas des blancs coursiers
Un char dont rutilaient les ors sur les aciers ;
Une femme à l'avant, de taille noble et grande,
Tournait parfois ses yeux dont le regard commande
Vers des captives, pâle et douloureux butin,
Gardant le souvenir d'un Ilion lointain ;
Et d'épais cheveux noirs tombaient en avalanche
Sur ses bras cerclés d'or et sur l'épaule blanche.
Oh ! qui dira l'éclair superbe de ces yeux
Dardant la volonté sans frein ? L'audacieux
Qui voudrait pénétrer dans leur flamme vivante
Reculerait devant un tableau d'épouvante :
Agamemnon pris au filet, un bras levé,
La hache, et le sang noir coulant sur le pavé !

XV

Mais Oreste n'a pu voir arriver la reine
Sans qu'un nouveau scrupule, une frayeur soudaine
Ne détende son bras comme sa volonté...

Faut-il donc que ce sein maudit l'ait enfanté !
Est-il vrai qu'un oracle injurieux décide[1]
La mort de Clytemnestre, et veuille un parricide ?
— « Il le faut, dit Electre, et notre père attend
Que tu venges sa mort. Qu'est-ce à dire ? A l'instant
Des suprêmes devoirs tu deviendrais un lâche !
Marche ! Obéis aux Dieux qui t'ont forgé ta tâche ! »

Oreste a disparu...
Mais cependant, sous l'œil
D'Electre, la voiture est arrivée au seuil
De la chaumière. O vous ! déplorables épaves,
Quittez ce char, offrez votre main blanche, esclaves,
A la maîtresse dure, au regard redouté,
La rivale des Dieux par sa prospérité...
Mais non, la vraie esclave est là ; c'est l'orpheline
Dont le regard s'éteint et dont le front s'incline ;
Tends-lui la main, ô reine, et descends sans souci :
N'as-tu pas dans ta fille une servante aussi ?

Et Clytemnestre alors : « O sœur d'Iphigénie,
Si tu plains ta fortune, orpheline et bannie,
N'accuse que ton père, et maudis l'assassin
De la vierge innocente arrachée à mon sein
Et jetée en pâture à Diane inhumaine ;
N'accuse que l'époux déloyal, qui ramène
Une fille étrangère au foyer conjugal[2].

1. « N'est-ce point un mauvais génie qui m'a donné cet ordre sous les traits d'un Dieu ? » dit Oreste. On sait que ce Dieu est Apollon.
2. Cassandre.

Accuse un traître! Accuse un forfait sans égal...
Hélas! bien qu'à ton sort peut-être on compatisse,
J'étais mère, j'étais femme, j'ai fait justice ! »

Mais Électre n'est pas convaincue... Elle hait
Sa mère, veut sa mort, et rien ne la distrait :
« Ah ! dit-elle, laissons cette querelle amère ;
Parlons de moi. Voilà dix jours que je suis mère,
Et le temps est venu de la lustration [1].
Veux-tu prendre ma place en cette occasion ?
— Car je ne connais rien de la cérémonie ;
Mon enfant te devra, ma mère, un bon génie. »

Et la reine consent à ces soins familiers...
Les chevaux seront mis devant les râteliers,
Pendant qu'elle dira les prières d'usage ;
Que sa fille en retour lui fasse bon visage !...
L'œuvre finie, ainsi qu'il sied, au rendez-vous
La souveraine ira retrouver son époux.

XVI

Sous le linteau rustique et la poutre tordue
Courbe-toi, Reine, à qui l'obéissance est due ;

1. C'était vers le dixième jour après les couches qu'avait lieu la « lustration » ou purification de la mère, et qu'on donnait solennellement un nom à l'enfant, en présence des parents ou amis invités pour la fête.

Prends garde de salir à ce mur enfumé
  L'or et l'argent de ton manteau lamé,
Et va donner au Ciel la victime attendue !

Car la corbeille est prête, et tiré du fourreau
Le glaive sous lequel est tombé le taureau[1],
Près de qui va tomber une épouse infidèle ;
Et comme en ton palais au somptueux décor
Tu partageais son lit, tu vas le faire encor
    Là-bas, dans le pré d'asphodèle[2]...

XVII

Clytemnestre venait d'entrer dans la maison,
Quand tout à coup des cris s'élèvent : « Trahison !
Trahison ! Mes enfants, vous tuez votre mère !
A moi ! » Puis tout se tait dans l'obscure chaumière,
Et voilà par la porte ouverte, et se glissant
Hors du seuil, le frère et la sœur couverts de sang !
Ils sont là, frémissants et l'allure peureuse,

1. Il s'agit d'Egisthe. Le trope est approprié à la circonstance, puisqu'il s'agit d'un sacrifice. « Eloignez le taureau de la vache », dit Cassandre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle.

2. La prairie d'asphodèle, ἀσφοδελὸς λειμών, dans le pays des morts, chez les vagues Cimmériens d'Homère. « On mettait pour offrande sur la tombe des morts des bulbes d'asphodèle. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts dans les enfers soit une plaine où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle. » (Pierron.)

Et sentent sous leurs pieds l'abîme qui se creuse ;
En vain voudraient-ils dire et crier : l'acte est bon !
L'humanité résiste et n'entend pas raison !

ORESTE

O Jupiter ! qui vois tout ce que font les hommes,
Tu connais notre meurtre et tu vois qui nous sommes !
Pour la mort de mon père et mes maux expiés,
Tu vois gisant ces deux cadavres à mes pieds !

ÉLECTRE

J'en suis la cause, hélas ! O l'atroce mystère !
Catastrophe sans nom : j'ai pu haïr ma mère !

ORESTE

Apollon le voulait ; il m'a forcé la main,
Il m'a fait parricide, horreur du genre humain !
Hélas ! l'infortunée — ô devoir tyrannique !
Devant le fer levé déchirait sa tunique
Et découvrait son sein ! Suppliante, et d'un ton
Lamentable, portant les mains à mon menton,
« Mon fils ! je t'en conjure ! ô mon fils ! » Et l'épée
Vacillait, s'échappant de ma droite crispée...
Oui ! j'ai dû me voiler les yeux de mon manteau
Pour accomplir le crime et plonger le couteau
Dans le cou de ma mère...

ÉLECTRE

Et j'excitais, moi, femme,
Ta rage meurtrière et j'ai touché la lame !

ORESTE

Enveloppe ce corps : ferme ce trou béant :
Tu fis tes assassins, ma mère, en nous créant !

ÉLECTRE

Hélas ! nous te couvrons de ces voiles, ô mère !
A tes tristes enfants mère odieuse et chère !

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

Iphigénie en Tauride

Comment se forme un mythe? H. Weil l'expose clairement dans les lignes suivantes : « On n'a, dit-il, qu'à lire la fin d'*Iphigénie en Tauride*. Le point auquel aboutit l'action dramatique a été le point de départ de l'invention de la fable. Il existait à Brauron, dans l'Attique, un vieux temple dont Iphigénie passait pour avoir été la première prêtresse; et, près de Brauron, le bourg d'Hales se vantait de posséder une précieuse image de Diane Tauropole. Cette image, disait-on, était tombée du ciel dans le pays des Tauriens, et de là venue dans l'Attique. Qui donc pouvait avoir apporté l'idole et amené la prêtresse, si ce n'est Oreste? Mais pourquoi Oreste était-il allé chez les barbares du Pont-Euxin? Apollon lui avait imposé cette tâche dont l'accomplissement devait le délivrer de la poursuite des Furies. Cependant Oreste avait été acquitté par l'Aréopage. Cette légende, illustrée par un chef-d'œuvre d'Eschyle[1], était chère aux Athéniens. Comment la concilier avec la fable nouvelle? Il est avec la mythologie des accommodements. Toutes les Furies ne se sont pas laissé apaiser par Minerve : quelques-unes, rebelles à la décision du tribunal, ont continué de poursuivre Oreste. »

Iphigénie en Tauride semble être la suite d'*Iphigénie à*

1. *Les Euménides.*

Aulis et d'*Electre*. En réalité, la pièce a été composée avant *Iphigénie à Aulis*, et les deux tragédies renferment des détails contradictoires.

Donnons rapidement l'économie de notre récit :

La sœur d'Oreste a été conduite par Diane en Tauride, où elle est prêtresse de son temple. La loi instituée par le roi du pays, Thoas, veut que tous les Grecs qu'un hasard quelconque amène sur cette côte soient immolés en punition du crime commis à Aulis. Oreste, accompagné de Pylade, arrive en Tauride. Les deux amis sont surpris par des bergers et amenés devant la prêtresse. Le frère et la sœur, inconnus l'un de l'autre, s'entretiennent de tout ce qui leur est cher sans laisser échapper leur secret. Iphigénie conçoit le projet de sauver un des deux prisonniers, et de le renvoyer en Grèce, porteur d'un message; on verra quel débat d'amitié dévouée jusqu'à la mort s'élève entre Oreste et Pylade; on sera étonné du moyen qui amène la reconnaissance du frère et de la sœur; on sourira de l'invention d'Iphigénie pour dérober la fameuse statue; on s'intéressera aux péripéties de la fuite, que le naïf Thoas eût réussi à empêcher, si Minerve elle-même n'était venue l'engager à céder à la volonté des Dieux.

L'Oreste d'Euripide est une de ses plus belles créations. Ce désespéré a hanté l'imagination de Gœthe, qui a exprimé admirablement ses angoisses, son ardent désir de pardon et d'oubli dans ces vers de son *Iphigénie en Tauride :*

« Encore une, encore une dernière coupe d'eau du Léthé, fraîche source de soulagement ! Bientôt la convulsion de la vie sera chassée de mon sein ; bientôt mon âme, abandonnée au fleuve de l'oubli, coulera paisiblement vers vous, puissances des ombres, dans les éternelles ténèbres. Souffrez que le fils de la terre, qui la parcourt depuis si

longtemps sans relâche, aille prendre part à votre doux repos! Mais quel murmure entends-je dans ces feuilles? Quel bruit léger sort de ce crépuscule? ils viennent déjà voir leur nouvel hôte! Quelle est cette troupe imposante comme une famille de princes assemblés? elle se livre à une gaîté sans partage : ils marchent en paix, les vieillards et les jeunes gens, les hommes avec les femmes. Leurs nobles visages qui se ressemblent ont un air de divinités. Oui, ce sont les ancêtres de ma famille! Atrée marche avec Thyeste, et s'entretient familièrement avec lui; leurs enfants se jouent en riant autour d'eux. N'y a-t-il plus ici d'inimitié entre vous? La vengeance s'est-elle éteinte avec la lumière du soleil? S'il en est ainsi, je suis aussi le bienvenu, et je ne crains pas de me mêler à votre cortège solennel. Salut! mes pères, je suis Oreste, le dernier homme de votre race. Ce que vous avez semé, il l'a recueilli; il est descendu au sombre bord chargé de malédiction. Tout fardeau cependant se supporte plus facilement ici : recevez-moi, oh! recevez-moi parmi vous. Je t'honore, Atrée, et toi aussi, Thyeste; nous sommes ici tous exempts de haine. Montrez-moi mon père, que mes yeux ne virent qu'une fois dans la vie! Est-ce toi, mon père? Quoi! tu te promènes sans défiance avec ma mère! Clytemnestre ose te prendre la main! Eh bien! Oreste aussi osera s'avancer près d'elle, et lui dire : « Regarde ton fils! » (GOETHE, *Iphigénie en Tauride*, acte III, sc. II.)

IPHIGÉNIE EN TAURIDE

I

C'est un pays lointain, c'est un affreux rivage.
Près du bord escarpé, que bat la mer sauvage,
Un temple de granit dans le matin diffus
Érige vers le ciel de gigantesques fûts ;
Le sang coagulé se plaque aux parois grises,
Descend en filets bruns aux figures des frises ;
Voici des crânes blancs, dépouillés de leur chair ;
Le vautour les tourmente avec son bec de fer ;
Et voilà sur le seuil, toutes fraîches coupées,
Des têtes à l'œil morne, aux paupières crispées.
C'est un pays lointain et dont la Grèce a peur :
Elle le voit, sans cesse embrumé de vapeur,
Vapeur de sang, noyé dans une âcre fumée.
C'est l'habitation des Taures, la Crimée ;
Et ce temple, où les murs suintent de sang humain[1],
Où le bourreau s'embusque et barre le chemin,
C'est celui de Diane au sinistre génie[2] !

1. Ovide, condamné à vivre non loin de la Tauride, a pu voir ce temple qu'il décrit ainsi :

> Templa manent hodie vastis innixa columnis,
> Perque quater denos itur in illa gradus.

Le temple demeure aujourd'hui, supporté par de vastes colonnes, et on y accède par quatre fois dix degrés. (*Pontiques*, III, II.)

2. Cette Diane de Tauride n'est pas en réalité la Diane dorienne, mais elle possède quelques-unes de ses attributions. Ces divinités se confondaient dans l'esprit des Grecs.

Et la déesse a pour prêtresse Iphigénie.

Agamemnon son père au bois sacré d'Aulis
Avait cru l'immoler, comme on tranche un beau lis,
Mais Diane avait eu pitié de la victime ;
Elle avait refusé cette sanglante dîme ;
Et loin de tous les yeux qui se baissaient d'effroi,
Loin de la mère en pleurs, loin du père et du roi,
L'emportant par les airs dans la contrée aride,
Lui donnait pour abri son temple de Tauride.
Plus de quinze ans se sont passés depuis ce jour,
Et la vierge languit sans espoir de retour.
Loin de la Grèce et loin de Mycène bénie,
Son existence n'est qu'une lente agonie.

Assise sur un banc naturel de rocher,
Elle vient, aux premiers rayons du jour, chercher
Le soleil et l'air pur, hors de cet édifice
Toujours empoisonné du sang d'un sacrifice !
Le menton dans la main, voyez ! son noble flanc
S'enveloppe des plis d'un péplos de lin blanc ;
Le souvenir pâlit sa tête délicate ;
L'ongle de son orteil brille comme une agate.
Des perles, serpentant sur son cou, font valoir
L'ébène des cheveux massés en casque noir[1].

Il faut devant ses yeux que sans fin reparaisse

1. Ces vers m'ont été inspirés par un tableau d'Anselme Feuerbach, représentant Iphigénie en Tauride.

Tout ce qu'elle a laissé de cher dans cette Grèce
Dont la séparent tant de flots toujours troublés !
Plus de quinze ans se sont lentement écoulés
Depuis qu'Agamemnon, que pousse un peuple en joie,
Prit la mer, aux lueurs d'un bûcher qui rougeoie.
O Grèce généreuse, où sont allés ces fils,
Qui lançaient par-delà les ondes leurs défis ?

Son ignorance lui fait mal, et c'est la plaie
Qui ne se ferme pas. Parfois un vent balaie
Cette mer indocile et crainte du nocher,
Et le marin de la Tauride ose approcher ;
Si c'est un Grec, malheur ! sa mort est assurée ;
Le sinistre Thoas, le roi de la contrée,
L'immolera sans doute, en expiation
De l'attentat d'Aulis ; et, par dérision,
La vierge, préparant sa tâche au victimaire,
Fera couler sur le front pâle une onde amère !

Oh ! qui lui donnerait, plein d'un hardi dessein,
De fuir de la Tauride et de quitter l'Euxin !
Oh ! passer au milieu des roches Cyanées[1],
Affronter le Bosphore aux lames forcenées,
Courir la Propontide et la franchir d'un bond ;
Se glisser dans le fleuve étroit de l'Hellespont ;
Saluer Abydos au passage, et Sigée ;
Fondre comme un pirate en pleine mer Egée,

1. Les Cyanées ou les Symplégades, roches errantes qui d'après la légende fermaient autrefois le Pont-Euxin.

Laisser derrière soi Théra, puis Amorgos ;
Entrer comme en des bras dans le golfe d'Argos[1] !

Que sont-ils devenus, tous ces vengeurs d'Hélène
Qu'Aulis vit accourir du mont et de la plaine ?
As-tu fait triompher le bon droit, Némésis ?
Depuis longtemps sans doute, à leurs foyers assis,
Ils goûtent la victoire, et les divins poètes
A travers ville et bourg célèbrent leurs conquêtes,
Et peut-être on déplore en des vers de douleur
La fille de l'Atride immolée en sa fleur !

Ainsi rêve la vierge oubliée et bannie ;
Mais une autre pensée occupe Iphigénie,
Le souvenir d'un frère au berceau, compagnon
Si frêle, dont elle aime à redire le nom !
Oreste ! elle a rêvé de lui la nuit dernière ;
Oreste, mort, lui demandait une prière !

Elle avait quitté la Crimée ; elle habitait
Argos, où son retour inespéré mettait
Les cœurs en joie ; au fond des demeures antiques
Elle dormait paisible auprès des domestiques.
Un tremblement de terre ébranle la paroi ;
Elle s'enfuit hors du palais, blême d'effroi,
Dans la rue ; et soudain le faîte, l'acrotère
S'affaissent ; la ruine au loin couvre la terre.
Une seule colonne en cet écroulement

1. C'est un voyage poétique qu'on peut au moins faire sur la carte.

Restait debout, fixée au sol profondément,
Et de son chapiteau, dans une lente allure,
Descendait une blonde et longue chevelure ;
La colonne parlait ; de ses blocs cannelés
Une plainte sortait en sons articulés ;
Et — le rêve durant toujours — Iphigénie
S'acquittait en pleurant d'une cérémonie
Funéraire, versait sur le marbre un peu d'eau,
Et pour le coup mortel le voilait d'un rideau !
« C'en est fait, » murmurait la vierge sur la grève,
Quand le matin naissant vint dissiper son rêve,
« Oreste est mort, cette colonne, c'était lui [1],
Lui, de notre maison l'inébranlable appui !
Hélas ! quand sur un front j'ai versé l'eau lustrale,
Il doit se dessécher dans l'ombre sépulcrale ! »

II

Tandis qu'elle s'abîme en ces nouveaux malheurs
Et qu'elle ensevelit Oreste dans ses pleurs,
Un berger se présente, annonçant la capture
De deux étrangers grecs, jetés par aventure
Sur la côte où la mort sans gloire les attend :

« Mes compagnons et moi, dit-il, nous ébattant

1. Les enfants mâles, dit le texte, sont les colonnes des familles.

Au milieu de nos bœufs parmi l'herbe salée,
Nous étions descendus au bas de la vallée,
Sur le bord de la mer, où la lumière et l'eau
Amusent le regard de leur mouvant tableau.
Près de nous s'enfonçait une roche évidée,
Et comme par le flot fouillée et taraudée,
Retraite familière aux pêcheurs de rochers[1].
Un pasteur y surprit deux jeunes gens cachés,
Et revint effaré vers nous ; chacun s'approche.
« J'ai vu des Dieux, dit-il, sous la voûte de roche ! »
Un de nos gens alors de joindre les deux mains
Et d'implorer l'appui des êtres surhumains :
« Dioscures[2] chéris, soyez notre espérance ! »
Quand un autre bouvier, nourri d'irrévérence,
Se moqua du premier : « Ce sont des naufragés
Qui, sachant comme on traite ici les étrangers,
Cherchent à se cacher dans la grotte : regarde ! »
— Et nous voyons alors apparaître, hagarde,
Une face qu'agite un affreux tremblement...
La voix du misérable est un rugissement :
« Pylade, la vois-tu flamboyer, l'Erinye[3] ?
Sa main s'étend vers moi de vipères munie !
Une autre ! une autre encor ! Leurs ailes fouettent l'air
Avec le mouvement des rames sur la mer !
Elles soufflent le feu, la mort. Celle-ci porte
Entre ses bras le corps de Clytemnestre morte ;
Elle va m'écraser de ce bloc suspendu...

1. Coquillages qui donnent la pourpre.
2. Les fils de Jupiter, Castor et Pollux.
3. On sait qu'il est poursuivi par les Furies. Il va bientôt le dire.

Elle s'approche ! Où me cacher ? Je suis perdu ! »

— Ces formes, que son rêve évoque et multiplie,
N'existaient que pour lui, filles de sa folie...
Nous nous taisions, pleins de l'effroi qui nous confond.
Mais le voilà qui tire une épée, et qui fond
Sur nos bêtes, les frappe au ventre, les égorge.
Ainsi le forgeron frapperait dans sa forge !
A courir aux épieux nous sommes diligents ;
La conque pastorale appelle au loin les gens ;
On accourt ; mais voilà l'étranger qui chancelle ;
Il bave ; la sueur sur ses membres ruisselle...
Nous alors de lancer des pierres, de venger
Nos bêtes. Cependant, le second étranger,
Insensible à nos coups, se penche avec tendresse
Vers son ami, le prend dans ses bras, le caresse,
Essuyant son front pâle avec dévotion,
Et semble demander notre compassion ;
Quand soudain l'inconnu ranimé se relève,
Jette sur nous des yeux menaçants, tire un glaive :
« Pylade, nous mourrons, mais nous ferons payer
Chèrement notre mort ; suis-moi sans t'effrayer ! »
Ils marchent droit à nous. Nos pierres faisaient rage,
Mais — comme par l'effet d'un étrange mirage —
Nos coups ne portaient point : Diane, assurément,
Les gardait pour l'autel et le dernier tourment !
Nous les pressions pourtant, et de leur main crispée,
Hardis, nous finissons par arracher l'épée.
Nous les menons alors au roi par le plus court,
Et Thoas en tes mains les remet à son tour,

Pour que, purifiés par toi selon les rites,
Ils reçoivent le prix de leurs tristes mérites.
Vierge, ce sont des Grecs, et le sang doit couler
Des cruels qui jadis ont voulu t'immoler ! »

III

Iphigénie est seule ; elle pense à son rêve.
Elle n'a pas manqué de pleurer, quand la grève
Voyait s'égarer nus des Grecs infortunés
Au supplice infamant d'avance condamnés ;
Mais il n'est plus d'espoir qu'Oreste reparaisse,
Et c'est une nouvelle injure de la Grèce !
Que n'a-t-elle en sa main l'Hélène sans pitié
Ni sans foi, qui trahit l'amour et l'amitié !
Que ne tient-elle aussi celui dont la faiblesse [1]
Pour venger son honneur sacrifiait sa nièce !
Ils auraient tous les deux acquitté sans pardon
La dette de leur crime et de leur abandon !
Puisque le couple vil échappe à son supplice,
Les Argiens mourront : que la loi s'accomplisse !

1. Ménélas.

IV

Et voici s'avancer les inconnus, poussés
Par les gardes, devant la vierge aux yeux baissés.
Elle les considère en silence — sans haine,
Et commande qu'on les délivre de leur chaîne,
Puis ordonne aux archers, sous le harnois tremblant,
D'aller tout préparer pour l'office sanglant.
Elle est seule avec eux : « Malheureux ! quelle faute,
Dit-elle, vous jeta sur la funeste côte ?
Avez-vous une mère, un vieux père, une sœur ?
La vie humaine, hélas ! n'est qu'ombre et que noirceur
Où le Destin dérobe une affreuse industrie...
Vous ne reverrez pas de sitôt la patrie !...
Qui de vous a pour nom Pylade ? et quel pays
Est le sien ?... Etes-vous deux frères ?... J'obéis
A Diane, et gémis de mon obéissance ! »
Oreste alors : « Tu veux savoir notre naissance,
Femme ! Nous sommes Grecs, frères par l'amitié...
Mon nom ? « Celui pour qui le sort est sans pitié. »
Je n'en donnerai point un autre, dont on rie
A l'heure où je mourrai... Mycène est ma patrie ! »
— La prêtresse s'étonne : est-il d'Argos [1] vraiment,
Et pourrait-il, malgré les affres du moment,

1. Mycènes, Argos : les poètes confondent souvent les deux villes.

L'instruire, dissiper un doute qui la gêne ?
A-t-il jamais ouï parler de Troie ? Hélène,
Fléau de son époux, fléau de sa maison,
Hélène a-t-elle enfin payé sa trahison ?
Les Grecs sont-ils rentrés dans leurs foyers ? Un prêtre,
Calchas, vit-il encore ? A-t-on vu reparaître
Ulysse ? Noble Achille, es-tu toujours vivant ?

— Et le jeune homme, avec un rire décevant :
« Certes ! Troie a péri, remparts et citadelle :
N'eût-on jamais parlé de la ville infidèle !
Hélène a revu Sparte et répandu là-bas
Le crime et la folie à chacun de ses pas.
Calchas, le prêtre infâme, est mort ; et pour Ulysse,
Il erre sur les flots sans fin : c'est son supplice !...
Et cet Achille, enfin, dont l'oracle fatal
Ravit la fiancée, Achille, aux Dieux égal,
Achille est mort !... » — Ici la prêtresse palpite
Et soupire et reprend, mais sa parole hésite :
« Et ce chef tout-puissant que l'on nommait heureux,
Agamemnon ?... » — « Tais-toi ! femme ! ce roi des preux
Est mort assassiné ! Mais la victime entraîne
Son bourreau dans la tombe, et j'ai nommé la reine !
Et si tu veux savoir l'histoire jusqu'au bout,
C'est son plus jeune fils qui lui porta le coup !
L'enfant vengeait son père. Ainsi, femme ! il ne reste
De la noble maison qu'un garçon, c'est Oreste,
Qu'une fille, Electra. Je ne veux point parler
De cette noble enfant qu'Aulis vit immoler. »
— « Oh ! l'inouï carnage ! Affreuse destinée !

Quoi ! la reine à son tour ! la reine assassinée,
Après qu'elle a tué de sa main son mari !
Ah ! j'excuse le fils ! Mais n'a-t-il pas péri ? »
— « Le fils respire encor, mais les Dieux sans justice
Ont voulu qu'il s'exile et durement pâtisse... »

On se taisait. La vierge en son esprit roulait
Ces attentats sans nom, où quelque Dieu se plaît,
Cette succession de crimes sans mesure ;
Mais Oreste est vivant, cet inconnu l'assure ;
Les Dieux ont dans leur rage au moins sauvé ses jours !
Oreste, qui l'aima, serait-il son recours ?
Qu'elle ose ! et qui peut dire... Un dessein vient d'éclore
En son âme, elle espère et son front se colore :
Elle admire ce jeune étranger, qui peut voir
Arriver sans pâlir l'heure où l'on perd l'espoir ;
Sans doute un noble sang l'anime ; il est sans crainte ;
Puisqu'il connaît la Grèce et qu'il connaît Tirynthe,
Elle fera de lui son joyeux messager ;
Et ce projet conçu lui rend le cœur léger ;
Qu'il hâte sur la mer sa course diligente ;
C'est assez d'une tête à Diane indulgente.

Mais Oreste à ces mots : « Si dans un intérêt
Tu veux sauver quelqu'un de l'homicide arrêt,
Ce n'est pas moi qu'il faut épargner, c'est Pylade ;
C'est moi qui l'entraînai loin de sa chère Hellade,
Et je serais un lâche, il n'est point d'autre nom,
Si je laissais mourir pour moi ce compagnon !
Donne ta lettre à mon ami : c'est le plus sage

Parti ; qu'il soit sauvé ; qu'il porte ton message !
Que de notre Mycène il voie encor les tours !
Et que serve mon corps de pâture aux vautours ! »

Et la prêtresse alors : « Cœur sublime ! Oh ! j'envie
La source généreuse où tu puisas la vie !
Sachez que j'ai moi-même un frère, et je voudrais
Qu'il fût semblable à vous ! O misère ! O regrets !
Reverrai-je l'enfant dont j'aimai la tendresse ?...
— Ton ami portera ma lettre à son adresse,
Et pour toi, tu mourras, et tu seras l'élu[1] ;
Le ministre de mort, puisque tu l'as voulu,
Percera ta poitrine, et, plongé dans le gouffre,
Ton corps se dissoudra dans le nitre et le soufre.
Pour moi, j'aurai versé l'eau sainte sur ton front,
Fils, et ce sont mes mains qui t'enseveliront.
A mon concitoyen je rendrai ce service !
Adieu ! ne m'en veux pas de ce cruel office ! »

Oreste alors : « Hélas ! je mourrais sans pâlir
Si la main d'une sœur devait m'ensevelir ! »

1. Oreste : Quel sera le sacrificateur? — Iphigénie : Dans l'intérieur du temple sont ceux qu'on charge de ce soin. — Mais quel tombeau me recevra après ma mort? — Il y a au dedans le feu sacré et une caverne ténébreuse... Puisque tu es d'Argos... je répandrai une huile pure sur ton corps, etc. (D'après Artaud.) L'intention de la prêtresse est de recueillir les ossements consumés d'Oreste.

V

Les deux amis suivaient des yeux la jeune fille.
Quelle était sa patrie et quelle sa famille ?
Sans doute elle était Grecqûe et de sang argien ;
Pour ignorer la Grèce elle en parlait trop bien.
Mais Pylade ressent une autre angoisse : il pleure.
Peut-il ainsi souffrir qu'Oreste pour lui meure ?
Va-t-il l'abandonner (quand il a fait serment
De le suivre partout) au suprême moment ?
Qu'avec justice on montrerait au doigt ce lâche,
Qui conserva sa vie et faillit à sa tâche,
Et peut-être livra l'ami — double noirceur —
Pour s'emparer du sceptre en épousant la sœur[1] !
Il n'abandonnera jamais, jamais Oreste ;
Et le bourreau prendra sa double proie. Il reste
Pour mourir après l'autre ; on devra le coucher
Mort, près de l'ami mort, sur le même bûcher !

Mais Oreste : « Je veux boire à fond le calice,
Le boire seul, et c'est assez de mon supplice !
Qu'Oreste, détesté des Dieux, chargé de maux,
Trouve enfin dans la mort la douceur du repos ;

1. On m'accusera... d'avoir machiné ta mort... dans l'espoir de ravir ton sceptre en épousant ta sœur, héritière de tes biens. (D'après Artaud.) Cette sœur, c'est Electre.

Que son âme, de deuil et de forfaits remplie,
Dans l'éternelle paix s'endorme ensevelie !
Mais toi, dont l'âme est pure, et pure la maison,
Tu dois vivre, être heureux, Pylade, et c'est raison.
Va donc revoir la Grèce, et que ma sœur obtienne
— Chère Electre, dont j'ai mis la main dans la tienne —
Des enfants beaux et fiers par qui vive le nom
Et dont s'égaie un jour le toit d'Agamemnon [1].
De retour au pays, ô mon dévoué frère !
Elève à ma mémoire un tertre funéraire,
Où, quelquefois, donnant la main à mes neveux,
Electre vienne offrir ses pleurs et ses cheveux.
Sois son époux fidèle, en tous lieux, à toute heure ;
De l'ancienne famille elle est ce qui demeure.
— Et maintenant, embrassons-nous, mon généreux
Ami, moncompagnon de chasse aux jours heureux,
Mon compagnon d'épreuve en mes jours de défaite !
Apollon — je croyais en lui, le vain prophète !
Quand il nous a trompés, quand il nous a trahis [2],
M'abandonne à la mort loin de notre pays ;
Sur son commandement j'ai pu tuer ma mère ;
Il devait me sauver... Tout oracle est chimère !
— Adieu ! Ne me dis plus d'espérer ; mon arrêt
Est sans appel ; voici la vierge qui paraît. »

1. Pylade doit perpétuer par les enfants qu'il aura d'Electre le nom et le culte des Atrides ; il habitera donc, non la maison de son père, Strophios, mais celle du père d'Oreste. (Hinstin.)

2. Oreste se plaint qu'Apollon l'ait de nouveau entraîné dans un piège (en lui imposant le voyage de Tauride) comme il l'a fait une autre fois en lui ordonnant de tuer sa mère.

VI

« Ton vaisseau, » disait à Pylade Iphigénie,
« Peut chavirer, voguant là-bas vers l'Ionie ;
Mon billet peut se perdre, et tu peux te sauver.
Pour parer aux malheurs que l'on voit arriver,
Tu vas savoir à qui s'adresse mon message,
Et sa teneur, et ma requête, folle ou sage !
Je te délivrerai peut-être d'un souci.
Ma lettre est pour Oreste, et je lui dis ceci :
« Oreste, c'est moi qui t'écris, Iphigénie ;
Ma vie est en Tauride une lente agonie :
On me croit morte ; on croit que mes plus chers amis
M'ont jadis immolée en l'honneur d'Artémis ;
Mais Diane a voulu, dérobant ce mystère,
Me sauver, et j'exerce un affreux ministère,
Prêtresse de son temple, égorgeant l'étranger.
Viens m'arracher d'ici, mon frère, et me venger,
Et si tu te souviens de cette sœur aînée,
Fais que je voie encore Argos, où je suis née ! »

Les deux amis restaient muets, et comme absents ;
Pylade le premier, plus maître de ses sens :
« Ma mission, dit-il, sera bientôt finie ;
Prends cette lettre, Oreste ; elle est d'Iphigénie ! »
Et le pâle jeune homme : « Est-il vrai que tu sois
Celle qui nouveau-né m'a bercé tant de fois !

Ma sœur ! te souvient-il de la tapisserie
Où tu représentas d'une aiguille fleurie
Le conflit de Thyeste et d'Atrée[1], où ta main
Dessina le Soleil sortant de son chemin !
Sais-tu que je possède encore une relique,
La boucle de cheveux, trésor mélancolique,
Que reçut notre mère et que tu lui léguas,
A l'heure où tu partis pour t'offrir à Calchas ? »
Iphigénie alors : « Oh ! je pleure ! je pleure
De tendresse et d'effroi ! Je crains que tout à l'heure
Tu ne t'échappes, comme une ombre, de mes bras,
Me laissant seule encor !... Mais tu me sauveras ;
Nous partirons d'ici ; nous trouverons la voie
Qui nous mène à la Grèce, et nous mène à la joie !...
Mais parle-moi d'Electre : elle n'a pas péri ! »
— « Electre est mariée, et voici son mari,
Le fils de Strophius, issu du sang d'Atrée,
Et par là ton cousin. » — « De ma sœur honorée
L'époux est bienvenu... Mon frère, écoute-moi ;
Je veux, en cet instant de surprise et d'émoi,
Chasser de mon esprit ces attentats sans nombre,
Et sous quels flots de sang notre famille sombre !
Je devine ta plaie et ton secret tourment,
Et ton délire, hélas !... Réponds-moi seulement :
Qu'es-tu venu chercher si loin de la patrie ! »
— « Quand j'eus vengé mon père et le tien — la Furie

1. Thyeste avait enlevé à son frère Atrée un agneau à toison d'or, d'où dépendait la destinée de son royaume. Atrée s'en vengea en faisant manger à Thyeste son propre fils. Le soleil détourna ses regards de l'horrible scène.

Sans cesse à mes côtés — je parus sombre et las
Devant l'Aréopage[1], où préside Pallas ;
Et la main d'Apollon en ma faveur se lève...
Mais l'Erinye armait toujours sur moi son glaive[2] :
J'invoquai mon sauveur une seconde fois[3],
Et j'ai l'oreille encor vibrante de sa voix.
Il veut qu'ici, ma sœur, je dérobe l'image
Où la Tauride apporte un implacable hommage,
Ce marbre d'Artémis, du ciel un jour tombé,
Et sous le mur sinistre aux regards dérobé.
Veux-tu prêter ton aide à ce travail suprême
Qui de mon front souillé doit lever l'anathème?
Je serai délivré de mes rêves hideux,
Et ma nef en Argos nous portera tous deux. »
— « Certes ! ce que tu veux, je le veux, cher Oreste !
Délivrer ton esprit de ce souci funeste,
Moi-même après dix ans sortir de ma prison !...
Oh ! je vais bien trouver, frère ! quelque raison !...
Nous fuirons tous les deux !... O toi que je supplie,
Tu nous ramèneras, Diane ! vers Nauplie[4] ! »

1. L'Aréopage, la colline du meurtre (ἄρης veut dire meurtre) ainsi appelée parce qu'on y avait établi le tribunal qui connaissait du meurtre, d'où la légende que le meurtre en personne (Arès) fut d'abord jugé en ces lieux. (Bailly.)

2. Toutes les Furies ne se soumirent pas au jugement. Celles qui y acquiescèrent devinrent les Euménides, et une grotte leur fut consacrée au pied de l'Aréopage.

3. Apollon vote en faveur d'Oreste, et Oreste est sauvé; mais les Furies n'ayant pas toutes abandonné leur victime, Oreste revient à Delphes, se couche à la porte du temple d'Apollon, et jure de se laisser mourir de faim, si le Dieu ne le délivre pas des Furies.

4. Nauplie, le port d'Argos.

VII

Or, dis-nous maintenant, Muse du gai savoir,
Quel dessein l'héroïne avait pu concevoir :
Et l'on pourra juger au moyen qu'elle invente
Si l'âme de la femme en ruses est savante[1] !

Elle sortait du temple, emportant dans ses bras
L'idole, bloc rigide, aux yeux blancs, au front bas ;
Un souffle plus pressé soulevait sa poitrine
Et faisait palpiter l'aile de sa narine,
Quand elle rencontra Thoas sur son chemin,
Et son front virginal se teignit de carmin[2] :
« Tout est-il terminé ? Les flammes assoupies
Ont-elles dévoré jusqu'au bout les impies ? »
— Et la maligne fille, en un geste d'effroi :
« L'idole est profanée ; écartez-vous, ô roi !
Quand je croyais offrir pures les deux victimes,
Ces Grecs étaient chargés du plus affreux des crimes ;
Ils ont tué leur mère et sont haïs des Dieux ;
Diane à leur approche a détourné les yeux,
A voulu s'arracher du socle granitique !...

1. Que les femmes ont l'esprit fécond en ressources ! s'écrie Oreste.
2. Surprise par le roi, au moment où elle emportait la statue qu'elle avait dérobée, Iphigénie imagine à l'instant une histoire où le faux est mêlé au vrai.

Et j'ai pris dans mes bras l'image prophétique
Pour la purifier sous la voûte du ciel,
Loin du temple funeste et pestilentiel !
Ah ! les maudits n'ont pu cacher leur parricide !
— Père ! à vous d'achever ce que la loi décide :
Les captifs me seront amenés sans retard
Sur le bord de la mer, et, loin de tout regard,
Laveront le forfait que l'eau salée emporte[1] !
Que les gens du pays s'enferment sous leur porte !
Vous-même, retournant, Prince ! en votre chemin,
Epurez l'air du temple, une torche à la main ! »

VIII

Les gardes de Thoas, que la crainte fait taire,
Amènent les captifs sur le bord solitaire.
— Les soldats écartés d'un signe impérieux,
La vierge, articulant des mots mystérieux,
Presse et guide Oreste et Pylade vers la rive ;
Elle défend, mystique et grave, qu'on la suive,
Et, de loin, les archers muets sous le ciel clair
Distinguent un vaisseau prêt à prendre la mer.
Cinquante matelots tiennent en main la rame
Et présentent la proue aux assauts de la lame ;
D'autres larguent l'amarre, ou laissent doucement

1. La mer, dit Iphigénie, lave toutes les souillures des mortels.

Glisser l'échelle au flanc bombé du bâtiment ;
L'ancre avec effort monte et gagne l'épôtide[1],
Et tout est préparé pour la fuite rapide...
Et les gardes émus de se précipiter :
Qu'est-ce que ce navire? Ose-t-il emporter
Un marbre vénéré, ravir Iphigénie,
Sauver un couple impur, d'une race honnie ?...
— Mais Oreste : « Je suis, si tu veux le savoir,
Le fils d'Agamemnon : j'accomplis mon devoir
En rendant à ma sœur son frère et sa patrie ! »
— Des archers débarqués chargent avec furie
Les gardes de Thoas, qui, sanglants et meurtris,
Remontent vers le temple en poussant de grands cris.
— Le vaisseau délivré prend sa route et s'élance...
Mais un vent tout à coup souffle avec violence
Et repousse la nef téméraire aux rochers.
En vain les matelots sur les rames penchés
Redoublent leurs efforts ; ramené vers la côte,
Le vaisseau fuit devant la vague forte et haute.
Le rivage pourtant se couvrait de soldats
Prêts à piller la nef brisée en mille éclats.
Les mains au ciel, Iphigénie, en sa détresse,
Disait : « Chère Diane ! écoute ta prêtresse ! »

1. Les oreillettes, pièces de bois formant saillie de chaque côté de la proue.

IX

Mais, Thoas ! fusses-tu justement irrité,
Il faut plier sous la divine volonté :
Minerve se présente à tes yeux, et t'ordonne
De pardonner au couple à qui le Ciel pardonne,
Au prince que les Dieux ont cessé de haïr,
A la vierge qui pleure et ne sait qu'obéir.
Oreste, quitte enfin de la morne Erinye,
Doit conduire au pays d'Attique Iphigénie,
O Thoas ! et le marbre à tes yeux dérobé
Va trouver un abri plus digne de Phébé.
Les flots vont s'apaiser, respectueux cortège,
Sous le navire heureux que Minerve protège,
Et qui ne suspendra sa course qu'à Brauron[1] !
C'est là qu'Oreste doit, pour plaire à son patron
Phébus, dresser un temple à Diane Taurique !
Il sera décoré du marbre allégorique ;
Sa vue à tous va dire Oreste condamné,
Oreste et sa folie, Oreste pardonné !
Iphigénie enfin, d'un blanc voile vêtue,

1. Voilà le mythe : il y avait à Brauron, sur la côte orientale de l'Attique, à quelque distance de Marathon, un temple de Diane Tauropole (c'est-à-dire dont le taureau était le symbole). Par un rapprochement de mots fortuit la Diane Tauropole devint la Diane honorée en Tauride, et rapportée par le fils d'Agamemnon. (Voir Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*.)

Jusqu'au jour de sa mort gardera la statue !
Conforme-toi, Thoas ! aux volontés des Dieux :
Déjà le flot mollit sous un ciel radieux ;
O favorables vents ! soufflez dans les antennes,
Et poussez le vaisseau d'Oreste vers Athènes !
Minerve qui s'embarque elle-même, ô douceur !
Veillera sur l'image auguste de sa sœur.

ALCESTE

Alceste

Le sujet d'*Alceste* est une légende thessalienne. Admète, roi de Phères, en Thessalie, va mourir à la fleur de l'âge; Apollon, exilé du ciel, et qui garde les troupeaux du roi, obtient des Parques que le mourant donne à sa place une victime aux Dieux infernaux. La mère d'Admète a refusé de mourir pour lui; de même le père, le vieux Phérès (il a, dans la pièce, une scène longue et pénible que je n'ai fait qu'indiquer). Seule, l'épouse d'Admète, « Alceste, la plus noble des femmes, elle qui par sa beauté l'emportait sur toutes les filles de Pélias » (Homère), consent à mourir pour son mari. Nous assistons aux derniers moments d'Alceste, à ses adieux à Admète, à ses enfants. Tandis que le roi songe à lui rendre les derniers devoirs, un hôte se présente à la porte du palais : c'est Hercule, ami d'Admète; il demande l'hospitalité. Le roi lui cache le deuil qui l'atteint personnellement; Hercule, laissé seul, s'assied à la table hospitalière et fait honneur au festin qu'on lui sert. Sa joie indigne l'esclave qu'on lui a attaché. Explication : Alceste est morte! Hercule jure de la ramener vivante à son hôte... Il va au tombeau d'Alceste, la dispute à la Mort personnifiée (Thanatos, masculin grec), l'arrache de ses bras et la rend à Admète[1].

1. Le caractère semi-bouffon d'Hercule, certains traits de la tragédie, enfin une *didascalie* (notice sur la pièce) récemment découverte ont donné lieu de croire qu'*Alceste* est, comme le *Cyclope*, un drame satyrique.

« ... Euripide, dit Patin, a dégagé des voiles mythologiques qui l'enveloppaient l'expression vivante de l'humanité. Cette vérité de nature, qui nous a paru se produire en traits si naïfs et si animés, au sein des fables de son *Iphigénie en Aulide*, de son *Hippolyte*, de sa *Médée*, nous paraîtra peut-être plus frappante encore dans le sujet encore plus merveilleux dont il a emprunté son *Alceste*. La femme d'Admète, qui meurt en sa place, et, le sacrifice accompli, est arrachée par Hercule du séjour infernal et rendue à son époux, voilà ce que le poète a trouvé dans la tradition religieuse. La peinture des affections domestiques les plus tendres, les plus vives, voilà ce qu'il a tiré de ce fond fabuleux. »

ALCESTE

I

Apollon, Dieu du jour et fils de Jupiter,
Dont le trône étoilé se baigne dans l'éther,
Eut pour fils Esculape[1].
Il est aimé des mères,
Ce sage, qui connut les racines amères
Dont les jus exprimés sont suaves au cœur!
Il ramenait les morts à la vie, et, vainqueur
Du trépas, ranimait une insensible poudre.
Jupiter irrité le frappa de la foudre.

A son tour, Apollon voulut venger son fils.
Il provoqua l'Olympe et brava ses défis :
Les Cyclopes avaient forgé la foudre; il frappe
Les innocents auteurs de la mort d'Esculape
De ses traits sans pitié.
Le souverain des Dieux
Punit alors son fils et l'exila des Cieux;
Il voulut qu'il servît sous des maîtres sévères,
Et Phébus a gardé les bœufs du roi de Phères[2].
Admète était ce roi; prince au cœur ingénu,

1. Asclèpios, devenu en latin Æsculapius, en français Esculape, habile médecin dans Homère, divinisé plus tard.
2. Phères (Φεραί) en Thessalie.

Il adoucit le sort de ce pâtre inconnu.

Or, Admète, à trente ans — la vie est désirable
A cet âge — fut pris d'une fièvre incurable,
Feu jaloux, qui flétrit sa jeunesse en sa fleur!
Admète allait mourir; et, comble de malheur,
Il laissait en mourant une femme, pâlie
Sous les larmes, et deux enfants. — La Thessalie
Allait rester sans guide[1].
Apollon attristé
Voulut récompenser le roi de sa bonté.
Il séduisit la Parque; et la Parque, abusée

1. Euripide ne donne pas ce motif du sacrifice d'Alceste; il fait seulement dire à la mourante : « Je n'ai pas voulu vivre violemment séparée de toi, avec des enfants orphelins. » Est-ce une raison pour qualifier d'odieux le caractère d'Admète? M. Larroumet dit quelque part avec chaleur (*le Temps*, 21 août 1899) : « Cet homme est aussi égoïste et lâche que cette femme est dévouée et courageuse. Il consent à ce qu'elle donne sa vie pour lui. Or, si les mœurs grecques, dominées par l'idée de subordination de la femme à l'homme, pouvaient admettre un tel sacrifice, non seulement les nôtres, depuis le christianisme et la chevalerie, ont établi l'égalité des sexes, mais elles imposent à l'homme le devoir de protéger la femme, et au besoin de mourir pour elle, etc. » Voilà, ce me semble, prendre bien au sérieux le fond d'une légende qui célèbre l'héroïsme de l'amour conjugal. Pour qu'il y eût sacrifice, il fallait bien qu'il y eût quelqu'un pour qui le sacrifice s'accomplît! D'ailleurs Admète est-il si méprisable, et sa douleur n'est-elle pas aussi sincère qu'éloquente, et l'hospitalité qu'il donne à son ami Hercule n'a-t-elle pas aussi quelque chose d'héroïque? Alceste ne veut pas vivre sans son époux : est-ce à dire que cet époux soit un être vil, parce qu'il accepte son dévouement? Platon, qui devait, nonobstant les idées de ses contemporains, se connaître en noblesse de sentiments, n'a pas un mot de blâme pour Admète. Il dit, dans son *Banquet :* « Quoiqu'il se soit fait dans le monde un grand nombre de belles actions, celle d'Alceste a paru si belle aux Dieux et aux hommes qu'elle a mérité une récompense qui n'a été accordée qu'à un très petit nombre de personnes. Les Dieux charmés de son courage l'ont rappelée à la vie : tant il est vrai qu'un amour noble et généreux se fait estimer des Dieux mêmes. » (Trad. de Racine.)

Par Phébus, de bons vins et de chansons grisée[1],
Décida que le prince éviterait son sort,
Si quelqu'un recevait en sa place la mort.

Admète a supplié ceux qui l'aiment : chimère!
Son père a refusé de mourir, et sa mère
A refusé : bien douce est la clarté des cieux!
Et l'amour de la vie est ancré chez les vieux.
Seule, Alceste a voulu, la jeune et fraîche épouse,
Se livrer pour Admète à la Parque jalouse,
Et conserver, soumise à l'inflexible loi,
A ses enfants, un père, à son pays, un roi.

II

Alceste va mourir.
Prête à quitter ce monde,
Elle a baigné son corps dans l'eau limpide et monde[2].
Dans ses coffres polis, creux comme les tombeaux,
Elle a pris ses tissus, ses bijoux les plus beaux,
Ornant son jeune sein, parant sa brune tête
Avec les soins qu'on prend pour le bal qui s'apprête;
Puis elle a fait, penchée à l'autel familier,

1. Ce n'est pas Euripide, c'est Eschyle qui, dans les *Euménides*, nous apprend le moyen dont Apollon se servit pour tromper les Erinyes. Encore le texte a-t-il paru suspect.

2. Qu'on me passe ce terme biblique dans une scène d'un caractère si religieux. Littré cite Froissart :

> Vres Diex! com lors est belle et monde,
> De gai maintien et de gent corps!

Sa prière à Vesta, patronne du foyer :

« O Déesse, je vais descendre sous la terre,
Et t'adresse à genoux ma suprême prière!
Je remets en tes mains pieuses mes enfants!
Puisse, par toi, mon fils, en ses vœux triomphants,
Epouser femme aimée, et la trouver fidèle!
Puisse ma fille suivre un mari digne d'elle!
Coule par toi leur vie ainsi qu'un pur cristal!
Qu'ils meurent pleins de jours dans le pays natal! »

Puis, quand elle a prié sereine et l'âme égale,
Elle pénètre dans la chambre conjugale;
Mais elle voit son lit d'épouse; et la douleur,
Plus forte qu'elle, alors s'exhale en un long pleur :

« O couche nuptiale, où, toujours chaste et pure,
L'homme pour qui je meurs dénoua ma ceinture,
Je ne te hais point, cher et cruel souvenir!
J'ai fait ce que j'ai dû! Tu vas appartenir
A la nouvelle épouse ornée et somptueuse,
Plus heureuse que moi! non pas plus vertueuse! »

Elle embrasse le lit, s'y jette éperdument[1]!
Ses enfants, suspendus à son beau vêtement,

1. Hic, postquam Iliacas vestes notumque cubile
Conspexit, paulum lacrimis et mente morata,
Incubuitque toro, dixitque novissima verba.
Virgile, *Enéide*, IV, 648-650.

Alors, quand elle voit les armes du héros d'Ilion, et ce lit trop connu, elle s'arrête un moment à pleurer et à penser, se jette sur la couche et prononce les paroles suprêmes.

Pleuraient... Et tu les prends dans tes bras, pauvre mère!
Tu les baignes tous deux d'une rosée amère,
Tu leur donnes l'adieu suprême! Les valets,
Fondant en pleurs, erraient dans le sombre palais;
Ils s'avancent vers toi, cœurs navrés et timides,
A la bonne maîtresse offrant leurs yeux humides,
Prêts à te suivre, sur un mot, dans ton chemin,
Si tu voulais! — Et tu leur tends à tous la main,
Et le plus pauvre esclave, humble face blêmie,
Reçoit de la mourante une parole amie.

Admète contemplait sa femme, et, cependant,
Grave, se reprochait son désir imprudent.
Il tombait à genoux, et sa bouche altérée
Se collait à la lèvre, hélas! décolorée :

« O lumière du jour! ô Soleil radieux!
Pour éprouver ces maux qu'avons-nous fait aux Dieux?
Ne m'abandonne pas, ô compagne chérie!
Le Ciel aura pitié de celle qui le prie!
Ah! reviens à la vie, et reste entre mes bras!
Si tu veux que je vive, Alceste, tu vivras! »

— « Admète, il est trop tard; et la barque à deux rames
Attend au bord du Styx la plus triste des femmes!
Le vieux passeur des morts m'appelle; je l'entends :
« Quand il te plaira, femme! Allons! Je perds mon [temps! »
Il me presse, appuyé sur son croc; il m'entraîne!
Un monstre ailé[1], dont les yeux sont luisants de haine,

1. C'est Thanatos, la mort personnifiée.

A mis sur moi son ongle; un voile est sur mon front;
Je chancelle, et bientôt mes pieds me trahiront.
Hélas! j'ai commencé la sombre traversée,
Et je vous donne ici ma dernière pensée!
Vivez! et jouissez de la clarté des cieux.
— Toi, cependant, Admète, écoute mes adieux!
C'est pour toi que je meurs; quand la Mort te menace,
J'ai cru sage au Destin de m'offrir à ta place.
Pourtant, j'aurais pu vivre en de nouveaux liens
Et prendre un autre époux chez les Thessaliens;
Mais j'ai voulu garder à nos enfants un père,
Et j'ai sacrifié ma jeunesse prospère,
Alors que tes parents, malgré l'âge avancé,
Refusaient de mourir pour le fils menacé.
— Ah! sans leur égoïsme et leur lâche faiblesse,
Nos enfants conservaient leur mère!... Je les laisse
A ta garde, et me tais, car tout reproche est vain.
Je ne murmure pas contre l'ordre divin.
Mais — si j'ai mérité quelque reconnaissance —
Aime ces chers petits sans partage en l'absence
Eternelle! Vis seul, et pur de trahison!
Qu'ils restent tous les deux maîtres dans la maison!
Si tu m'aimas un jour, ne donne pas ma place
A quelque intruse, à la marâtre au cœur de glace!
— Hélas! mon fils, du moins, peut se défendre, lui!
Le père survivant est un solide appui;
Mais une fille!... Elle est sans défense livrée
A la femme peut-être impudente et tarée,
Qui pourra l'empêcher de trouver un époux!...
— Je ne connaîtrai pas, enfant, un soin si doux!

Je ne serai pas là quand tu deviendras mère,
Et je ne tiendrai pas dans mes mains ta main chère!
— Mais je sens que déjà mes instants sont comptés
Et que la Mort s'approche à pas précipités...
Adieu, mon cher époux! Dis-toi que tout à l'heure
Tu vas voir arracher de tes bras la meilleure
Des femmes! Dites-vous qu'on ne peut vous chérir,
Enfants! plus que ne fit celle qui va mourir! »

— « Alceste! ne crains pas que je me remarie;
Et, si je le faisais, que chacun m'injurie!
Ma compagne, ici-bas tu partageas mon sort,
Et tu seras ma femme encore, après ta mort,
Dût la plus noble et la plus riche et la plus belle
Thessalienne un jour tenter mon cœur rebelle.
J'ai deux enfants de toi; je veux ne demander
A l'envieux Destin que de me les garder.
— Adieu! les doux festins et les joyeux convives,
Et les vins, qui coulaient comme des sources vives,
Et la lyre et la flûte et les chants ravisseurs[1]!
Ah! la Muse pour moi n'aura plus de douceurs!
Ton visage, sculpté par un habile artiste
Dans le bloc de Paros, gravé dans l'améthyste,
Ne quittera jamais la chambre où je te vis
Pour la première fois, époux aux yeux ravis!
Douce apparition parmi la nuit glacée,
Tu souriras encore à ma triste pensée,

1. On me permettra de reprendre ce mot, vieilli dans cet emploi, au seizième siècle : Chauds regards, propos ravisseurs... (Desportes, *Bergeries.*)

Tandis que j'attendrai la mort... Et puis — là-bas —
Prépare-moi mon lit pour le temps du trépas.
Je dirai qu'on me couche, à mon heure suprême,
En ton cercueil de cèdre, auprès de ce que j'aime :
La même pierre aura le couple encor brûlant;
Nous dormirons, toujours unis, flanc contre flanc,
Et je t'aurai sans fin! Car tu fus le modèle
Des femmes, et toujours tu m'as été fidèle! »

— « Vous l'entendez, enfants témoins de sa douleur!
Votre père ne veut pas vous causer un pleur;
Il n'épousera point une femme haïe! »

— « Non, Alceste! Et jamais je ne t'aurai trahie! »

— « S'il est ainsi, reçois ces enfants de ma main. »

— « Main bien chère! Ce legs m'est bien doux! »
— « Dès demain,
Sois leur mère! »
— « Il le faut, puisque la Destinée
T'enlève à notre amour! »
— « Hélas! infortunée!
Je meurs, et j'aurais dû vivre des jours nombreux!
Admète!... Mes enfants!... Adieu! Soyez heureux! »

III

Alceste est morte, et laisse auprès de son cadavre
Un mari, deux enfants dont la détresse navre!

Mais il faut rendre aux morts le suprême devoir :
Tous les Thessaliens se vêtiront de noir,
Raseront leurs cheveux; les crins longs dont s'enchante
La cavale vont choir sous la lame tranchante :
Alceste recevra de l'époux, de l'amant
Le prix qu'a mérité son rare dévoûment.

IV

Admète a disparu.
Seuls, les vieillards de Phères
Erraient dans le palais, penchant leurs fronts sévères.

Or, survient un jeune homme au regard noble et fier,
Hercule, fils d'Alcmène et fils de Jupiter
— Esclave d'Eurysthée. Un arrêt, qui le lie
Au maître rigoureux, l'amène en Thessalie[1].

1. On connaît assez les travaux d'Héraclès, divinité solaire et en même temps personnification de la force, travaux qui symbolisent la lutte du soleil contre les nuées, les pluies, les ouragans.

Il doit punir, c'est l'un de ses fameux travaux,
Le Thrace Diomède, enlever ses chevaux,
Que le prince sanglant nourrit de chair humaine :
Rude épreuve, mais bien digne du fils d'Alcmène,
Coutumier du péril, au combat toujours prêt.
Donc, il demande Admète. Et celui-ci paraît.

V

« Hercule! noble ami, salut! »
— « Je te souhaite
Toutes prospérités, cher et fidèle Admète! »

— « Je sais qu'un ami sûr vient de franchir mon seuil. »

— « Mais pourquoi ces cheveux rasés? Quel est ce deuil? »

— « Je vais ensevelir un mort aujourd'hui même. »

— « Dieu garde tes enfants! »
— « Mes enfants, bien suprême,
Ne sont pas en danger. »
— « Peut-être l'envieux
Hadès a pris ton père... Admète! Il était vieux! »

— « Mon père vit toujours, et ma mère est vivante;

Ils vont bien tous les deux. »
— « Mais alors... l'épouvante
Me glace... Réponds-moi, de grâce! Ce n'est pas
Alceste, ce n'est pas ta femme, qu'un trépas
Avant l'heure... Je tremble! »
— « Oui, c'est l'épouse aimante
Dont la pensée ici me trouble et me tourmente.
Tu n'es pas sans avoir appris son dévoûment! »

— « Mais l'heure de tenir un tel engagement,
J'imagine, est encore éloignée! »
— « Ah! captive
De sa parole, Alceste est-elle morte ou vive? »

— « Pourtant, vivre et mourir sont deux. Pour le moment
Ta femme est de ce monde! »
— « Ah! je pense autrement! »
— « Quel mort pleurez-vous donc, enfin! »
— « Une orpheline,
Que reçut autrefois ma maison[1]. »
— « Je m'incline
Devant ta peine, et sens que c'est un jour mauvais
Pour venir demander un gîte. Adieu! Je vais
Chercher asile ailleurs! »
— « Que dis-tu! Que je meure
Si tu ne trouves pas ton hôte en ma demeure!
Les morts sont morts! Il est à l'écart un logis
Où tu ne verras pas nos visages rougis!

1. On voit qu'Hercule ne reçoit qu'une réponse équivoque.

— Esclave! Il faut qu'Hercule ici se tienne en joie!
C'est le bienvenu!... Marche, et lui montre la voie!
Ouvre au fond du palais la chambre des amis;
Qu'il goûte loin de nous tous les plaisirs permis! »

VI

Admète prend congé d'Alcide, et, sans relâche,
Vaque dans le palais à sa funèbre tâche.

VII

Hercule un peu plus tard, héros bien endenté,
Faisait honneur aux dons de l'hospitalité.
Il s'était mis à table, et sa main familière
Emplissait de vin pur la coupe en bois de lierre
Qu'il épuisait d'un trait : la féconde liqueur
Teignait sa joue en rose et pénétrait son cœur.
Voyez-le, couronné du myrte symbolique,
Fredonnant en sourdine un refrain bucolique :
« Approche! » disait-il à l'humble serviteur,
Gourmandant sa tristesse et pressant sa lenteur
De regards irrités que l'ivresse illumine;
« Qui t'a donné, mon cher, une pareille mine?

Un esclave n'a pas ces airs décourageants
Pour un hôte, et sait être aimable avec les gens!
Allons! dépouille un peu cette face hagarde!
Chacun doit s'occuper de ce qui le regarde.
— Donc, il est mort ici quelqu'un. Ne sais-tu pas
Comment il faut juger des choses d'ici-bas?
Comment le saurais-tu? Ma demande est frivole,
Et tu n'as pas été, comme Hercule, à l'école!
Les hommes sont mortels, et pas un être humain,
Retiens ceci, ne sait s'il mangera demain.
L'heure présente seule est à nous; c'est lucide;
Et quant à l'avenir, la Fortune en décide.
Donc, ne sachant jamais si l'on vit ou l'on meurt,
Conserve, mon ami, toujours ta bonne humeur!
Mange bien; bois d'autant; ne te fais pas de rides
A méditer sans fin des problèmes arides!
Honore aussi Vénus, déesse au doux souris,
Et mets-toi, si tu peux, parmi ses favoris,
C'est la sagesse! Allons! Arme-toi de ce verre,
Et couronne de fleurs ce front plat et sévère!
Quand tu lèves le coude et bois le vin charmeur,
Ton geste reproduit le geste du rameur,
Et ta barque, filant loin des rochers moroses,
Te conduit au rivage où fleurissent les roses!
Mortel, pense comme un mortel! Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux mourir que de vivre en tourment! »

— « Tu peux avoir raison; pourtant ce n'est pas l'heure
De rire et de chanter! »
— « Pourquoi faut-il qu'on pleure?

Parce qu'une étrangère, une femme, dit-on,
Par pitié recueillie, est morte en la maison!
Les maîtres sont vivants : que t'importe le reste? »

— « Les maîtres sont vivants! Ah! méprise funeste!
Tu ne sais pas encor toute la vérité! »

— « Admète m'aurait tu quelque calamité?...
Il sait à sa maison combien je m'intéresse,
Hélas! et je devine au penser qui m'oppresse
Qu'il ne s'agissait pas d'une orpheline ici. »

— « A te voir t'égayer j'aurais eu moins souci!
Celle que nous pleurons, celle qu'il faut qu'on mette
— Oh! si jeune! au tombeau, c'est la femme d'Admète,
C'est Alceste! »
— « Grands Dieux!... Mais quoi! Me recevoir
En un deuil si cruel! »
— « C'était notre devoir.
Nous n'en mourrons pas moins du coup qui l'a frappée! »

— « Et moi qui de chansons avais l'âme occupée!
C'est ta faute : pourquoi ne m'avoir point appris
Le fléau qui s'abat sur des êtres chéris,
Tandis que je buvais à mon aise!... N'importe!
Réponds : où doit Admète ensevelir la morte? »

— « Suis la route frayée au milieu des labours,
Et tu verras son marbre au delà des faubourgs[1]. »

1. Les Grecs plaçaient leurs tombeaux hors des villes et près de leur enceinte.

— « O mon cœur! ô mon bras, soumis à tant d'épreuves,
Trouvez une vigueur et des ressources neuves,
Et montrez aux mortels ce que peut l'amitié,
Quand elle s'associe à la sainte pitié!
J'irai guetter la Mort, quand, prélevant sa dîme,
Elle viendra sucer le sang d'une victime,
Et je l'enlacerai si bien de mes bras forts
Qu'elle demande grâce et me rende le corps!
Si le monstre m'échappe en oubliant sa proie[1],
Je saurai des enfers trouver la sombre voie;
Je plaindrai mes amis; je pleurerai sur eux;
Et je rendrai sa femme à l'hôte généreux! »

VIII

Admète est revenu dans sa riche demeure;
Mais la douleur le tue; il faut aussi qu'il meure.
Ah! pourquoi vers sa couche amener par la main
La vierge qu'on épouse, et qui mourra demain!
Heureux l'homme sans femme et sans enfants!... Mys-
Toute peine est légère à l'âme solitaire! [tère!...
Mais voir l'enfant malade, ô souffrance! mais voir

1. J'irai guetter le roi de la Mort, Thanatos, vêtu de noir; je pense le trouver près du tombeau, pendant qu'il se repait du sang des victimes... S'il ne vient pas à son repas de sang, etc. (Hinstin.)

La mort vider le lit nuptial! Désespoir!
— Ah! que n'a-t-il trouvé quelque ami qui l'exauce!
Que ne le laissait-on se jeter dans la fosse!
Il se serait couché près de ces restes chers;
Ils seraient descendus tous les deux aux enfers!
Mais trouver au retour la chambre abandonnée
Où l'on entra vainqueur au jour de l'hyménée,
Tandis qu'un gai cortège aux clartés des flambeaux
Célébrait les époux si nobles et si beaux!
Rencontrer sous le jour funéraire et livide
Les sièges familiers! sentir partout le vide,
Prendre de chers enfants en pleurs sur ses genoux,
Et voir les serviteurs errer, pensifs et doux!
C'est la Nécessité qui l'a voulu, sinistre
Divinité, que Zeus a prise pour ministre;
Elle exécute sans pitié l'ordre dicté;
Nul n'a pu la fléchir, c'est la Nécessité.
C'est la Nécessité volontaire et têtue!
On ne lui dresse point d'autel ni de statue,
On ne l'apaise point avec du sang versé.
Apollon ne peut rien, quand elle a prononcé [1],
Et les Enfants des Dieux, lumières de ce monde,
S'éteignent à leur tour dans la tombe profonde!

Admète, calme-toi! songe que l'avenir
Religieux saura garder, pour le bénir,
Le nom d'Alceste, et qu'en sa maison souterraine

1. Apollon, dieu *sauveur*, dieu des *savants* mystères... (A. Chénier, *Le Malade*.)

On pleurera toujours la jeune souveraine.
Au milieu des tombeaux, son tombeau, consacré
Par le deuil éternel, sanctuaire honoré
D'un peuple, arrêtera le passant sur la route.
Il se dira pensif devant son marbre — écoute !
« Ce tombeau, c'est celui d'Alceste ; elle a péri
» Dans sa fleur, pour ne pas survivre à son mari ;
» Mais le Ciel en a fait, lui gardant son salaire,
» Une Divinité propice et tutélaire. »

IX

Admète ainsi pleurait, taciturne et rêveur...

Un importun survient. Qui donc? C'est le sauveur,
C'est le héros, le fils d'Alcmène, qu'on oublie
Dans la demeure morte et comme ensevelie.

Une femme le suit, que couvre un voile noir.

« Admète, mon ami ! J'ai peine à concevoir,
Dit Hercule, qu'un hôte ici me désoblige
Au point de me cacher le malheur qui l'afflige.
Tu me reçois, malgré ton deuil, dans ta maison ;
Je m'y repose en paix : c'est une trahison !...
Mais je ne voudrais pas ajouter à ta peine
Et serai bref. Voici : la femme que j'amène

Est une esclave à moi. Je te prie instamment
De la garder dans ton palais, jusqu'au moment
Où tu me reverras vainqueur de Diomède.
Or, je puis recevoir quelque coup sans remède.
Si je ne reviens pas de l'épreuve, ô mon roi,
Conserve cette femme en souvenir de moi;
Elle est esclave habile et sait tisser la laine.
— Veux-tu savoir encor d'où me vient cette aubaine?
On célébrait des jeux; des lutteurs aguerris
Venaient de toutes parts se disputer les prix.
Les vainqueurs recevaient, pour des joutes faciles,
Qui, des bœufs de labour, qui, des chevaux dociles;
Mais pour le pugilat, qui demande du cœur,
On offrait cette femme; — et c'est moi le vainqueur.
On me met dans les bras la captive : je pense
Qu'un sot eût refusé si belle récompense!
Je l'ai dûment gagnée au milieu des hourras,
Et si tu sais m'aimer, tu me la garderas;
Et peut-être tu m'en sauras gré, je l'espère! »

— « Hercule, j'ai voulu te cacher ma misère,
Sans avoir un instant douté de ta pitié;
Mais je ne voulais pas exiler l'amitié,
Et j'eusse encor trouvé mon deuil plus lamentable,
Si tu n'étais venu prendre place à ma table.
Quant à cette personne, Hercule, oblige-moi
De lui trouver un autre asile! Sur ma foi!
Tes amis sont nombreux! En est-il un qui veuille
Rejeter ta demande et qui ne la recueille?
Sa présence mettrait le comble à mon souci.

Et d'abord, où veux-tu que je la loge ici?
Elle est belle, sans doute, et la jeunesse ardente
Qui peuple mon palais poursuivrait l'imprudente.
Quant à la mettre, Hercule, où fut ce que j'aimais,
Dans la chambre d'Alceste — ô mon honneur! — jamais!
Qu'elle sorte à l'instant! Mon hôte, je te jure
Que je me trouble, à voir sa robe et sa parure.
Elle a le port d'Alceste et sa taille; je vois
Ma chère femme, et vais en mourir cette fois! »

— « Quelque vive que soit ta peine en ce passage,
Songe qu'un Dieu te parle, Admète, et qu'il est sage
D'accepter ce qu'il offre! Ah! si ma main de fer
Pouvait te rendre Alceste enlevée à l'enfer!
Mais il n'est point d'appel contre la mort, et digne
D'éloge, qui d'abord pleure, et puis se résigne!
Le temps apaisera ta douleur, noble ami!...
Il me plaît, en tout cas, de te voir affermi
Dans ton regret pieux. Mais reçois ma captive
Chez toi! C'est pour ton bien! »
— « Jamais! quoi qu'il arrive! »

— « S'il faut le dire enfin, crains mon ressentiment! »

— « Eh! qu'on l'emmène alors dans son appartement! »

— « Non pas : tes serviteurs n'ont ici rien à faire! »

— « Eh bien! Conduis-la donc où j'ai dit! »
— « Je préfère

La remettre à toi-même! »
— « O supplice inhumain! »

— « Tends-lui la main, te dis-je, Admète, et prends sa main! »

— « Eh bien! soit! Je lui tends la main. »
— « De quelle mine!...
Tiens-tu la sienne, enfin? »
— « Oui, je m'y détermine! »

— « Garde-la donc, mon cher, pour avouer bientôt
Que l'amitié d'Hercule est autrement qu'un mot!
Soulevons maintenant la résille légère
Qui couvre son visage, et voyons l'étrangère! »

— « C'est Alceste! Non! C'est un visage trompeur
Que me présente un Dieu qui m'abuse, et j'ai peur! »

— « Non! C'est ta femme! Assez d'angoisse et d'épouvante! »

— « L'avoir mise au cercueil et la trouver vivante!
Quand je croyais t'avoir perdue — ô mon trésor! —
A jamais, te revoir, te posséder encor!
Mais comment as-tu fait pour la rendre à la vie,
Hercule, mon céleste ami! »
— « Je l'ai ravie
A la Mort qui guettait; près du tombeau posté,
Je l'ai prise à la gorge; elle n'a pas été
La plus forte... Un dernier avis : il faut qu'Alceste,
Consacrée en mourant aux Dieux infernaux, reste

Pendant trois jours entiers immobile et sans voix,
Et la lustration suivra, selon les lois.
— Adieu, mon cher Admète! Après cet intermède,
Je vais remplir ma tâche et tuer Diomède! »

— « Hercule! Reste-nous! »

— « Admète! Et mon devoir!... »

— « Va-t'en donc, et bientôt puissions-nous te revoir! »

ION

10

Ion

La tragédie dont j'ai tiré le récit qu'on va lire a pour personnage principal le héros éponyme de la race ionienne, Ion, dont les quatre fils, selon la légende, partagèrent en quatre tribus la population de l'Attique, avant la création des dix tribus établies par Clisthène. Créuse, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, a été séduite par Apollon ; elle a de lui un fils qu'elle met au monde secrètement, et qu'elle expose dans la grotte même où le Dieu l'a entraînée. Mercure, envoyé par Apollon, enlève l'enfant et le porte à Delphes ; la Pythie le trouve dans son berceau et le fait élever. Ce fils, parvenu à l'adolescence, est devenu gardien du temple de Delphes. Cependant Créuse a, par la suite, épousé Xuthus, soldat de fortune, venu d'Achaïe au secours des Athéniens en guerre avec les Mégariens, et Xuthus est devenu roi d'Athènes à la mort d'Erechthée. Mais une chose manque au bonheur des deux époux : ils n'ont pas d'enfants, et ils vont à Delphes consulter l'oracle d'Apollon sur ce sujet. Là, ils rencontrent, sans le connaître, Ion, le jeune gardien du temple, ce fils de Créuse élevé par la Pythie. Xuthus consulte l'oracle : amené par la réponse du Dieu à regarder Ion comme son propre fils, il se dispose à l'emmener à Athènes pour lui assurer le trône après sa mort. Mais la jalousie de Créuse s'élève contre Ion, qu'elle prend pour le fruit des amours de son mari

avec une rivale. Irritée contre Xuthus qui a retrouvé les joies de la paternité sans les lui faire partager, elle prend contre ce fils de son époux les sentiments d'une marâtre; elle conspire sa mort et va le faire empoisonner. Prise sur le fait, elle est condamnée au dernier supplice. Mais les langes et le berceau, conservés par la Pythie, amènent une reconnaissance entre la mère et son fils et par suite un heureux dénouement.

Patin a signalé le caractère *romanesque* de la tragédie d'Ion; les événements en sont merveilleux en effet, et l'invention témoigne d'une grande fertilité d'imagination : c'est du dramaturge le plus fécond par les ressorts employés, mais c'est du plus grand écrivain par le style tantôt magnifique et tantôt familier. Heureux si nous avons fait passer dans nos vers quelque chose du pathétique et du gracieux de l'original!

LA LÉGENDE D'ION

I

Le mariage de Créuse.

Créuse, Athénienne, et fille d'Erechthée[1],
Roi du pays, de race indigène et vantée,
Charma pour son malheur l'esprit d'un dieu félon,
Et céda, par surprise, au désir d'Apollon.
Elle mit un enfant au monde ; et, confondue
De honte, l'exposa, jeune mère éperdue,
Dans la grotte de Pan qu'on nomme aussi Macra.
(Elle s'enfonce au pied du mont qui portera[2]
Le Parthénon, beau temple où Minerve séjourne,
Sommet où l'œil humain pieusement se tourne.)
— L'enfant allait périr ; son père le sauva :
Mercure prévenu vint à lui, l'enleva
Dans ses bras, le porta, d'un vol sûr et fidèle,
A Delphes, puis enfin sur un lit d'asphodèle
L'étendit doucement dans le fameux vallon,
Au pied du sanctuaire où l'on prie Apollon.

1. Erechthée, ancien héros et chef d'une grande famille de l'Attique.
2. Le monument d'Ictinus et de Phidias date du siècle de Périclès.

C'est là qu'il fut trouvé par la jeune Pythie[1],
Prise d'une secrète et tendre sympathie.
Elle ne savait rien du petit frêle et nu;
L'enfant grandit près d'elle, à lui-même inconnu.

Cependant un jour vint que le vieil Erechthée
Sentit sa fin prochaine ; en son âme agitée
Il conçut le souci d'un suprême devoir :
Assurer à l'Attique un roi juste, et pourvoir
Sa fille d'un époux. Xuthus, un capitaine
Venu de l'Achaïe, et de race incertaine,
Mais divine, disaient les hommes éblouis,
Lui convint : il avait défendu le pays
Contre une invasion des bandes de l'Eubée;
L'île orgueilleuse sous son glaive était courbée;
Créuse lui donna sa foi. Le peuple entier,
Quand le vieux roi mourut, acclama l'héritier,
Et, comme il avait eu la fille d'Erechthée,
Il prit encor le sceptre en sa main redoutée.

Le couple, que la gloire enveloppe et défend,
Gémissait sous la pourpre : ils n'avaient pas d'enfant,
Et Xuthus le premier songeait avec envie
Qu'il laisserait un jour la couronne et la vie,
Sans qu'un ardent garçon, fils à la joue en fleur,

1. A certaines époques, il y eut deux et même trois pythies. Elles étaient assistées des prêtres d'Apollon, au nombre de deux; d'une sorte d'homme d'affaires, qu'on appelait le prostate du sanctuaire; du gardien du matériel ou néôcore; enfin de prophètes qui recueillaient leurs paroles. (Voir Bouché-Leclercq, *Divination dans l'antiquité;* Leroux, éditeur.)

Prît place sur le trône acquis à sa valeur.
Rongés de ce souci, les souverains voulurent
Tenter une suprême épreuve, et résolurent
De faire une prière au céleste devin
Que Delphes n'entendit jamais parler en vain.
Ils partirent; l'azur de mai leur faisait fête;
Mais les époux sous le ciel bleu baissaient la tête :
Quelle réponse, quel langage va tenir
Apollon qui sait tout, le présent, l'avenir?

II

Le Néôcore[1].

Le soleil se levait. Les timides étoiles
Le fuyaient dans la nuit profonde, aux sacrés voiles.
Les roches du hautain Parnasse se doraient
Des premiers feux de l'astre, et tous les yeux s'ouvraient.
La Pythie avait pris sa place accoutumée
Dans le temple, qu'emplit l'odorante fumée
De la myrrhe, et, fixant sur le pavé ses yeux,
Elle écoutait monter des mots mystérieux.

Un jeune homme, gardien de la sainte demeure,
S'avançait sur le seuil de marbre à la même heure :

1. Gardien du temple.

Les prêtres le suivaient en silence : « Prions »,
Dit-il, « le Dieu puissant qui verse ses rayons
A la nouvelle aurore! Et vous, l'âme remplie
D'allégresse, gagnez la source Castalie!
Que bientôt sur vos fronts, sur vos mains ait coulé
Le cristal toujours pur, toujours renouvelé!
Puis, que chacun revienne, et, la tête inclinée,
Ecoute la Sibylle à sa place assignée!
Frères! tendez l'oreille à ses obscurs refrains,
Afin de les traduire ensuite aux pèlerins.
— Cependant j'ai ma tâche; il faut que je nettoie
L'escalier du portique et la divine voie,
Et j'ai fait mon balai de myrte et de laurier.
Je joncherai le sol de branches d'olivier,
J'épandrai sur le marbre une fraîche rosée :
Puis je prendrai mon arc, et ma flèche aiguisée,
Fendant l'espace, ira percer d'un coup mortel
L'oiseau rôdeur qui souille et profane l'autel.
— O Temple d'Apollon! l'orphelin sans patrie
Doit ses soins assidus à ta maison chérie!

O souples tiges de laurier!
Avec vous je vais balayer,
Tandis qu'un jour nouveau le dore,
Ce parvis que la Grèce adore!
Frais lauriers! je vous ai cueillis
Au milieu des sacrés taillis!
C'est là que l'onde intarissable
Qui jaillit à travers le sable
Donne vigueur aux myrtes verts,

Vivaces parmi les hivers,
Que sur les dalles ma main passe,
Dès l'heure où, montant dans l'espace,
Le soleil illumine l'air,
Jusqu'à celle où, rasant la mer,
Prolongeant sa clarté de joïe
Sur le faîte que son flot noie,
Il se plonge dans l'Océan.
Péan! Péan! Péan! Péan!

Mais que vois-je? Ce sont les oiseaux du Parnasse!
Ils ont quitté leurs nids, et, malgré ma menace,
Volent autour du temple, entrent dans le parvis !
— Attrape cette flèche et reçois cet avis,
Aigle de Jupiter, impétueux corsaire
Dont le peuple ailé fuit de toutes parts la serre!
— C'est un cygne à présent! Arrière! nourrisson
Des Muses, ou ce trait finira la chanson!
— Cet autre, quel est-il et quelle sa pratique?
N'ose-t-il pas construire un nid sous le portique?
Impertinent oiseau ! Fût-il le messager
D'un Dieu, j'ai contre lui mon temple à protéger! »

III

Créuse au Temple.

Créuse en ce moment gravissait la montée
Qui conduisait au temple, et marchait escortée

De femmes qui suivaient en silence ses pas,
Adressant leur prière au Dieu qu'on ne voit pas.
Le prince pour une heure a quitté sa compagne;
Pèlerin scrupuleux, il va par la campagne
Trouver Trophônius et son antre fameux[1]
Où l'on entend des voix monter des rocs fumeux;
Et Créuse a voulu, sans attendre le maître,
Consulter la Pythie, et, furtive, connaître
La fortune d'un fils, cause de tant de maux.
— Le jeune serviteur l'arrête par ces mots :

ION

Femme, ton air est noble, et, selon tout présage,
Les Dieux qui t'ont donné ce doux et fier visage
Ont doué ton esprit de générosité :
La vertu ne peut être où n'est pas la beauté!...
Mais tu pleures au seuil de la divine enceinte :
N'est-elle pas aux yeux des Grecs joyeuse et sainte?

CRÉUSE

Jeune homme, excuse-moi : je serai forte! Au seuil
Du temple d'Apollon, un souvenir de deuil
Me reportait par la pensée en ma patrie...
O cruauté des Dieux! O jeunesse flétrie!

1. Xuthus, avant de consulter l'oracle d'Apollon, va consulter l'oracle de Trophônius. Ce Trophônius, fondateur du temple de Delphes, plus tard divinisé et identifié avec Zeus, avait un oracle à Lébadéia, près de Delphes. Créuse profite de l'absence de son mari pour consulter l'oracle d'Apollon au sujet de ce fils qu'elle a eu et qu'elle a abandonné. Mais elle feint de ne pas être intéressée personnellement à la chose, et de ne faire cette enquête que pour le compte d'une autre femme qu'elle ne nomme pas.

ION

Ce langage m'étonne et n'est pas en son lieu,
Puisque tu viens ici, femme, prier un Dieu !
Dis-moi ton nom plutôt.

CRÉUSE

Je suis Créuse, fille
D'Erechthée...

ION

Un héros dont la noblesse brille!...
Qui donc est ton époux ?

CRÉUSE

C'est l'Achéen Xuthus ;
On le connaît ; la Grèce a vanté ses vertus ;
Il a soumis l'Eubée aux volontés d'Athène,
Et j'ai donné ma main au jeune capitaine.
Mais le bonheur depuis s'est détourné de nous,
Et je n'ai pas tenu d'enfant sur mes genoux.
Voilà pourquoi je viens consulter la Pythie.

ION

Noble fille des rois, crois à ma sympathie.

CRÉUSE

Mais toi-même, dis-moi ton nom. En vérité,
Ta mère a dû souvent admirer ta beauté.

ION

« Le serviteur du Dieu », c'est le nom qu'on me donne ;
J'appartiens à Phébus ; l'orphelin s'abandonne
Au Dieu puissant qui lui voua son amitié !

CRÉUSE

Ton langage à son tour excite ma pitié !
Habites-tu toujours ce lieu?

ION

Certe ! à toute heure,
La demeure sacrée est ma seule demeure.
Quelqu'un m'y déposa nouveau-né, m'a-t-on dit.
La Pythonisse eut soin de moi... Puis, on grandit...

CRÉUSE

Comment as-tu vécu jusqu'à l'adolescence?

ION

J'ai vécu de l'autel que le fidèle encense
Et charge de présents.

CRÉUSE

Ta mère a dû pleurer ;
Mettre un enfant au monde et puis s'en séparer !
Je la plains, et je plains encor, lorsque j'y songe,
Une femme.... réduite à la feinte, au mensonge,
Qui dut abandonner son fils — ô Dieux jaloux !
A l'ongle des lions comme à la dent des loups !
Elle dit qu'Apollon l'entraînant...

ION

Que dit-elle?

CRÉUSE

La rendit mère...

ION

Un Dieu séduire une mortelle!

CRÉUSE

Elle exposa l'enfant dans un antre, séjour
Du chacal, et ne l'a plus revu de ce jour.
Hélas! le souvenir la ronge, indélébile...
Pour elle aussi je veux consulter la Sibylle...
Il aurait aujourd'hui le même âge que toi...
Ne dis rien d'un secret que je livre à ta foi!

ION

Il est un point fâcheux, reine, dans ton histoire:
Apollon séducteur! As-tu jamais pu croire
Qu'il révèle un secret qu'il faut tenir caché,
Et peux-tu le forcer d'avouer son péché?
Les prêtres devant toi garderont le silence,
Et vaine avec un Dieu serait la violence!

IV

Créuse et Xuthus.

Créuse soupirait, gênée en son dessein,
Et des larmes tombaient furtives sur son sein;
Mais son mari paraît; il vole vers la reine;
Il semble qu'un espoir le soutienne et l'entraîne :
« Confiance! » dit-il; « Jupiter a parlé,
Et l'avenir nous est à demi révélé :
Nous ne reverrons pas — mystérieux prodige!
Athènes sans enfant... Confiance! te dis-je...
Maintenant, qu'Apollon soit sensible à nos pleurs!...
Tu pourras cependant dans la vallée en fleurs
Tresser quelque couronne, en parer le portique,
Et prier pour le prince héritier de l'Attique[1]. »

Xuthus a disparu. Va-t-il enfin savoir
Le secret qu'il ne peut qu'à peine concevoir?
Quel arrêt vas-tu rendre, ô lèvre sibylline?
— Et Créuse pourtant rêve, et son front s'incline,

1. La réponse équivoque de l'oracle, que chacun des deux époux interprète secrètement selon ses désirs, les remplit d'espérance. Xuthus, d'après le privilège accordé aux hommes par les usages du temple de Delphes, va chercher dans le sanctuaire même d'Apollon un second oracle qui confirme et explique le premier. (Patin.)

Tandis qu'elle s'éloigne à pas lents du parvis :
Qu'indique Jupiter en ses obscurs avis?
Peut-elle à l'espérance ouvrir un cœur crédule?
— Et seul, de son côté, le jeune hiérodule
S'assied sur un degré du temple, et sa pitié
S'émeut ; il se redit le secret confié :
Qu'est-ce que cette femme et quel est ce mystère,
Et ce reproche impie à Phébus adultère?
O misérables cœurs dont l'espoir s'est enfui !...
— Comme il rêvait, Xuthus s'arrête devant lui.

V

Reconnaissance.

XUTHUS

Mon fils ! il est donc vrai ! Mon fils !... Je te salue !...
Salut, prince ! héritier d'une famille élue
Par les Dieux ! Laisse-moi te serrer dans mes bras !

ION

Que veut dire cela, Xuthus?

XUTHUS

Tu le sauras !

ION

Es-tu fou? Faudra-t-il contre ta violence
Me défendre?

XUTHUS

A ton gré! Vers toi mon cœur s'élance!
Dirige contre moi cette flèche [1] ; elle ira
Percer le cœur d'un père et ce père en mourra.
Je suis ton père, enfant! J'en ai la garantie
Du Dieu qui t'éleva, qui parle à la Pythie!
« Celui que tu verras le premier, au sortir
De mon temple, est ton fils. » Un Dieu peut-il mentir?

ION

Et je suis le premier que tu vois! Sort étrange!

XUTHUS

Aux volontés du Ciel l'homme pieux se range.

ION

J'en conviens, mais causons : tu ne m'as point parlé
De ma mère.

XUTHUS

Apollon ne m'a rien révélé
Sur ta mère.

ION

Pardon, si le respect m'arrête,
Mais... pourquoi voulut-on ma naissance secrète?

XUTHUS

Peut-être, avant Créuse et le trône hérité,

1. Ion n'a donc pas quitté l'arc dont il menaçait tout à l'heure les oiseaux.

Capitaine inconnu j'errais en liberté ;
Que te dirai-je enfin ? La jeunesse a ses fièvres...
Une vierge crédule alors m'offrit ses lèvres...

ION

Ainsi je serais né de ces amours éteints ?
Mais comment suis-je à Delphe ?

XUTHUS

O souvenirs lointains,
Je vous retrouve ! Sache, enfant, qu'en mon jeune âge
Je dus en ce pays faire un pèlerinage :
On célébrait Bacchus aux clartés des flambeaux ;
Les étoiles brillaient dans les cieux noirs et chauds ;
Les garçons l'œil en feu, les filles accourues
Dansaient, chantaient Bacchus en parcourant les rues...
J'étais jeune et fougueux dans mes désirs... Tu sais
Comment tu vins au monde, et j'en ai dit assez.
Souvenir douloureux d'un amour éphémère !
Qu'est-elle devenue, hélas ! la jeune mère,
La blanche hiérodule... Ah ! sans doute, étouffant
Ses sanglots, elle dut abandonner l'enfant
Dont la loi si cruelle aurait fait un esclave...
Femme ! de tout péché mon souvenir te lave !...
Suis-je à présent ton père ?

ION

Oui, je le crois, selon
Ton récit, confirmé par l'arrêt d'Apollon.
Puissé-je maintenant, c'est ma plus chère envie,
Retrouver celle à qui je dois aussi la vie !

VI

Résolutions.

Que le jeune homme, enfin docile à la raison,
Suive à présent son père, et quitte la maison
Qui l'abrita longtemps ! Mais que Créuse ignore
L'oracle qui l'abuse et qui la déshonore,
Reine et femme, et la voue à la stérilité !
Un jour elle pourra savoir la vérité.
Xuthus ira d'abord à l'autel qu'il encense
Remercier Phébus, et fêter la naissance
De ce fils glorieux que son rêve évoquait ;
Puis, il réunira dans un ample banquet[1]
Le peuple delphien dont le prince fut l'hôte,
Et le père et l'enfant y seront côte à côte.
Ils reprendront enfin le chemin du pays.
Le jeune homme suivra Xuthus, non comme un fils,
Mais comme un étranger reçu dans le cortège,
Curieux des palais que Minerve protège.

1. Xuthus dit bien : « Je veux m'asseoir avec toi dans un banquet offert à tous... Pour le moment, c'est à titre d'hôte que je t'emmènerai dans ma maison... Je te conduirai à Athènes, comme un étranger curieux de voir le pays, non comme mon fils. Car je ne veux pas affliger Créuse, qui n'a pas d'enfant, etc. (D'après Hinstin.) Tout cela pèche, il faut l'avouer, contre la vraisemblance, dont les poètes grecs se piquent d'ordinaire. On trouvera encore d'autres invraisemblances dans l'histoire, mais quoi! dit Patin, elles sont sous la sauvegarde d'Apollon, qui remplit le drame de son invisible présence et préside à son développement.

C'est l'ordre qu'on suivra. La reine, au jour venu,
Saura la qualité de l'éphèbe ingénu,
Que l'ami de Xuthus est l'héritier d'Athènes,
Et se résignera sans cris ni larmes vaines.
Le prince, enfin, qu'attend un si glorieux sort,
Va recevoir le nom d'ION, « Celui qui sort[1] »,
Car c'est lui qu'en sortant du temple prophétique
Xuthus a le premier trouvé sous le portique.

VII

Le complot.

Le prince, accompagné d'Ion, s'en est allé,
Sûr de son œuvre ; mais il a mal calculé ;
Les femmes de Créuse ont tout vu, par Minerve !
La reine va savoir le sort qu'on lui réserve !
C'est en vain que le roi les menace de tous
Les supplices ; le plus cruel leur sera doux
Si Créuse est instruite, et la honte évitée
D'un étranger montant au trône d'Erechthée !

Créuse justement s'avançait, précédant
Un vieillard aux cheveux blanchis, son confident :
Précepteur d'Erechthée en son âge prospère,

1. *Celui qui sort*, se dit en grec ὁ ἐξιών ; Xuthus en tire le nom de son prétendu fils. Les Grecs avaient un faible pour ces jeux de mots.

Il chérissait la fille ayant aimé le père.
Créuse l'amenait, lui montrant le chemin,
Tantôt le soutenant de la voix, de la main,
Ménageant sa faiblesse... Elle voit sur les pentes
Descendre et se hâter les fidèles servantes.
Que vont-elles lui dire? Apollon pénitent
Va-t-il récompenser celle qui souffrit tant?
— Les femmes de leurs mains se couvrent le visage!
Les pleurs coulent des yeux, quel funeste présage!
Elles semblent lutter contre un secret effroi...
Elles parlent enfin... pour maudire le roi!
— Créuse n'aura pas d'enfants; sa destinée
Est de rester stérile; un Dieu l'a condamnée;
Mais l'Achéen triomphe et brave les défis :
Au soldat couronné l'oracle donne un fils;
Créuse peut pleurer! Et ce fils que l'on nomme,
La reine le connaît! C'est ce même jeune homme
Qu'on a vu balayer le portique au matin,
A qui parlait Créuse... Il prend place au festin
Qu'on prépare à grand bruit, et l'épouse avilie
Peut mourir dans sa honte et sa mélancolie!

Le vieillard à ces mots : « Ah! nous sommes trahis!
Ce Xuthus! il a mis la main sur le pays!
Il s'est fait accorder la fille d'Erechthée,
Infime capitaine, et Minerve irritée
N'a pas voulu que cette union s'accomplît.
Il a pris une esclave et l'a mise en son lit;
Elle l'a rendu père, et l'enfant d'un caprice
Adultère trouvait à Delphes sa nourrice!

Mais il n'en ira pas comme on pense. On tendra
Quelque piège à l'intrus ; une main s'armera
D'un poignard, ou plutôt un poison qu'on prépare
Descendra dans le cœur du bâtard, du barbare,
Et l'enverra régner dans les enfers ! Faut-il
Un aide? Le vieillard ne craint aucun péril ;
Il s'offre, serviteur au dévouement robuste,
A l'exécution d'une sentence juste ! »

— « Certes ! j'emploierai tout pour sauver ma maison,
Dit Créuse, le fer, l'embûche et le poison.
C'est trop longtemps souffrir et garder le silence,
Et je veux dire enfin de quelle violence
Je conserve l'image outrageuse, et comment
Apollon de sa force abusa lâchement !
Oui ! j'ai dû lui céder, roseau qu'un souffle incline,
Un jour que je cueillais des fleurs sur la colline,
Et j'ai — je reconnais ma faute — abandonné
Aux corbeaux, aux vautours l'enfant qu'il m'a donné.
Ce n'était pas assez, ma mémoire accablée
Du crime le plus noir, ma pudeur violée !
Tu mets, Dieu trop cruel, le comble à tes mépris :
Mon époux devient père et je reste sans fils !
O femmes ! O vieillard aimé, je vous révèle
Un secret de vingt ans, honte toujours nouvelle !
Mais Apollon peut-il jusqu'au bout m'outrager,
Et ne verrai-je pas le jour de me venger?
Ah ! Xuthus pleurera, père, si tu m'écoutes !
Vois ce bracelet d'or ; il renferme deux gouttes
Du sang de la Gorgone, un cadeau précieux

Qu'a fait Minerve au plus sacré de mes aïeux[1].
De ces deux gouttes, l'une à la force abattue
Est salutaire, l'autre est un poison qui tue.
O toi qui me défends, mon sort est dans ta main;
Va trouver cet intrus ; mets-toi sur son chemin;
Assiste à ce banquet où l'insensé s'enivre,
Et qu'une prompte mort du bâtard nous délivre ! »

VIII

Le Banquet.

Dans le val frais et vert où chante le grillon
On a dressé la tente, immense pavillon
Que d'instants en instants remplit le peuple en fête.
Au loin, d'un bout à l'autre, et de la base au faîte,
S'étendent des tapis qui racontent aux yeux
L'histoire des héros et l'histoire des Dieux.
Au milieu de la salle une table s'encombre
De cent cratères d'or et de viandes sans nombre.
La foule, qui s'empresse et qui s'assied en rond,
Contemple avidement le prince au jeune front
Que l'arrêt d'Apollon fait héritier d'Athènes,
Et le vin coule à flots comme l'eau des fontaines.

1. On connait le combat des Géants, fils de la Terre, contre les Dieux. Au cours de la lutte, la Terre enfanta un monstre terrible, la Gorgone ou la Méduse. Minerve la tua et couvrit sa poitrine de sa dépouille. L'aïeul dont parle Créuse est Erichthonios. Selon d'autres, c'est Persée qui trancha la tête de la Méduse et la donna à Minerve.

Mais quel est ce vieillard qui passe, échevelant
La neige de son front et hâtant son pas lent?
C'est l'ancien précepteur d'Erechthée. On l'admire;
Sur la patène d'or il fait brûler la myrrhe,
Aux mains des conviés, serviteur diligent,
Répand un filet pur d'une aiguière d'argent.
La joie a déridé les fronts les plus sévères :
« Allons! dit le bonhomme, il faut changer de verres;
Que la coupe soit grande ainsi que la gaieté! »
Il prend sur le dressoir un beau vase sculpté,
L'offre au fils de Xuthus. Le prince, l'âme en fête,
S'apprête à l'épuiser, la libation faite.
— Un convive, oublieux du rite, au même instant
Jette un mot de mauvais augure; Ion l'entend,
Et — prêtre d'Apollon — soucieux du mystère,
Il répand sur le sol le vin de la patère.

Voici qu'à ce moment les oiseaux familiers
Du temple d'Apollon, nichant sous les piliers,
Des colombes semaient leur vol parmi la tente;
Une d'elles s'abat vers le vin qui la tente,
Y plonge son bec rose, y puise avidement,
Et les regards amis suivent l'oiseau gourmand!
— Hélas! quel mal subit déchire la colombe?
Elle a cessé de boire, et sa tête retombe
Languissante; son corps s'agite convulsif;
Elle laisse échapper un petit cri plaintif;
Elle palpite et meurt; l'assemblée interdite
La contemple, baignant dans la liqueur maudite.

Ion se lève; il a rejeté son manteau;
Son regard sur le vieux tombe comme un marteau :
« Cet esclave a voulu m'empoisonner! Qu'il nie
Son crime : il m'a tendu la coupe d'agonie!
Explique-toi, vieillard; tu n'es que l'instrument
D'une ignoble vengeance, on le voit aisément.
Qui t'a poussé le bras? » Le traître, qu'on enchaîne,
Hésite, mais poussé par la rage et la haine,
Il dit Créuse, il dit la reine au cœur jaloux
Qu'abandonnent les Dieux, que trahit un époux,
Et le complot tramé contre ce nouveau maître
Que l'Attique repousse et ne veut pas connaître!

Les Juges delphiens présents ont entendu
L'aveu désespéré; le crime est confondu;
Le châtiment suivra : la fille d'Erechthée
Du sommet d'un rocher sera précipitée.

IX

La Pythie.

Créuse a su l'arrêt qui l'a frappée. Où fuir?
Son supplice est prochain : qui peut l'en garantir?
L'autel extérieur dressé sous le portique
S'offre à sa vue; il est par la coutume antique
Lieu d'asile, et maudit qui pour en arracher
Le plus noir criminel oserait y toucher.

La reine y vient tomber. — Mais Ion l'a suivie,
L'épée à la main, l'œil ardent. Il veut sa vie,
La désigne du geste aux bourreaux, et malgré
La sainteté du lieu, l'usage consacré,
Il ordonne qu'on la saisisse et qu'on l'entraîne.
L'autel de la pitié ne peut sauver la reine
Empoisonneuse, et, si la loi pouvait faiblir,
Ion tient sa vengeance, Ion veut l'accomplir!

Mais quelle noble femme, au même instant sortie
Du temple, lui saisit le bras? C'est la Pythie,
Celle qui le reçut enfant, qui l'éleva,
Digne de son respect, de sa tendresse : « Va,
Lui dit-elle, pardonne à la femme jalouse
Qu'un Dieu sèvre du bien le plus cher à l'épouse;
Elle n'a pas donné d'enfants à son mari,
Et le sang d'Erechthée est à jamais tari;
Malheureuse! Elle expie un grand crime, peut-être;
Mais l'asile est sacré; tu le sais bien, ô prêtre!
Ecoute la pitié; vois, enfant qui m'aimais,
Qui m'aimeras toujours, quel crime tu commets,
S'il faut que de ta main la suppliante meure!
— O mon cher fils! tu vas sortir de la demeure
Qui t'abrita vingt ans, tu vas quitter aussi
Celle qui t'éleva, dont tu fus le souci;
Or il faut découvrir à tes yeux le mystère
De ta venue au jour, secret que j'ai dû taire.
Prends d'abord ce berceau, dont l'osier resté vert
Gardait ton jeune corps quand je t'ai découvert,
Vingt ans déjà passés, nouveau-né qui murmure,

Comme un frêle oiselet tombé de la ramure.
Il contient des rubans, des langes, des colliers,
Reliques d'une mère, insignes familiers
Qui pourront, si les Dieux aident ton industrie,
Te faire recouvrer et famille et patrie.
— Adieu! J'ai dû garder le secret jusqu'ici :
Si je te fus utile, enfant, dis-moi merci! »

X

Minerve.

Créuse, à quelques pas contre l'autel blottie,
Sans perdre une parole écoutait la Pythie;
Un instinct qui s'éveille impérieux lui dit
Qu'elle a devant les yeux son fils... Elle bondit
Vers Ion; le jeune homme, altéré de vengeance,
S'écrie : « Avec mon Dieu je suis d'intelligence!
Elle a quitté l'autel qui pouvait la sauver;
Son sang est aux vautours, ils vont s'en abreuver! »
Mais Créuse s'attache à l'enfant qu'elle embrasse :
« Ecoute-moi d'abord, héritier de ma race!
Je ne me trompe pas!... Mon fils!... Ouvre d'abord
Ce lit de frais osier; j'accepterai la mort,
Si tu peux m'accuser ensuite d'imposture.
Tu trouveras dans ce berceau la couverture

Qu'en des jours douloureux je tissais pour mon fils!
Que de pleurs ont baigné mes mains quand je la fis!
J'y brodais au milieu la tête de Méduse;
L'œuvre est inachevée et la ligne confuse...
Il renferme un collier figurant un serpent;
— Au cou des nouveau-nés, tu sais, on le suspend;
Et tu verras enfin, mon fils, une couronne
D'olivier; le feuillage en est vert et fleuronne
Ainsi qu'au premier jour; l'olivier de Pallas
Ignore la vieillesse et ne se flétrit pas! »

Ion, pâle d'angoisse et regardant sa mère,
Reconnaît les objets que Créuse énumère,
L'attire dans son sein : « Que voulez-vous de moi,
Justes Dieux! N'est-ce point pour mon cœur trop d'émoi?
Viens dans mes bras, victime à mon amour ravie! »

Et Créuse, l'œil fier : « Je renais à la vie!
Je ne suis plus stérile et sans postérité!
Le foyer se rallume en ma maison; l'été
Succède à l'âpre hiver; la race d'Erechthée
Retrouve sa jeunesse; Athènes respectée
Retrouve un roi! Salut! mon fils! » — « Salut à toi!
Ma mère; et maintenant allons quérir le roi!
Prends le bras de ton fils; allons quérir mon père! »
— « Hélas! quel triste aveu me reste-t-il à faire!
— C'est toi le criminel, Apollon qui m'entends!...
Sache donc que ce Dieu — j'avais alors vingt ans —
M'aima; que, me traînant de force en son repaire...
Je n'osai révéler cet outrage à mon père,

Et je t'abandonnai, mon fils, non sans remords... »
— « Moi-même j'ai voulu te donner mille morts!...
Nous sommes dans la main des Dieux, à qui tout cède...
Mais parle, et pour lever un doute qui m'obsède,
Quel plaisir Apollon, que j'aime avec effroi,
Trouve-t-il, ô ma mère! à se jouer du roi? »
— « Ah! respectons, mon fils, la volonté divine!
Ton père a ses raisons que, pour moi, je devine :
Tu ne peux, reconnu fils d'un Dieu, c'est la loi,
Hériter de Xuthus et succéder au roi.
— Mais tu doutes encore, hélas! enfant rebelle[1]!
Que te dire de plus?... Minerve, je t'appelle
A mon aide! Que dis-je? Elle est là; je la vois;
Elle plane au fronton du temple : entends sa voix! »

— « C'est à toi que je parle, Ion, fils de Créuse,
Ion, fils d'Apollon! Personne ne t'abuse :
Ton père te rappelle à ton illustre sort;
Il a tout ordonné, t'a sauvé de la mort,
En a sauvé ta mère! Assez de craintes vaines!
Sur les pas de Xuthus prends la route d'Athènes,
Où tu dois recueillir un sceptre glorieux.
L'avenir vantera ton bras victorieux :
Quand tes peuples l'auront conquise à leur génie,
Tu donneras ton nom à la noble Ionie.
Mais sache-le : Xuthus doit ignorer comment
Ton père a préparé ce grand événement;

1. Les transports de Créuse et d'Ion sont bientôt suivis, et il ne pouvait en être autrement, d'une explication embarrassante pour tous deux, et dont la naïveté est peu commune, même sur la scène grecque. (Patin.)

Sur ses yeux Apollon saura mettre des charmes [1] !
— Prends la main de ta mère, Ion; sèche ses larmes!
Si les Dieux quelquefois semblent lents à bénir,
C'est qu'ils ont devant eux — sans bornes — l'avenir. »

1. Des charmes dans le sens propre du mot! « Quelqu'un, dit Patin, pourrait demander pourquoi Apollon n'est pas venu lui-même annoncer tout cela. C'est qu'il a craint de s'exposer à de trop justes reproches. Et Xuthus, pourquoi n'est-il pas présent? Est-il besoin de dire que ce bon roi ferait une figure moins convenable encore qu'Apollon, au milieu d'arrangements domestiques où se liguent pour le tromper les hommes et les dieux? N'en voulons donc pas trop au poète qui, de son autorité privée, par un acte certainement très arbitraire, le retient si longtemps sur le Parnasse où il est allé offrir un sacrifice. Mais enfin, il en reviendra bientôt, et, après des événements aussi publics que ceux qui ont amené la reconnaissance de Créuse et d'Ion, il ne peut manquer de découvrir la vérité et de perdre ces précieuses illusions que Minerve recommande qu'on lui conserve. A cela je ne sais guère de réponse, sinon que la pièce est finie lorsque viennent ces réflexions, et que le poète a prudemment pris l'avance sur ses critiques. »

HIPPOLYTE

Hippolyte

Quel était donc cet Hippolyte « en l'honneur de qui, dit Euripide, les jeunes vierges de Trézène, avant leurs noces, coupaient leur chevelure, à qui elles offraient le tribut de leurs larmes, et qu'elles avaient pour éternel sujet de leurs plaintives chansons? » La légende répondait : Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone Antiope, était un jeune homme chaste, qu'aucune beauté mortelle ne pouvait toucher, insensible à tout autre sentiment qu'à celui d'un respectueux amour pour la divinité qui le protégeait. Cette divinité, c'était Artémis, la sœur d'Apollon. La chasteté est le caractère essentiel d'Artémis, qui en impose les lois rigoureuses aux prêtres et aux prêtresses voués à son culte. On consacre à la Déesse des prairies où les pâtres ne font jamais paître leurs troupeaux, qui ne sont jamais entamées par la faux, et dont les fleurs printanières sont l'emblème de la pureté des âmes virginales. Hippolyte vivait avec Diane d'une vie sauvage, au sein des montagnes et des forêts. Vénus Aphrodite, offensée par les mépris du jeune homme, inspira, dans l'intention de le perdre, un amour incestueux à Phèdre, la seconde épouse de Thésée. Sourd aux séductions et aux prières de la malheureuse, l'enfant mourut victime de sa chasteté; mais, en mourant, il reçut les consolations de la Déesse aimée, qui adoucit l'amertume de ses derniers moments en lui annonçant les

honneurs qui devaient perpétuer le souvenir de sa vertu. (D'après P. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique.*)

La scène est à Trézène, où Thésée habite avec sa femme et son fils. Le roi est absent, parti pour un pèlerinage. Hippolyte revient de la chasse, suivi de ses jeunes compagnons. Cependant la reine est dévorée par l'amour que Vénus lui a inspiré; elle s'en confesse à sa nourrice, qui jure de la sauver, et qui va faire à Hippolyte la confidence du mal dont Phèdre va mourir; mais le jeune homme indigné repousse loin de lui l'étrange messagère; sa voix parvient aux oreilles de Phèdre; confondue de honte et de désespoir, elle se résout à mourir, mais en se vengeant d'Hippolyte. Thésée, revenant de voyage, trouve dans la main crispée de la morte un billet qui accuse Hippolyte. Il interroge son fils; celui-ci se défend sans convaincre son père, qui le chasse et le dévoue à Neptune. Hippolyte, parti pour l'exil, est attaqué par un monstre marin; son char est fracassé; ses amis le ramènent mourant auprès de Thésée. Mais celui-ci vient d'être éclairé par Artémis, qui lui a tout révélé, et le jeune homme meurt, consolé par la Déesse et baigné des larmes paternelles.

Il n'est point de mon sujet de parler du chef-d'œuvre de Racine, lequel est d'ailleurs plus encore inspiré de Sénèque que d'Euripide. « Si le chef-d'œuvre d'Euripide et celui de Racine, dit Patin, diffèrent dans les détails, par le caractère de la composition et le choix des mœurs, ils ne diffèrent pas moins par la conception principale. »

Ajoutons avec W. Schlegel : « Pour sentir dignement l'*Hippolyte* d'Euripide, il faut, pour ainsi dire, être initié dans les mystères de la beauté, avoir respiré l'air de la Grèce. »

HIPPOLYTE

I

Hercule, ayant conquis les bords du Thermodon[1]
Et vaincu l'Amazone Antiope, fit don
De la belle captive à son ami Thésée,
De qui le sang coula sur la plaine arrosée.
Thésée aima la reine, et pour toute rançon
Lui demanda sa main. Il eut d'elle un garçon
Qu'il confia sur l'heure au bon aïeul Pitthée[2],
Que Trézène adorait, de son sceptre abritée.

Hippolyte en vertu comme en beauté grandit,
Fier chasseur que jamais le luxe n'affadit,
Digne enfant de celui qu'aima le fils d'Alcmène[3],
Doux aussi, gracieux comme une vierge. Il mène,
Loin du blanc gynécée où la chair s'amollit,
Une vie âpre et pure ; il s'éloigne du lit
Des femmes, enivré de liberté sauvage,
Et sa jeune vigueur répugne à l'esclavage.
Il honorait Diane ; avec elle il courait,
Mystérieux ami, la plaine et la forêt,

1. Le Thermodon se jette dans le Pont-Euxin. Je n'ai pas à essayer ici de débrouiller les légendes confuses qui concernent les Amazones.

2. Pitthée, de Trézène, père d'Aethra, qui était la mère de Thésée. Pitthée passait pour l'un des plus anciens sages de la Grèce. La naissance et l'éducation d'Hippolyte expliquent sa chasteté.

3. On connaît assez Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes, et mère d'Hercule.

Poursuivant à travers lande et châtaigneraie
Le sanglier têtu, le chevreuil qui s'effraie
Aux abois du molosse aiguisant ses crocs nus.
Il honorait Diane et dédaignait Vénus,
Déesse de l'amour, déesse du mystère
Qu'on tremble de connaître au ciel et sur la terre,
Qui charme les mortels et qui charme les Dieux !
Hippolyte pour toi, Cypris ! n'avait point d'yeux :
Tu l'en punis, et tu montras par son supplice
Que mépriser l'amour est orgueil et malice[1] !

L'Amazone était morte ; et — le temps révolu
Que son deuil réclamait — Thésée avait voulu
Qu'une nouvelle épouse au front pur et limpide
Vînt aux foyers éteints prendre la place vide.
Il avait obtenu la fille de Minos,
La Phèdre aux beaux cheveux tombant par longs anneaux,
Dont la gorge d'argent comme une onde se creuse ;
Phèdre, sœur d'Ariane — oh ! vierge douloureuse
Dont la mer de Naxos roula le cœur broyé[2] !
Phèdre, ta fille enfin, sombre Pasiphaé !
C'est elle qu'Aphrodite observe, qu'elle épie,
Qu'elle choisit enfin pour confondre un impie.

Comme on voit la marâtre, errant d'un pas muet,

1. Pourquoi Diane n'a-t-elle pas sauvé son ami? On verra, à la fin du récit, que « nul Dieu ne peut s'opposer aux désirs et aux volontés d'un autre Dieu ». (Euripide.) Tel est le code de l'Olympe.

2. Ariane, selon la légende la plus répandue, fut abandonnée par Thésée lui-même dans l'île de Naxos. On connaît les jolis vers de Catulle dans son *Epithalame de Pélée et de Thétis.*

Verser un poison noir à l'enfant qu'elle hait,
Elle osa dépraver l'épouse vertueuse,
Allumer dans son sang la fièvre incestueuse
D'un amour qui devait la dévorer d'abord
Et la précipiter dans l'oubli de la mort,
Asile unique et sûr à l'âme tourmentée,
Non sans qu'elle eût, hélas ! victime révoltée,
Avide tout à coup de vengeance et de sang,
Innocente, causé la mort d'un innocent !

Hélas ! la vertu même a besoin de mesure ;
Némésis la punit alors qu'elle est trop sûre,
Car les Dieux sont jaloux : sous les seins irrités
Ils ont mis des instincts vainqueurs des volontés ;
Malheur à qui s'en joue ! et malheur au superbe
Qui veut les arracher comme une mauvaise herbe !

II

Les princes habitaient Trézène... Accomplissant
Un voyage pieux, Thésée était absent[1].
Phèdre, blessée au cœur, et déjà consumée

1. Egée, roi d'Athènes et père de Thésée, avait pour frère Pallas. Quand les fils de Pallas virent Thésée reconnu l'héritier de la royauté d'Athènes, à laquelle ils prétendaient, ils conspirèrent contre lui et lui dressèrent une embuscade. Thésée les tailla en pièces; après ce meurtre, il se soumit à un exil prescrit par les lois et se rendit à Trézène. — Thésée a quitté momentanément Trézène pour aller consulter un oracle. — Trézène est séparée d'Athènes par le golfe Saronique. Les deux villes étaient sous l'autorité de Thésée.

Par l'amour, cherchait l'ombre en sa chambre fermée ;
Sur le lit de repos qui reçoit ses aveux,
Elle voilait d'un drap léger ses blonds cheveux ;
Le pain n'approchait plus de sa lèvre altérée ;
Elle attendait la mort, faible et désespérée.

Hippolyte revient de la chasse, suivi
De jeunes compagnons empressés à l'envi,
Et riant sous le faix des pièces abattues.

Aux portes du palais s'élèvent deux statues
De marbre blanc, veinant de lapis leurs bras nus :
Diane ici respire ; à côté, c'est Vénus.
Hippolyte a passé, sans que son front s'incline,
Devant le marbre où rit Aphrodite câline ;
Et, s'arrêtant au socle où rayonne Artémis,
Il couronne son front de roses et de lis.

« Salut ! Déesse sainte ! O fille de Latone,
Fille de Jupiter !
L'Olympe est ta maison, près de Celui qui tonne
Et fait jaillir l'éclair !
Et dans le palais d'or où règne la liesse
Eternelle et sans loi,
O Diane, il n'est pas de plus belle Déesse,
De plus chaste que toi !
Reine ! pour décorer ton front, que rien ne fane,
J'ai tressé quelques fleurs,
Et j'ai dans la prairie interdite au profane
Marié leurs couleurs !

La faux n'y passe point ; nul troupeau n'en piétine
L'inviolé gazon ;
On y voit seulement l'abeille, qui butine
En la jeune saison.
Jardin que la Pudeur arrose d'une eau pure[1],
D'émeraude vêtu !
Et qui s'ouvre à celui que la seule nature
Instruit à la vertu[2] !
De ton chaste entretien, Déesse au col de cygne,
Un mortel a joui !
J'ai recueilli ta voix sans voir ta face insigne,
Privilège inouï !
Ah ! puissé-je ainsi vivre et mourir, ô patronne,
Jaloux de mon trésor !
— Cependant laisse-moi parer d'une couronne
Ta chevelure d'or !

De vous, constants amis ! qu'une prière honore
La vierge qui nous guide au fond du bois sonore,
Chaste divinité dont nous suivons les pas !
— Entrons dans le palais ; préparez le repas
Qui sourit au chasseur, après la marche dure,
Et l'affût prolongé sous la froide verdure ;
Plus tard, on prendra soin d'étriller les chevaux :
Ainsi que le matin, le soir a ses travaux. »

1. Les Grecs entourèrent leurs Dieux de divinités subalternes, personnifications qui donnaient un corps à chacun des traits réunis dans la nature complexe des grandes divinités. La Pudeur est ici attachée au service de Diane. (H. Weil.)

2. Déjà Pindare avait opposé aux hommes naturellement vertueux ceux dont la conduite est dirigée par les préceptes de l'école. (Artaud.)

III

La reine, s'appuyant au bras de sa nourrice,
Hors de l'appartement que le cèdre lambrisse,
Apparaît sur le seuil du palais ; et ses yeux
Dans l'orbite enfoncés brillent de sombres feux ;
Elle parle à voix basse, et la vieille servante
Qui l'écoute gémit d'abord, puis s'épouvante :

« Pauvres humains ! dit-elle, à quels tourments soumis !...
Tu voulais, disais-tu, revoir les cieux amis :
Le voilà, cet azur que cherchait ta paupière !
Il entre dans le cœur et pénètre la pierre !...
Que faut-il faire encor pour toi ?... Tu le voulais :
J'ai fait porter ici ton lit hors du palais ;
Mais je connais ton âme inquiète et morose,
Il te faudra revoir bientôt la chambre close !
On fait ce qui te plaît sans te faire plaisir,
Et tu formes toujours quelque nouveau désir. »

Et voici que soudain Phèdre s'émeut ; sa lèvre
Laisse échapper ces mots qu'entrecoupe la fièvre :

« Enfants ! soutenez-moi ! Mes genoux affaiblis
Chancellent ; tour à tour je rougis, je pâlis ;
Ma tête penche ! Otez ce voile qui me pèse ;

Laissez mes cheveux pendre et flotter à leur aise...
Quelle soif me dévore ! Oh ! sources aux chansons
Joyeuses, qui filtrez au milieu des buissons !...
Montons la côte ! Allons dans la forêt sacrée
Où sous l'ombre des pins court la lice altérée !
Oh ! je l'animerais de mes cris, brandissant,
La main haute, le trait qui s'abreuve de sang[1]
Après avoir frôlé la chevelure blonde !
Menez-moi sur la plage où rampe et se meurt l'onde,
Dans l'hippodrome, plein de sonores galops,
Où l'étalon dompté se cabre au bord des flots !...
Que dis-je, malheureuse ! O nourrice, je plie
Sous un Dieu ; ma raison s'éteint dans la folie !
J'ai honte de tenir ces propos indécents !
Que n'ai-je pu mourir sans reprendre mes sens !...
Ma mère, couvre-moi le visage, et me laisse ! »
— « T'abandonner ! » L'esclave à ses genoux se baisse,
D'un reproche cuisant la stimule et la mord :
« Quoi donc ! Tu veux périr, oubliant que ta mort
Sèvrera de leur mère, hélas ! et de leur joie
Deux enfants bien-aimés ! Tu livres cette proie
Au bâtard déjà prêt à dévorer leur bien...
Ah ! ta désertion les laisse sans soutien !...
Tu sais qui je veux dire, Hippolyte... » — « Nourrice,
Ne prononce jamais ce nom ! » — « Cruel caprice !...
Mais tu reviens à la raison, car tu frémis
Au nom d'un homme... Enfant ! Quel mal as-tu commis ? »

1. « Summa telum librabat ab aure. » Il brandissait le trait, la main haute, près de l'oreille. (Virgile, *Enéide*, IX, 417.)

— « Ah ! Je n'ai pas de sang sur les mains, mais la rouille
Du crime est sur mon âme, et le péché la souille !
Oui, je veux devant toi mettre mon cœur à nu :
Je vais mourir, nourrice, et mon tour est venu !
Ecoute-moi : tu sais quelle amour forcenée
Pasiphaé conçut, ma mère infortunée !
Tu sais comment mourut Ariane, ma sœur,
Sur le sable désert pleurant son ravisseur ;
Eh bien ! comme ma sœur et ma mère, battue
D'un orage d'amour, une fièvre me tue !
L'amour, hélas ! l'amour ! On s'en va répétant
Qu'il n'est rien de plus doux, de plus amer pourtant !
Hélas ! Je n'en aurai connu que ce qui froisse
Et qui navre et qui tue ! »

Alors, en son angoisse,
Devinant le secret mortel qui se fait jour,
La nourrice soudain : « Que parles-tu d'amour ? »
— « Tu le sais bien, ce fils de la belle guerrière... »
— « Hippolyte ! » — « C'est toi qui l'as nommé ! » — « Misère !...
Tu ne pouvais, enfant, me faire plus de mal ;
Je ne survivrai point à cet aveu fatal !
J'embrasserai la mort bienfaisante, et souhaite
Que tu dormes aussi dans la tombe muette ! »
— « Je te suivrai, ma mère, et j'ai trop attendu
Pour mourir ; j'ai brûlé d'un amour éperdu ;
Je n'ai pu m'en guérir et j'ai voulu me taire,
Et toi seule connais ma pensée adultère ;
Mais je n'ai pas manqué de parole à celui
Qui m'a donné son nom. Mon dernier jour a lui :

Je vais mourir ; la mort libératrice efface ;
Et mes fils pourront voir leurs compagnons en face ! »

Mais l'indulgente vieille à ces mots l'interrompt,
Clôt de la main sa lèvre et lui baise le front :
« Ma fille, j'ai parlé trop vite tout à l'heure,
Et ta fidélité t'abuse, et c'est un leurre.
Si les Dieux, dont la main sur nous pèse, ont voulu
Te faire aimer l'enfant par leur faveur élu,
Pouvons-nous résister à leur ordre suprême ?
Ah ! Vénus nous domine, et Vénus veut qu'on aime,
Et nous tient dans ses rets ! Elle se meut dans l'air ;
Elle pénètre aussi sous les flots de la mer :
Tout est né de Cypris. Cypris sous la mamelle
Fait germer le désir, et met l'ardeur jumelle
A qui vous devez tous la vie, hommes d'un jour !...
Je veux que ton amour soit payé de retour ;
Je veux ta guérison, ma fille ! La magie
N'a pour moi rien d'obscur, et j'en sais l'énergie ! »

Mais Phèdre l'arrêtant : « O chère, que dis-tu ?
Tais-toi ! Je veux rester fidèle à la vertu ! »

— « Eh bien ! résiste donc au penchant qui t'entraîne :
Mais tu ne mourras point ; j'ai, pour sauver ma reine,
Des philtres innocents qui charment la douleur [1],
Et la santé teindra bientôt ta joue en fleur. »

1. Elle possède, selon les superstitions de l'antiquité, des philtres de deux sortes : les uns pourraient inspirer de l'amour à Hippolyte, Phèdre en repousse l'emploi ; les autres pourront guérir la malade.

IV

La nourrice a déjà disparu. Mais qu'attendre
De l'esclave vieillie, irréfléchie et tendre ?
L'aveugle instinct la guide au défaut de l'honneur :
Hippolyte a reçu son avis suborneur ;
Elle a tenté ce cœur innocent et sauvage,
Mais en vain ; le jeune homme écarte le breuvage
Fétide qu'une main trop fidèle a versé ;
L'éphèbe pur, flairant le crime, a repoussé
Les étranges aveux, la supplique honteuse,
Et son geste et sa voix chassent l'entremetteuse.

L'écho retentissant pénètre jusqu'au lit
Où Phèdre s'abandonne et rêve... Elle pâlit
Et se dresse à la voix si chère qui la glace :

« Loin de moi ! Proxénète immonde ! Fais-moi place !
Va ! Ne me touche point ! Et pour ton vil secret,
Quand je l'aurais trahi, qui donc m'en blâmerait ?
O femmes ! Sexe impur et décevant ! Vipères
Dont au prix d'une dot se délivrent les pères !
C'est pour les ruiner qu'entrant dans nos maisons
Vous apportez au sein du foyer vos poisons !
C'est bien ! Je quitterai, haletant d'épouvante,
La maison de mon père, où trahit la servante,

Où l'épouse trahit, et je ne foulerai
Qu'au retour de Thésée un seuil déshonoré !
Alors j'observerai l'esclave et la maîtresse,
Et l'accueil hypocrite et la fausse caresse [1] ! »

La nourrice effarée a fui, mais pour trouver
La reine, que l'affront sanglant vient d'achever.
Fallait-il que sa honte ainsi fût révélée,
Qu'Hippolyte connût son âme inconsolée,
Et que Thésée apprît — car il va tout savoir!
Que l'épouse adorée a forfait au devoir?
— Ah! qu'elle parte! Loin! la servante infidèle!
Puisqu'il lui faut mourir, Phèdre mourra loin d'elle;
Phèdre mourra; ce cœur, que le crime a surpris,
Ne battra plus; la tombe apaisera Cypris...
Mais la femme innocente, en sacrifice offerte,
Ne prétend pas sauver celui qui fait sa perte [2];
Elle se vengera sur l'éphèbe invaincu;
Hippolyte mourra quand Phèdre aura vécu.

V

Quelques moments après, une plainte éplorée
Monte aux murs du palais; la maîtresse adorée,

1. « Quand je viendrai avec mon père, j'observerai de quel front tu oseras l'aborder, toi et ta maîtresse; et j'apprendrai à connaître ton audace. » (Euripide.)

2. Pour sauver notre honneur combattu,
Il faut immoler tout, et même la vertu,

dit Œnone à Phèdre, dans Racine (*Phèdre*, III, III).

La fille de Minos, l'épouse, au nœud coulant
— O misère! a voulu suspendre son cou blanc!
— Etendez ce cadavre à la face hagarde,
Oh! de cette demeure amère et triste garde[1]!

Or, c'était l'heure même où le roi, de retour
A Trézène, heurtait, le cœur vibrant d'amour,
Le seuil de sa maison. Une couronne pare[2]
Le front du pèlerin; l'accueil qu'on lui prépare
Fait passer en ses yeux de rapides reflets...
— Mais quel est ce désordre et ces cris des valets?
Pitthée a-t-il, le cher aïeul, quitté la vie?...
Un enfant serait mort?... Non : mais Phèdre est ravie!
Phèdre au lacet de soie, hélas! a suspendu
Son beau corps, et voilà son cadavre étendu!

Et Thésée, interdit, arrache et jette à terre
Sa couronne, et, penché sur l'imprévu mystère,
S'interroge en secret : de quel crime oublié
S'est-il chargé jadis qui n'est pas expié?
Il ne survivra point à l'affreux suicide!
Tant de mal a brisé le compagnon d'Alcide!
Qu'on le roule avec Phèdre en l'unique linceul!
La maison désormais est vide, et l'enfant seul!
Qu'il meure!
Mais quelle est cette lettre froissée

1. Au lieu de l'épouse, gardienne de la maison, Thésée ne trouvera qu'un triste cadavre. (H. Weil.)

2. Tel était l'usage pour les *théores*, c'est-à-dire pour ceux qui faisaient partie d'une *théorie*, nous disons aujourd'hui d'un pèlerinage. Quel était ce pèlerinage, l'auteur ne le dit pas.

Que tient encor la morte en sa main convulsée?...
Il la prend, il la lit... Quel outrage, attesté
Par l'anneau nuptial, la lettre a relaté!
Hippolyte a forcé la pudeur de l'épouse,
Et l'épouse a péri de son honneur jalouse!
Comment peindre, ô vieux roi! ton indignation?
La mort même a scellé la révélation!
Et Thésée, invoquant Neptune tutélaire :
« Je t'appelle, ô grand Dieu! dans ce jour de colère;
Tu promis d'exaucer jusqu'à trois de mes vœux;
Accomplis ta promesse et m'écoute : je veux
Qu'Hippolyte, l'enfant dénaturé, périsse,
Ou que loin de ton sol, Grèce mère et nourrice,
Il erre abandonné, suant la trahison,
Et que les étrangers lui ferment leur maison! »

Hippolyte aux éclats de la voix de son père
Est accouru, tremblant encor de sa colère...
Il a devant les yeux un cadavre... Quel est
Ce nouveau coup? Quel drame où le destin se plaît
Apporte ici la mort? Qu'on lui parle!... — Farouche,
Le roi se tait; un pli mauvais lui tord la bouche;
Il éclate à la fin : « Hippolyte ose-t-il
Se prétendre innocent : par quel détour subtil?
Il vivait, sage et pur, aux forêts qu'il dévaste;
Il goûtait l'entretien d'une Déesse chaste!
Donc, tout son fait n'était qu'hypocrisie! Horreur!
Sa langue était pudique, incestueux son cœur!
Ah! que vite il se cache, et qu'il parte, et qu'il erre,
Et s'en aille bien loin demander son salaire! »

Hippolyte n'a pas bougé. Pur de péché,
Il reçoit le reproche et n'en est pas touché,
Et se plaint seulement que l'infortune extrême
Egare ainsi celui qu'il honore et qu'il aime.
Fils pieux, il connaît son devoir : c'est parmi
Les hommes vertueux qu'il cherche son ami.
L'amour est un mot vain pour lui, n'a rien qui touche
Son cœur vierge, et la femme ignore encor sa couche.
Est-il ambitieux? Il n'est pas sans savoir
Quels soucis épineux recèle le pouvoir :
Un trône de soucis sans nombre est le repaire :
Il préfère son sort à celui de son père.
Il en jure par Zeus, le gardien des serments,
Par le sol de Trézène et par les ossements
Des héros endormis au sein de la patrie :
Phèdre n'a pas été de son désir flétrie;
Il n'eut point le souci de ce crime sans nom;
En conçut-il jamais l'idée? Il répond : Non!
— Il en a dit assez. S'il a menti, qu'il meure
Inconnu, vagabond, sans parents, sans demeure;
Que la mer lui refuse un linceul dans les eaux;
Que la terre se ferme et rejette ses os!

Mais Thésée a maudit le parleur méprisable;
La lettre dans ses mains témoigne irrécusable;
Qu'il aille retrouver ses pareils, corrupteurs
De femmes, séducteur parmi les séducteurs!
— Qu'il parte! ou qu'un esclave à l'instant, s'il balance,
L'entraîne!

Et le héros : « C'est trop de violence!
Malheur à qui me touche! ...Ah! ton cœur est mauvais!
Puisque tu l'as voulu, mon père, je m'en vais! »

VI

Hippolyte, chassé de la maison royale,
A trouvé ses amis, dont la troupe loyale
S'empresse autour du prince innocent à ses yeux,
Et le jeune homme à son pays fait ses adieux :

« Ville où je vins au jour, adieu, divine Athènes!
Je ne te verrai plus, et des routes lointaines
Ne me ramèneront jamais non plus, jamais!
Dans ma chère Trézène où fut ce que j'aimais!
Puisqu'il faut que je sombre en cette ignominie,
O vous, que n'a jamais séduits la calomnie,
Doux amis, qui n'avez point douté de ma foi,
A mon dernier départ, tous! accompagnez-moi;
Et si j'ai pu faillir à la vertu, que puisse
La droite Némésis m'appliquer sa justice! »

Hippolyte quittait Trézène, accompagné
De ses amis en pleurs. Le groupe avait gagné
La plage, où les valets échangeaient des murmures;
Ils nettoyaient le char, polissaient les armures

Et peignaient les chevaux du chasseur; et, tandis
Que l'étrille passait sur les flancs arrondis,
Ce fut un long sanglot dont sonna le rivage,
Quand près d'eux s'éleva la voix du jeune sage :
« Attelez les chevaux au char, ô mes amis!
Fidèles serviteurs, je vous quitte, et gémis! »

Le char est attelé, le héros prend les rênes,
Se recommande au Ciel : « Puissances souveraines,
Que je meure, si j'ai méconnu mon devoir!
Mais que je meure ou vive, ah! puisse un jour savoir
Mon père détrompé — Dieux à qui je m'attache!
Qu'il frappe injustement celui qui fut sans tache! »
Il saisit l'aiguillon, en touche les chevaux;
Tous prennent le chemin d'Epidaure et d'Argos [1].
Or, comme ils traversaient une lande sauvage
A l'écart des labours et longeant le rivage,
On entendit comme un tonnerre souterrain,
Un sourd mugissement sorti du flot marin.
L'attelage s'effraie à ce bruit insolite,
Souffle, dresse la tête et l'oreille. Hippolyte
Promène son regard assuré sur les flots;
Et voici que soudain, par les lointains îlots,
Une vague se forme et se courbe et se creuse,
Et dresse vers le ciel une volute affreuse,
Se roule vers la rive et s'avance en rampant,
Et vomit sur le sable un monstrueux serpent

1. La route que suit Hippolyte longe en partie le golfe Saronique jusqu'à Epidaure, pour se diriger ensuite vers Argos.

A tête de taureau, vaste et sinistre bête
Dont l'haleine de feu semble un vent de tempête.
Les chevaux emportés, insensibles au frein,
Ont entraîné le char avec un bruit d'airain...
Hippolyte veut-il s'éloigner de la plage
Et vers les champs voisins diriger l'attelage?
Le monstre, se dressant jusqu'aux yeux du cocher,
Repousse les chevaux, les jette au dur rocher,
Tombe et rebondit, tant qu'enfin le char échoue
Sur les granits aigus qui fracassent sa roue :
Le conducteur chancelle et s'affaisse; il est pris
Dans les rênes, traîné dans un affreux débris;
Son beau corps se déchire et se brise aux arêtes
Dures comme l'acier du roc aux mille crêtes...
Ses amis accouraient, mais leur pas était lent;
Ils l'atteignent enfin, évanoui, sanglant,
Le prennent dans leurs bras, lui font un lit fragile
D'algue et de goémons, retournent à la ville...
Mais le char, les chevaux, mais le monstre inouï,
Comme une vision, tout s'est évanoui[1]...

1. Le taureau d'Euripide est-il un être réel ou un fantôme? On ne saurait le dire; il ne touche ni le char, ni les chevaux; à plus forte raison n'est-il pas blessé par Hippolyte : il ne fait que se montrer, il fascine, il agit par la terreur de sa présence, et il disparaît soudain comme il était venu. Tout est vague et mystérieux dans cet événement surnaturel. (H. Weil.)

VII

Un messager rapide a tout dit à Thésée ;
Son indignation n'en est pas apaisée :
Il veut revoir qui l'a honteusement trompé,
Et le confondre au nom du Dieu qui l'a frappé.

Or, tandis qu'il se plonge en sa peine et sa rage,
Et pèse en son esprit le supplice et l'outrage,
Et sanglote, affaissé dans le trône aux pieds lourds
Dont il pétrit du poing le chêne et le velours,
— Le poing dont il frappait un jour le Minotaure,
Aux heures de jeunesse et de force !... Il restaure
L'honneur de la cité natale, et son début
Glorieux l'affranchit d'un monstrueux tribut,
— Voici que se mouvant comme un vol de phalène,
Emplissant le palais d'une suave haleine,
L'Olympienne auguste au front chaste et clément,
Artémis apparaît et parle doucement [1] :
« Il n'est qu'un seul coupable en l'affreuse aventure,
Et c'est Thésée, hélas ! c'est le roi qui torture
Hippolyte innocent, s'aveugle en sa fureur,

1. Invisible pour Thésée comme pour Hippolyte, la Déesse se montre sans doute au-dessus du palais. Un vers du commencement de la pièce laisse croire qu'elle n'est pas vue des acteurs. On peut consulter, sur cette question des interventions divines, P. Decharme : *Euripide et l'Esprit de son Théâtre*, 1893, Garnier.

Et ne veut pas encor sortir de son erreur!
Aphrodite a tout fait ; elle a, par jalousie,
Jeté dans un cœur pur l'impure frénésie;
Phèdre aima le jeune homme; elle aurait de son flanc
Arraché son amour comme un couteau sanglant;
Mais la nourrice vint, funeste entremetteuse;
Elle éprouva le prince; et la reine, honteuse
Du secret révélé, se sauva dans la mort.
Hélas! elle craignait que le soupçon d'un tort
Ne planât sur son nom souillé d'ignominie;
Elle inventa la plus atroce calomnie;
Elle perd Hippolyte; et le roi pris au lacs,
Sans preuve, sans enquête et sans attendre, hélas!
Usant d'une promesse arrachée à Neptune,
A dévoué son fils! Déplorable fortune!
— Mais d'un crime d'abord par Cypris ordonné
Que Thésée ait regret, il sera pardonné! »

VIII

Elle parlait encore. Etendu sur la claie,
Hippolyte paraît; son corps n'est qu'une plaie;
Il appelle la mort. Esclaves! par pitié!
Portez avec un soin pieux son corps broyé!
Qu'on lui donne une épée, et qu'en la nuit informe
Où la douleur finit il se plonge et s'endorme!

Hippolyte va-t-il mourir inconsolé?
Voici qu'un frais parfum dans la chambre exhalé
Le pénètre, charmant sa souffrance... C'est elle!
L'Olympienne chère à son cœur, l'immortelle!
Elle vient consoler son fidèle chasseur,
Et la vie et la mort près d'elle a sa douceur...
Près d'elle, et près du roi que la Déesse éclaire,
Père qui se lamente et qui hait sa colère!

Diane n'oubliera jamais son serviteur,
Et Trézène en fera son héros protecteur.
Jeunes vierges pour qui l'hymen va se conclure,
Vous lui ferez le don de votre chevelure,
Vous lui consacrerez vos plaintives chansons!
« Adieu donc, Hippolyte! ami pur de soupçons!
Je n'ai pu te défendre... Ah! c'est la loi cruelle!...
Nous gardons entre Dieux liberté mutuelle[1].
Loi plus cruelle encor! Je dois me retirer,
Et je n'ai pas le droit de te voir expirer[2].
Encore une parole en cet instant suprême :
Dans la vie et la mort, Hippolyte, je t'aime! »

. . . .

1. « Telle est la loi des Dieux, nul Dieu ne peut s'opposer aux désirs et aux volontés d'un autre Dieu. » Euripide.

2. Dans l'*Iliade*, Apollon abandonne Hector au moment où il va périr; dans l'*Enéide*, Junon n'assiste pas aux derniers moments de Turnus.

IX

Dans la chambre où flottait un nuage d'encens,
Thésée a pris son fils en ses bras caressants :
« Me pardonneras-tu l'erreur qui me fascine?
Barbare! oh! si barbare erreur qui t'assassine! »
Et le fils expirant : « Je t'absous de ma mort,
Et j'en prends à témoin Diane! » — « Noble effort
D'un cœur plein de vertu, de piété! » — « Mon père,
Ce cœur ne va plus battre... » — « Ah! je me désespère!
O mon doux premier-né qui toujours me charmais,
Parle-moi! »
Mais l'enfant s'était tu pour jamais;
L'âme avait pris son vol comme un oiseau sauvage,
Et son père en pleurant lui voilait le visage[1].

1. Quoi de plus touchant que de voir à côté du jeune homme expirant la Déesse qu'il a tant aimée et qui, sans le vouloir, a été cause de sa perte, puisque le mystique amour qu'il a conçu pour la vierge divine a attiré sur lui toutes les colères d'Aphrodite? La présence, auprès d'Hippolyte mourant, d'Artémis qui voudrait pleurer, qui regrette que sa divinité l'en empêche, donne à l'émotion de cette fin un caractère de noblesse idéale et d'élévation religieuse qui ne se retrouve pas ailleurs. (P. Decharme, *Euripide.*)

LES ARGONAUTES

Les Argonautes

J'ai fait précéder le récit tiré de la *Médée* d'Euripide d'un résumé de cette histoire des *Argonautes*, où Médée paraît pour la première fois. Le mythe primitif s'est enrichi et compliqué, avec le temps, d'incidents aussi nombreux que confus; je n'ai fait qu'en rappeler les traits essentiels; peut-être aurais-je dû m'étendre un peu plus sur certains détails, car, en évitant d'être long, j'ai couru le danger de devenir obscur; toutefois, mes vers, éclaircis par quelques notes, pourront servir d'introduction à la tragique aventure de Médée et de Jason. Elle est admirable, à mon avis, cette fable des Argonautes. « Les Argonautes affranchissent la mer de sa terreur et de son mystère; ils osent affronter les écueils, êtres malfaisants qui font sombrer les barques; ils domptent la masse immense des vagues peuplées d'hydres, et hydres elles-mêmes[1]... » L'histoire a inspiré, avant tant d'autres, deux grands poètes, Pindare et Apollonius de Rhodes. Voyez comment le premier, dans la quatrième *Pythique*, présente le futur chef de l'expédition, le beau guerrier Jason : « Au temps fixé par le Destin, il parut, ce mortel inconnu, sous les dehors d'un guerrier formidable. Il porte deux lances dans

1. Armand Renaud, *L'Héroïsme*, Hachette.

sa main. Un double vêtement le couvre; une tunique magnésienne, qui dessine les belles formes de ses membres nerveux, et par-dessus, une peau de léopard, qui le garantit des pluies et des frimas. Sa superbe chevelure n'était point tombée sous le tranchant du fer, elle flottait négligemment sur ses épaules... Il n'est connu de personne, mais tous, à sa vue, saisis de respect, se disaient : Ne serait-ce point Apollon, ou l'amant de la belle Vénus, le Dieu Mars, qui vole sur un char d'airain dans les combats ? » Voyez encore quel tableau sublime il trace du départ des aventuriers : « On lève l'ancre, et on la suspend à la proue ; alors, le chef intrépide de tant de héros, debout sur la poupe, prend en ses mains une coupe d'or ; il invoque et le père des Dieux, le grand Jupiter, qui lance la foudre comme un trait, et les vents impétueux et les flots rapides : il leur demande une heureuse navigation, des nuits et des jours sereins et un prompt retour dans leur patrie. » Quant à Apollonius de Rhodes, Virgile lui a emprunté quelques-uns de ses plus beaux vers dans ce passage célèbre où il oppose à la tranquillité de la nuit et au calme de la nature les agitations de Didon amoureuse. (*Enéide*, IV, 522.) Aurons-nous réussi à donner une idée d'Apollonius dans les vers suivants ?

La nuit vint, amenant l'ombre aux épais réseaux...
Les marins, inclinés sur la pente des eaux,
Dirigeaient leurs regards vers l'Hélice et vers l'Ourse ;
Le voyageur lointain, fatigué de sa course,
Le vétéran ridé qui veille aux ponts-levis
Voulaient clore leurs yeux de lumière assouvis,
Et le sommeil couchait la mère douloureuse,
Dont le petit enfant gît sous la terre affreuse...
Plus d'aboiements de chiens dans la ville ; aucun bruit ;
Le silence occupait la noirceur de la nuit.

Mais le sommeil ami n'a point touché Médée,
Si fort est le souci dont elle est possédée :
Près du temple d'Arès elle craint ces taureaux
Sous qui doit succomber la force du héros;
Son cœur impétueux bat et se précipite...
Comme parfois dans nos maisons joue et palpite
Un rayon de soleil sur l'onde d'un bassin,
Il va, vient, s'en retourne en son changeant dessein :
Ainsi s'agite un cœur de seize ans qui s'alarme...
La pitié fait tomber de ses yeux une larme;
Le mal crispe ses nerfs et fait frémir sa peau,
Frappe sa nuque aux coups répétés d'un marteau,
Hélas! et c'est l'Amour, l'Amour cruel, qui pèse
Sur son cœur, et lui fait ce mal, que rien n'apaise...

LES ARGONAUTES

I

Comment Jason vint à Corinthe avec Médée,
Et comment du héros l'âme fut possédée
Des soins d'un autre amour, d'une autre ambition ;
Comment, dans la fureur de l'indignation,
La fille d'Eétès punit l'époux perfide,
C'est le sujet du drame éloquent d'Euripide;
Mais nous voulons d'abord, pour notre amusement,
Dire qui fut Médée et qui fut son amant,
Et par quelle aventure une magicienne
Royale dans la main d'un héros mit la sienne.
Muse, dis-nous ce chef qui des murs d'Iôlcos,
Monté sur le navire Argo, vint à Colchos[1].

II

Athamas, fils d'Eole, était roi d'Orchomène,
Et sur la Béotie étendait son domaine[2].

1. Colchos est une forme purement française; il faudrait dire au pays des Κόλχοι, *Colchi* en latin.
2. Il y a aussi une Orchomène en Arcadie.

Il avait épousé la blanche Néphélé;
Deux enfants étaient nés : Phrixus, suivi d'Hellé,
Car c'est un vœu de roi qu'avoir garçon et fille.

Un caprice fâcheux détruisit la famille :
Athamas délaissa Néphélé pour Ino.

Celle-ci, quand elle eut au doigt l'or de l'anneau,
Détesta les enfants de la première épouse,
Car une belle-mère est aisément jalouse.
Une famine alors désolait le pays ;
Pour se débarrasser de ces enfants haïs,
Ino sollicita, trop prêts à lui complaire,
Les prêtres mensongers, avides d'un salaire,
Et ceux-ci firent croire aux citoyens déçus
Que les Dieux avaient soif de ton sang, ô Phrixus!

Le jeune homme allait être immolé, mais, à l'heure
Solennelle, Mercure à la mère qui pleure
Apporta, fendant l'air en un rapide essor,
Un bélier merveilleux dont la laine était d'or.
Phrixus auprès d'Hellé sur la toison prit place,
Et l'animal divin s'élança dans l'espace.

Il arriva qu'Hellé, lâchant son compagnon,
Se noya dans la mer qui depuis prit son nom[1].
Phrixus fut plus heureux; le bélier, qu'un Dieu guide,
Le porta vers Ea, ville de la Colchide.

1. L'Hellespont.

Là régnait Eétès, monarque hospitalier;
Phrixus aux Dieux sauveurs immola le bélier,
Et donna la toison précieuse à son hôte :
Et celui-ci, gagnant la forêt large et haute,
Suspendit la relique aux bras d'un chêne vert
Que gardait un Dragon à l'œil toujours ouvert.

Il ne s'en tint pas là : touché de l'aventure
Du jeune homme, il goûta sa beauté, sa droiture,
Voulut qu'il oubliât la Grèce auprès de lui.
Phrixus se confia sans peine à cet appui ;
Et, comme le bon roi le voyait sans famille,
Il fit de lui son fils en lui donnant sa fille[1].

III

L'histoire maintenant court vers des lieux nouveaux :
Les personnages sont deux rois, frères rivaux
Et neveux d'Athamas; toute la Thessalie
Du bruit de leur dispute est troublée et remplie.
Pélias chasse Eson du trône d'Iôlcos ;
Celui-ci, de ses cris fatiguant les échos,
Emmène en son exil Jason, garçonnet frêle,
Et, pour qu'il puisse un jour soutenir sa querelle,

1. Chalciopé, sœur de Médée et d'Apsyrtos.

Pour en faire un héros au cœur pur, au bras fort,
Au fond des bois, où l'a jeté son mauvais sort,
Il le fait élever par Chiron, le Centaure [1].

Pélias sur son trône usurpé craint encore;
Car un oracle a dit : « Prends garde à l'inconnu
Qui doit venir un pied chaussé, l'autre pied nu. »
Or Jason, déjà plein de force et de courage,
En passant l'Anauros gonflé par un orage,
Perdit une de ses sandales. L'accident
Parut au fils d'Eson d'un présage évident.
Désigné par le Ciel, il va sans faire halte
Vers Iôlcos; un Dieu le soutient et l'exalte...
Il porte dans ses mains deux lances; sur son corps
Un vêtement serré contient ses membres forts;
La peau d'un léopard le défend des ondées;
Ses tresses, que le fer n'a jamais émondées,
Descendent pesamment sur sa nuque et son dos,
Façonnés par le sort aux sublimes fardeaux.
Il est devant le roi Pélias : « Mauvais frère,
Rends enfin la couronne usurpée à mon père ! »
L'autre, pour déjouer l'ennemi détesté,
Fait appel à sa force, à sa témérité :
« Jeune homme aimé des Dieux, je cède à ta fortune,
Mais une épreuve au moins n'a rien qui t'importune :
Si tu vas à Colchos nous quérir la toison
Que possède Eétès, honneur de sa maison,

1. Le même qui a élevé Achille. L'antiquité, et en particulier Pindare et Euripide, semble en avoir fait un philosophe moraliste. (Voy. *Iphigénie à Aulis*.)

Et l'âme de Phrixus demeurée en détresse[1],
Et peux la ramener au doux pays de Grèce,
Que du fils d'Athamas le malheur touche encor[2];
Si tu nous rends ce double et précieux trésor,
Alors, fils, m'inclinant sous ta gloire prospère,
Je rendrai sans délai sa couronne à ton père. »

IV

Il dit, et le jeune homme accepte le traité.
Il s'adresse aux vaillants dont le cœur est tenté
De gloire et d'aventure, et par toute la Grèce
On s'arme pour la lutte et l'œuvre vengeresse.
Et d'abord on construit un vaisseau; c'est Argus,
L'inventeur de l'équerre et des compas aigus,
L'élève de Pallas, qui dirige l'ouvrage;
La scie aux dents d'acier, mille marteaux font rage
Aux environs du port de Pagases[3]; dans l'air
Se dressent les hauts mâts prêts à braver l'éclair;
D'un chêne de Dodone, Argo, ta proue est faite[4];

1. Pélias feignit d'avoir eu un songe dans lequel Phrixus lui ordonnait d'apaiser ses mânes, errants dans une terre étrangère, et de rapporter en Grèce la toison du bélier qui lui avait sauvé la vie.

2. C'est-à-dire de Phrixus.

3. Pagases, port de Phères, en Thessalie.

4. Dodone, en Epire, à 18 kilomètres S.-O. de Janina, est un des plus vieux sanctuaires grecs. Le pays avait été couvert autrefois de forêts

On entendra sa voix, et tu seras prophète,
O navire, que monte Orphée à la voix d'or,
Hercule avec Hylas, Pollux avec Castor,
Lyncée aux yeux perçants... Tiphys tiendra la barre,
Et poussera la nef au sein du flot barbare!
En avant! C'est ainsi que, vingt siècles plus tard,
Guillaume, duc de Normandie, un fier bâtard,
Un frère de Jason par le sang, par la race,
Par la langue, emmena, beaux d'espoir, sur sa trace
Un peuple de soldats, champions du procès,
Dont la plus grande part se nommaient des Français!

V

Mais quand l'Argo paré sur les flots se balance,
O mères! qui dira vos cris, votre silence!
Car l'heure de partir est venue, et le vin
Va couler pour les Dieux, sans qui l'espoir est vain.
Le Chef, Jason, paraît. Du sommet de la proue,
Pendant qu'à ses beaux pieds l'eau serpente et se joue,
Semblable au jeune aiglon qui va prendre l'essor,
Il élève vers le ciel d'or la coupe d'or!
Il invoque le Grand Jupiter, dont la foudre

de chênes, où les tribus helléniques primitives avaient mis leurs dieux; ces dieux parlaient dans le bruissement des feuillages. De tous les coins de la Grèce on continua de consulter Zeus Naios, le Dieu du principe humide, et Diona (Hèra ou Junon), son symbole féminin.

Punit le téméraire et le réduit en poudre ;
Il invoque les flots rapides, et les vents
Qui prêtent leur haleine, ô gloire ! à tes servants !
Ah ! puisse-t-il trouver après la nuit sereine
Des jours de beau soleil sur l'onde qui l'entraîne,
Et puisse-t-il plus tard, de retour au pays,
Conter son aventure aux hommes éblouis !

VI

Les poètes ont dit par quelles aventures
Faites pour étonner les oreilles futures
Le favori des Dieux poursuivant son dessein
Dans les vents et les flots grondeurs franchit l'Euxin.
Ils ont dit Hypsipyle, amante abandonnée
Aux rives de Lemnos comme une fleur fanée...
On remonta le Phase, on entra dans Ea ;
Jason fit sa demande et le roi l'agréa[1] :
« Fils, tu veux la Toison : va donc et la dispute
Au Dragon qui la garde et ne craint pas la lutte ;
L'élève du Centaure et le fils d'un grand roi
Doit chercher le péril et surmonter l'effroi. »
On sait par qui la main du héros fut aidée
Et son cœur soutenu, par la jeune Médée,
La fille d'Eétès, la vierge de quinze ans

1. Le roi, Eétès.

Qu'un amour ingénu, gros de soucis cuisants,
Tient éveillée et pâle... Elle sait la magie
Des philtres tout-puissants ; et, par leur énergie,
Le héros vient à bout des dangers, se fait jeu
Des géants, des taureaux dont le souffle est de feu,
Du dragon tortueux qui sur la Toison veille...
Enfin le fils d'Eson tient en main la merveille;
Son cri vainqueur au loin fait vibrer les échos :
En route, les marins, pour la chère Iôlcos !
Médée, âme de rêve et d'espérance pleine,
Va suivre le héros par le mont, par la plaine ;
Son père essaie en vain de la joindre; sa main
Prend un couteau, répand sur le sanglant chemin
Les membres découpés du frère qui l'épie,
Crime affreux, et qu'il faut un jour que l'on expie[1] !

VII

C'est ainsi qu'on atteint Iôlcos... Mais hélas!
Le vieil Eson est mort, tué par Pélias[2] :
Jason a sous les yeux le cadavre d'un père!
Un désir de vengeance en son cœur s'exaspère;

1. Je n'ai donné qu'un résumé de l'histoire. Eétès veut empêcher le départ de Jason; Médée retarde la poursuite du roi en semant sur la route les membres de son frère Apsyrtos, et elle accompagne son amant dans sa fuite.

2. Pélias croyait que les Argonautes ne reviendraient pas de leur expédition.

C'est à Médée encor qu'il livre son chagrin ;
Et bientôt, dépecé dans le vase d'airain,
Pélias sous les mains de ses filles rend l'âme[1].
Acastos, fils du mort, prend sa place, et réclame
Le départ de Jason, le prompt bannissement
De la femme barbare au noir enchantement ;
Et le héros si pur, le sublime Argonaute,
Sans patrie et sans biens, s'en va, cherchant un hôte.

1. Médée persuade aux filles de Pélias de couper en morceaux le corps de leur père, et de le faire bouillir, les assurant que cette opération lui rendra une nouvelle jeunesse. Mais elle ne prononce pas la formule magique qui pouvait transformer les restes de Pélias, et le roi ne revient pas à la vie.

MÉDÉE

Médée

«... Une mère qui tue ses enfants tout en les aimant avec tendresse, qui pleure le crime qu'une passion plus forte que cette tendresse lui fait commettre, une mère, enfin, qui est à la fois l'objet de notre horreur et de notre pitié. » (H. Weil, *Notice sur la Médée de Néophron*[1].)

Médée, après avoir aidé Jason à conquérir la Toison d'or, l'a épousé et l'a suivi dans son exil. A Corinthe, où le couple a trouvé un refuge, Jason devient infidèle : cédant à l'attrait d'un amour nouveau et aux conseils de l'ambition, il épouse la fille de Créon, roi de Corinthe. Médée, révoltée de cette ingratitude, fait éclater son ressentiment contre celui qui l'a outragée; rien ne lui coûtera pour se venger du perfide Créon, qui redoute les effets de sa haine, la bannit de Corinthe, et ne lui donne pour partir qu'un jour de délai; elle va l'employer atrocement. C'est en vain que Jason essaye de l'apaiser. Justement, elle a reçu la visite du roi d'Athènes, Egée, qui lui a offert un asile. Dès lors, sa résolution est prise. Elle envoie (on verra quelle comé-

1. Néophron, poète tragique antérieur à Euripide, auteur d'une *Médée* dont quelques vers nous ont été conservés. Euripide suivit peut-être de très près le plan de Néophron, mais il l'imita comme un maître en éloquence et en poésie. (D'après H. Weil.)

die sinistre elle joue avec son ingrat époux) une robe empoisonnée à sa rivale, qui se pare de ce présent fatal et meurt en proie aux plus cruels tourments. Son père succombe avec elle. Puis, pour frapper le cœur de son mari par l'endroit le plus sensible, Médée égorge les enfants qu'elle a eus de lui. Après avoir accompli ces forfaits, elle s'enfuit à travers les airs et va chercher un refuge auprès du roi d'Athènes.

INVOCATION

Eros, invincible guerrier !
Eros, de tous nos biens destructeur meurtrier !
Toi qui demeures et te joues
Sur le front de la vierge et sur ses tendres joues,
Tu visites la mer, l'antre de l'animal ;
Nul des Dieux n'échappe à ton mal,
Et nul des hommes éphémères !
Le cœur touché par toi se nourrit de chimères,
Le juste à l'injustice est entraîné : malheur !
Tu fomentes le trouble et fais naître entre frères
Le soupçon querelleur !
La vierge étincelante à l'œil ensorceleur
L'emporte sur la règle et la loi souveraine :
Aphrodite en riant rive sur nous sa chaîne !

Sophocle, *Antigone,* 781.

MÉDÉE

I

Quand le roi d'Iôlcos, en exilant Jason,
De la magicienne eut vidé sa maison,
Le héros, que la voix populaire diffame,
Dut partir, emmenant ses enfants et sa femme,

En quête d'un abri tranquille, et, quelque temps
Il erra, l'âme obscure et les pieds hésitants.
A la fin, il trouva Corinthe hospitalière,
Et le vieux roi Créon recueillit sa misère.
Tous lui furent amis : on honore le chef
Que porta vers Colchos la glorieuse nef,
Et le peuple applaudit à la jeune Médée,
Par qui du fils d'Eson la tâche fut aidée,
A celle qui l'aima, partagea son danger,
Et qui, déracinée, errante à l'étranger,
De ses royales mains, blanches et secourables,
Répand l'or et le baume aux mains des misérables.

II

Mais Jason lui réserve un coup inattendu,
Car une ambition soudaine l'a mordu.
Se croit-il au-dessus de la justice humaine,
Ou bien si c'est l'amour qui l'aveugle et le mène ?
Abandonnant Médée, oubliant les enfants
Que naguère il prit d'elle en ses bras triomphants,
Il va, flattant son hôte, et l'enchaîne et l'abuse,
Et demande la main de sa fille Créuse.
Et Médée, interdite à ces nouveaux tourments,
Lève les mains au ciel, atteste les serments.
Le dépit, la douleur l'étendent sur sa couche;
Des malédictions s'échappent de sa bouche ;
Ses yeux restent fixés sur le morne horizon.

Devait-elle quitter son père et sa maison
Pour suivre l'étranger qu'une âme vagabonde
Appelle tour à tour à tous les coins du monde,
Le voyageur toujours changeant, qui vire au gré
Des souffles infinis, que l'amour inspiré
N'a jamais retenu par son charme au rivage,
Lèvre que chaque jour tente un nouveau breuvage!
Ainsi Médée, ardente et jalouse, ô Jason!
Brasse ses souvenirs comme on brasse un poison :
Son âme est violente; il faut craindre tout d'elle :
Ou qu'elle ne se tue aux pieds de l'infidèle
Frappé mortellement, ou qu'en son désarroi
Elle attente à la fille innocente du roi!

III

Or elle ne sait pas la suprême avanie :
Le vieux roi craint la femme au malfaisant génie,
Jalouse des futurs époux, jetant sur eux,
Magicienne obscure, un charme dangereux,
Du moins empoisonnant leur amour de sa plainte!
Médée et ses enfants partiront de Corinthe.
Jason le sait, Jason se tait : ô faible cœur
Où le jeune désir met son drapeau vainqueur!
Médée ignore tout, mais n'importe : bannie
Du lit de son époux, oubliée et honnie,
C'est un insupportable outrage, et sa fierté
S'indigne au seul penser de l'infidélité :

Elle se vengera; l'amère jalousie
A pénétré sa moelle et devient frénésie;
Elle souhaite de mourir, mais, en mourant,
Elle veut laisser d'elle un souvenir flagrant;
Elle mourra; mais ses enfants, fleurs de son âme,
Ne lui survivront pas pour enchanter l'infâme;
Ils la suivront dans l'ombre éternelle, et Jason
Doit expier, avec leur mort, sa trahison!

IV

Aux femmes de Corinthe elle expose sa peine,
Et l'on tremble, à prévoir les effets de sa haine :
« Oh! quel est mon malheur! Celui que j'aimais seul
M'a tuée, et ses mains ont tissé mon linceul.
Parmi tout ce qui pense et tout ce qui respire,
Notre condition, ô femmes! est la pire!
Il nous faut à prix d'or acheter un mari[1]
Qui devient un seigneur impérieux, pétri
D'instincts bons ou mauvais — qui peut d'abord le dire?
Mais dont la volonté nous fait pleurer ou rire[2].

1. Aux temps homériques, l'époux donnait à sa femme ou aux parents de sa femme des présents, ἔδνα; au temps d'Euripide, c'était le mari qui recevait une dot, φερνή ou προίξ. Il y a progrès; car le temps où le mari achète sa femme est encore l'âge de l'esclavage domestique. (Artaud.)

2. Médée n'est qu'une étrangère pour les femmes de Corinthe... Mais cette étrangère a toutes leurs sympathies parce qu'elle est abandonnée de l'homme qu'elle aimait : la cause de la femme trahie n'est-elle pas celle de toutes les femmes? (P. Decharme, *Euripide.*)

Ah! la loi nous défend de le répudier[1],
Et c'est scandale aussi de quitter son foyer!
O vous qui m'écoutez, que votre destinée
Près de la mienne est belle, ô mère infortunée!
Vous avez tout, famille et cité, la maison
D'un père, les plaisirs de la vie à foison,
Des amis, tous les biens qu'un Dieu partage et donne;
Cependant mon époux m'insulte et m'abandonne,
Et, sans abri possible et loin de mon pays,
Je n'ai père ni mère! — oh! revers inouïs!
Pour m'offrir un refuge en ce sinistre orage!
Ah! n'importe la voie où mon pied s'encourage,
Si ma vengeance un jour d'un glaive nu descend,
Qui pourra m'accuser d'avoir versé du sang! »

V

Comme elle exhale ainsi sa rancune mortelle,
Le maître du pays s'avance devant elle,
Vieillard au front blanchi, du nœud royal serré[2];
Il a pris un parti sage et considéré :
Médée est du royaume à tout jamais chassée;
C'est la punition de sa plainte insensée;

1. Quitter son mari est scandaleux, le répudier impossible. Le droit de répudiation n'appartenait qu'au mari. La femme pouvait demander à l'archonte le droit de quitter son mari; mais elle devait faire sa plainte personnellement, et l'opinion la condamnait presque toujours. (H. Weil.)
2. C est Créon.

On connaît sa science, elle a plus d'un secret,
Et les craintes d'un père ont dicté son arrêt :
Qu'elle parte, emmenant ses enfants! Qu'elle cesse
D'agiter sa rancune aux yeux de la princesse!
Sa haine pour Jason qui ne veut pas finir
Va sans trêve à son but, il faut la prévenir;
On ne la craindra plus, de Corinthe éloignée.

Et la femme se fait plaintive et résignée :
Elle ne hait que son époux; quant au vieux roi,
Qu'il ne craigne rien d'elle, et parle sans effroi
Des secrets de Médée, inconnus au vulgaire[1];
Que Jason l'abandonne, elle saura se taire,
Et verra sans pleurer les pompes de l'hymen;
Et Créuse à Jason pourra donner sa main
Sans qu'une plainte échappe à sa lèvre pâlie....

Mais Créon ne croit pas toute haine abolie;
On a craint trop longtemps ce cœur exaspéré,
Il faut qu'elle s'éloigne ou de force ou de gré.
La résolution prise et dûment scellée,
Le roi donne un délai d'un jour à l'exilée :
Mais, ce terme expiré, qu'elle aille faire peur
A d'autres de sa haine et de son art trompeur!

Et la magicienne exulte, amère, affreuse :

1. Ma science, mon habileté me rend odieuse aux uns, et un objet de scandale pour les autres, mais on l'exagère. Je ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». (H. Weil.) Médée est habile; elle est, comme toutes les femmes d'Euripide, timide et hardie, faible et violente, dissimulée enfin. (Voy. P. Decharme, dans son *Euripide*.)

Le vieux roi n'a pas vu l'abîme qu'elle creuse !
Trois de ses ennemis vont périr : c'est Jason,
C'est la fille du roi, c'est le roi... Le poison
Va faire son office ; on la croit résignée,
Mais les nouveaux époux n'ont pas cause gagnée !
Certe, on ne l'aura point trahie impunément,
Et les noces pourront finir amèrement !
Fais appel à ton art, Médée, enchanteresse
Aux secrets interdits, furtive chasseresse
Des poisons de la terre et des philtres méchants
Que tu trouves la nuit, pieds nus, parmi les champs !

VI

Et Jason se présente, et sa vanité folle
Se flatte de guérir une âme qu'il désole :
« Elle eût pu, moins colère et moins âpre, rester
A Corinthe, soumise au vieux maître, habiter
Le palais ; mais ses pleurs, sa plainte intempérante
L'en chassent : la voilà sur les routes errante !
Hélas ! Jason pardonne en faveur du passé,
Mais Créon qu'elle insulte à la fin s'est lassé...
Cependant un devoir suprême incombe au père :
Subvenir à Médée, épargner la misère
A celle qui l'aima, secourir ses enfants,
Leur assurer à tous des foyers réchauffants,
C'est sa tâche. »
Et Médée à ces propos ricane :

« Que lui font les épis que l'indigence glane
Et mendie en pleurant sur le champ moissonné,
Et cet or, par la main d'un traître profané !
Jason vient la trouver, s'apitoie et la tance !
Est-ce courage ! Non ! c'est folie et jactance !
Après tout, tu fis bien de venir, je dirai
Ce que j'ai sur le cœur et m'en soulagerai.
Je t'ai sauvé la vie, au jour — tu sais l'histoire —
Où tu vins en Colchide, aventurier sans gloire.
Les taureaux te soufflaient une haleine de feu ;
Le dragon se prêtait sans ardeur à ton jeu ;
Et du sang d'un héros l'herbe eût été rougie,
Mais je t'aimais, ô folle ! et j'avais ma magie !
Et, m'exilant pour toi du natal horizon,
J'ai suivi mon amour et non pas la raison !
Pélias a péri sous les mains de ses filles,
Comme tombe la gerbe au coupant des faucilles[1] :
Reconnais-tu ce crime, ou si tu t'en défends ?
Oh ! ces mains qu'il pressait ! Souvenirs étouffants
De mes baisers trahis ! Meurtrière pensée
De la boue à pleins poings jetée au gynécée !
Misérable, où veux-tu que j'aille maintenant ?
Chez mon père, que j'ai trompé, l'assassinant
Dans son fils, dont les os blanchissent sur la voie ?
— Filles de Pélias ! serai-je votre proie[2] ?

1. Tous ces faits sont connus ; voir plus haut *Les Argonautes*.
2. Ennius, chez Cicéron, *de Oratore*, III, 58 :

Quo nunc me vortam ? Quod iter incipiam ingredi ?
Domum paternamne, anne ad Peliæ filias ?

De quel côté me tourner ? Quel chemin prendre ? Me dirigerai-je vers la maison de mon père, ou vers les filles de Pélias ?

— Ah ! j'ai reçu le prix de mon pur dévoûment ;
Ma récompense est belle, on s'en vante vraiment :
Cette félicité sans fin, cette allégresse
Que devaient envier les femmes de la Grèce[1] !...
Je n'ai plus aujourd'hui qu'à m'en aller, traînant
Mes pas irrésolus, offrant à tout venant
L'image d'une femme offensée et meurtrie,
Veuve de son foyer comme de sa patrie !
— Va-t'en ! De vains discours ne sont plus de saison ! »

— « O femme ! si tu m'as sauvé, lui dit Jason,
C'est que tu m'as aimé ! Devant que me connaître,
L'impérieux amour t'attachait à mon être[2].
Mais ne dis pas : « Mes soins et mon cœur sont trahis ! »
Une fille barbare habite le pays
Où règne avec la loi la justice imprimée
Dans les cœurs ; ta science est partout renommée —
Et que vaut le mérite inconnu ? — Quant à moi,
Proscrit, si je m'unis à la fille du roi,
Je ne sens point de haine ou de mépris pour celle
Qui me sauvait, aux jours où ma gloire chancelle ;
Mais je suis pauvre, en butte à d'orgueilleux défis !
— Je voulais être riche, et le serai ; mes fils
Le seront ; de nouveaux enfants — j'en ai l'idée —

1. Médée rappelle ici à Jason les propos qu'il lui avait tenus autrefois, quand il voulait la gagner : toutes les femmes de la Grèce envieraient son bonheur. Elle lui reproche les illusions dont il l'avait alors bercée. (H. Weil.)

2. Tu me amoris magis quam honoris servavisti gratia : tu m'as sauvé par amour, non pour me faire honneur des services rendus. Ennius, dans Cicéron, *Tusculanes*, IV, 32.

Aideront les enfants que m'a donnés Médée !
— O femme ! je voudrais garder ton amitié !
Crois-m'en ; la jalousie est un mal sans pitié ;
Je t'ouvre mon trésor et j'assure ta vie,
Et ma protection t'aura toujours suivie ! »

Mais l'épouse se tait, son cœur n'est pas surpris ;
« Va ! l'offre d'un méchant, son trésor est sans prix !
Va retrouver, si tu l'oses, ta fiancée !
Tu te repentiras de m'avoir délaissée ! »

VII

Or, voici que, toujours farouche, elle a reçu
La visite d'Egée ; à tant d'amour déçu[1],
A la proscription, à l'indigence vile
Le jeune roi d'Athène offre asile en sa ville.
C'est un devoir pour lui que l'hospitalité ;
Médée en son palais, séjour de liberté,
Respirera sans crainte et guérira sa plaie ;
Le calme renaîtra dans son cœur qui s'égaie.
Qu'elle s'y réfugie à son heure, à son gré,
Nul ne l'en chassera, le prince l'a juré.

1. L'intervention d'Egée est insuffisamment motivée et ne semble pas bien nécessaire. Tout le monde en convient ; et l'idée de mêler à l'action un personnage tout à fait épisodique ne peut s'expliquer que par le désir de rattacher la fable aux traditions attiques et de montrer une fois de plus qu'Athènes fut toujours l'asile des malheureux. (H. Weil.)

Médée, alors, n'hésite plus, et sa vengeance,
Monument de terreur, se dessine et s'agence :
Donc, elle se fera suppliante, implorant
Jason, priant le roi, que sans peine on surprend,
Soumettant sa douleur aux genoux de Créuse;
Sous un masque de deuil elle ourdira sa ruse,
Et des tendres enfants dociles et soumis
Fera le piège où vont tomber ses ennemis.
Elle les enverra porter à l'épousée
Une robe d'un lin plus frais que la rosée
Matinale, plus doux que les fils d'Arachné,
Et la couronne d'or dont son front fut orné;
Et la femme frivole, essayant la parure,
Revêtira la mort que cache la dorure.
Ses deux enfants mourront, égorgés de sa main;
Sans défense, ils mourront; un pouvoir surhumain
Ne prolongerait pas d'un seul instant leur vie,
Et l'on ne rira plus de leur mère trahie!
Qu'importe à ces petits de vivre sans foyer
Pour voir l'indifférent sur eux s'apitoyer ?
Leur gorge s'ouvrira sous la tranchante lame,
Et Jason s'en ira sans enfants et sans femme !
Et Médée elle-même ira, loin du pays,
Pleurer ses longs espoirs si vite évanouis,
Pleurer ses enfants morts[1] ! — O sinistre problème
D'un cœur désordonné, mortel à ce qu'il aime,
En ses ressentiments aveugle justicier,
Et pour ses ennemis fait de marbre et d'acier !

1. J'ai suivi les corrections de Henri Weil.

VIII

Et voilà de nouveau Jason devant la femme
Implacable, au dessein jaloux que rien n'entame,
Adorant ses enfants, prête à les égorger !
Et son accent devient plaintif et mensonger :
« Donc, il faut que Jason lui pardonne, en mémoire
Du service, et de l'aide apportée à sa gloire.
Elle ne prétend pas haïr qui veut son bien ;
Elle honore en Créon son père et son soutien,
Et s'incline devant Jason, dont la prudence
Assure à ses enfants le pouvoir ,l'abondance[1] !
Le pauvre — qui l'ignore, hélas ! est sans amis
Dans sa ville natale, et va, le front soumis ;
Elle aurait dû sans doute ignorer la colère,
Caresser la nouvelle épouse et lui complaire
Et l'assister, debout près du lit conjugal[2] ;
Mais la femme est un être au vouloir inégal...
Il faut que son mari lui pardonne...
Elle appelle
Ses enfants : « Venez vite ! Il n'est plus de querelle
Entre nous ; votre père est votre ami, le mien :
Faites comme moi-même, enfants ! aimez-le bien !

1. Elle répète ironiquement ce que Jason a dit plus haut.
2. L'ironie perce de plus en plus.

Mais qu'ai-je donc? Voici que je pleure! Folie!
Quand avec mon époux je me réconcilie[1] ! »

Jason, déconcerté, la rassure. Jason
Pense toujours à ses enfants, et c'est raison
Qu'il travaille pour eux, afin que dans Corinthe
Ils portent haut la tête et qu'ils marchent sans crainte.
« Sèche tes pleurs, Médée, et reçois mon serment;
Crois-en, crois-en l'ami sincère après l'amant,
Et laisse faire aux Dieux, à Pallas qui me guide,
Et qui veut sur nos fils étendre son égide. »

Et Médée essuyait ses larmes, et parlait
Doucement à son tour : elle se consolait,
Disait-elle à Jason, d'une parole amie,
Et prendrait le chemin de l'exil, affermie
Dans un penser de paix où l'espérance a lui,
Si son époux gardait ses fils auprès de lui.
Qu'il demande à Créon de ne pas les proscrire,
De vouloir sous ses yeux leurs larmes et leur rire,
Et que daigne la jeune fille intercéder
Près du roi... Puisses-tu, Jason, l'y décider!
Qu'il prenne, pour gagner la faveur souhaitée,
Le présent du Soleil, la robe si vantée[2],
Le beau péplos de soie au joyeux chatoîment,
Et la couronne d'or où brille un diamant :

1. Médée se détourne pour cacher ses larmes, mais Jason les aperçoit. Médée n'est pas insensible, et c'est ce qui fait la beauté de la conception d'Euripide.

2. Exactement : la parure que jadis Hèlios, père de mon père, a donnée à ses descendants.

C'est son cadeau de noce en ces instants suprêmes.
Ses enfants à genoux iront l'offrir eux-mêmes ;
Les présents font plaisir même au riche, aux puissants,
Et que daigne Créuse ouïr des innocents!

IX

Comment fut accueilli l'hommage de Médée,
Et la tragique fin de la jeune accordée,
On va l'apprendre. Les enfants sont revenus
Joyeux, et vers leur mère étendant leurs bras nus ;
Et celle-ci, qui veut sa vengeance complète,
Dardant un regard sombre où la mort se reflète,
Songe que l'âpre exil pour elle va s'ouvrir,
Et que l'heure est venue où ses fils vont mourir :

« Mes enfants ! Mes enfants ! Vous aurez une ville,
Et, loin de votre mère, un refuge tranquille ;
Et moi, je m'en irai de cités en cités ;
Je ne vous verrai pas grandir à mes côtés,
Et, le jour d'une noce, ô mère infortunée !
Je ne porterai pas la torche d'hyménée[1].
Mon orgueil m'a perdue ainsi qu'un mauvais vin.
— Hélas ! vous avez bu mon lait, et c'est en vain
Que j'ai peiné, que j'ai souffert mille tortures

1. La mère portait un flambeau aux noces de son enfant.

En vous mettant au monde, ô douces créatures !
Vous deviez me nourrir vieille femme, et vos mains
M'ensevelir, selon le désir des humains :
Cette espérance, hélas! m'est à jamais ravie!
Vous ne me verrez plus ; je traînerai ma vie
Misérable, bannie au pays étranger;
Et vous autres, enfants ! Votre sort va changer !
Pourquoi me suivre ainsi de vos yeux, oh! délire!
Et sourire vers moi d'un suprême sourire ?
Quand vous me regardez, mon courage s'en va :
Je renonce au dessein que ma haine rêva...
Quand mon époux m'oublie et m'abandonne, irai-je,
Pour le punir, me faire impie et sacrilège
Et me rendre deux fois malheureuse ? — Mais quoi!
Vais-je prêter à rire à mon époux sans foi ?
Honte à moi, si ma main retombe de faiblesse!...
O mon cœur, ne bats point si fort !... Médée, oh ! laisse,
Laisse vivre tes fils ! Médée ! Epargne-les ;
Leurs bras seront un jour l'asile où tu te plais!
— Donc, sous la trahison j'aurai courbé la tête?...
Il faut que je vous tue, enfants! Rien ne m'arrête!
— La chose est faite, elle est bien faite[1] ! En ce moment,
Sous la robe de soufre et d'épouvantement
La belle fiancée expire... Eh bien ! Courage !
N'oseras-tu, Médée, achever ton ouvrage ?
— Donnez-moi votre joue à baiser ; donnez-moi

1. La mort des enfants. Elle est en quelque sorte accomplie, parce que la résolution de Médée est prise; elle est inévitable, parce que la princesse se débat déjà contre la mort, et qu'on voudra venger ce crime sur ceux qui en furent l'instrument. (H. Weil.)

Votre suave haleine, enfants ! Oh ! sans émoi
Qui peut la respirer ? — Votre regard me tue,
Enfants ! Je ne puis plus soutenir votre vue...
Hélas ! Soyez heureux dans ce monde d'élus,
Où votre père, au moins, ne vous trahira plus !
Je sais mon crime ; il est horrible, mais la haine
M'a prise en ses liens, et de ses nœuds m'enchaîne ! »

X

Les deux enfants (Jason les tenait par la main)
Vinrent trouver Créuse ; et les gens, en chemin,
Caressaient à l'envi leur tête blonde et frêle,
Et chacun approuvait la fin de la querelle.
— Quand Jason se montra, Créuse ! tes yeux doux
S'attachèrent aux yeux de ton futur époux,
Mais tu vis les enfants, et ton regard s'éclaire
Subitement du feu sombre de la colère :
« O princesse ! pourquoi te détourner de nous,
Disait Jason ; vois ces petits à tes genoux,
Ils seront chers un jour à l'épouse qui m'aime ;
Ecoute leur prière, et, comme de moi-même
Accepte ces présents, et le roi daigne-t-il
Retirer ces pauvrets des sentiers de l'exil ! »

Le père et les enfants partis, toute joyeuse,
Créuse a revêtu la robe merveilleuse,
Et sur ses beaux cheveux qui tombent en flot noir

A posé la couronne en riant au miroir.
Elle se complaisait à cette image vaine,
Et, dans l'appartement, sur le parquet d'ébène
Promenait la blancheur de ses pieds radieux;
Puis détournait la tête et dirigeait ses yeux
Vers ses talons de rose[1]... Or, tandis qu'elle arrange
Les plis du beau péplos, soudain sa couleur change;
Elle a froid, et son front se couvre de sueur;
Son regard — trait perçant naguère — est sans lueur;
Une écume blanchit sur sa lèvre... Elle tombe
Sur un siège, déjà froide comme la tombe.
A l'appel de ses cris aigus, épouvantés,
Le palais retentit de pas précipités.
Soudain — comble d'horreur! une flamme qui rampe
Monte en un même instant de ses pieds à sa tempe;
Le diadème d'or fuse en jets dévorants;
Comme d'une chemise ardente, par torrents,
Le soufre qui s'embrase et s'étend l'environne;
Elle veut arracher de son front la couronne,
Hélas! Elle secoue en tous sens ses cheveux,
Mais elle en voit jaillir mille gerbes de feux,
Et meurt sous un brasier toujours prêt à renaître...
Horrible! Un père seul pourrait la reconnaître.

Le maître aux cheveux blancs, Créon survient alors,
Voit les flammes, se jette éperdu sur le corps
De la morte, l'embrasse étroitement, s'écrie :

1. La princesse regarde ses talons en se dressant sur la pointe des pieds : elle veut voir comment tombe sa robe. (H. Weil.)

« Quel Dieu permet ce crime, ô ma fille chérie !
O seul charme au vieillard que le cercueil attend,
Que ne puis-je avec toi mourir en cet instant ! »
Il veut se relever — en vain ! le tissu reste
Et s'applique à ses flancs, comme au buffle un bupreste,
Comme le lierre au chêne, et bientôt, calciné,
Au cadavre brûlant il expire enchaîné.

XI

Hélas ! nous n'avons pas conté le plus horrible.
Il ne reste à Médée, à cette heure terrible,
Après la fiancée et le père expirés,
Que d'égorger encor des enfants adorés !
Va-t-elle reculer devant ce dernier geste,
Tarder un jour, une heure? Ah ! l'attente est funeste
Qui livrerait ses fils au père, à l'ennemi !
Le poignard dans sa main brille bien affermi :
Elle va les tuer dans leur candeur première,
Et passera sa vie à pleurer sur leur pierre.

Entendez-vous ces cris aigus, ces jeunes voix
D'enfants épouvantés, qui percent les parois
Et vont glacer le sang dans la veine : « Ma mère
Quel mal avons-nous fait et que veux-tu nous faire !
Au secours ! Au secours ! »
Mais les cris ont cessé ;
Ils gisent, les petits, sur le marbre glacé !

XII

La foudre en un moment frappe sur la colline
Le mélèze touffu, le chêne qui s'incline
Et tombe avec fracas sur les gazons en fleur :
Aussi vite, Jason, qui connaît son malheur,
Court au palais ; sa main prête à briser l'obstacle
Frappe au vantail de bronze... Ici... Mais quel spectacle !
Médée est sur un char que par l'azur et l'air
Emportent des dragons plus vites que l'éclair :
« A quoi bon t'essouffler et demander main-forte,
Et frénétiquement soulever cette porte ?
Vois ce char : le Soleil, mon aïeul, m'a permis
De prendre ce chemin pour fuir mes ennemis. »

Et Jason, fou d'horreur : « Exécrable furie !
Quoi ! les yeux de tes fils ne t'ont point attendrie !
Quel crime as-tu commis ! Peux-tu, par Jupiter,
Voir le jour qui nous luit, et respirer cet air ?
Ah ! je recouvre enfin la raison. Triste cure !
Car je l'avais perdue, hélas ! quand, l'âme obscure,
Ivre de ta jeunesse, ivre de ton poison,
Je t'emmenai, fille barbare, en ma maison,
Fausse envers ton pays et fausse envers ton père,
Perfide que j'aimais et qui me désespère !
Meurs ! couverte à jamais, monstre au fatal savoir,
Du sang de ces enfants que je ne dois plus voir ! »

Et la magicienne, impassible, implacable :
« Jupiter, qui du ciel nous juge et qui t'accable,
Sait tout ce que j'ai fait pour toi, comme il connaît
Le prix que j'ai reçu de mon amour. Il n'est
Qu'un mot qui vaille. Eh bien ! Tu m'avais outragée,
Moi, l'épouse fidèle, et je me suis vengée !
Quoi ! tu m'aurais trahie, et Créon, le vieux roi,
M'eût chassée, et Créuse eût ri ; derrière moi,
Vous auriez tous les trois chanté l'épithalame !
— J'ai tué mes enfants, mais je t'ai mordu l'âme !
Le fer est dans ton cœur... Mais non ! ce n'est pas moi
Qui les ai tués ! Non ! C'est ton manque de foi,
C'est le fangeux reptile en ton âme de boue !

Tu voudrais posséder — et ta douleur l'avoue !
Ces fils de notre sang, et les ensevelir
Et sur leurs petits corps sangloter et pâlir !
Non ! Je les porterai de mes mains de nourrice
Dans la forêt sacrée à l'ombre protectrice,
Et nul de mes bourreaux, nul barbare au bras nu
Ne saura violer leur sépulcre inconnu[1] !
Pour toi, tu périras, en proie à l'Erinye[2],
Et tu répéteras mon nom dans l'agonie.
J'ai fait ma tâche, adieu ! Rentre dans ta maison,
Et si tu peux pleurer, pleure ! pleure ! ô Jason ! »

1. Elle les portera « dans le bois sacré d'Hèra Acræa ». Il s'agit d'un temple de Junon, qui se trouvait à une certaine distance de Corinthe, sur le promontoire (ἄκρα) qui marque l'entrée du golfe de Léchée, en face de Sicyone.

2. Tu périras, κακός κακῶς, dit le texte, misérable, misérablement.

LE CYCLOPE

Le Cyclope

«... Ce n'est pas une tragédie que *Le Cyclope*, c'est un drame satyrique... Le drame satyrique était un drame de nature mixte, dans lequel reparaissaient les personnages habituels de la tragédie, ses dieux et ses héros, avec la dignité de leurs mœurs et de leur langage, mais un peu compromis cependant, un peu rabaissés par la familiarité de l'intrigue, par le commerce de personnages d'ordre subalterne, quelquefois risiblement effrayants, centaures, cyclopes, brigands, tyrans fameux et autres; enfin, par la pétulante gaîté d'un chœur, témoin consacré de ce genre d'actions, qui donnait à la composition, plus que toute autre chose, sa forme, son caractère, qui lui imposa son nom — d'un chœur de satyres. » (Patin.)

On sait que les chœurs primitifs célébrés en l'honneur de Bacchus, les Dithyrambes, qui furent l'origine de la tragédie, étaient composés de satyres. Lorsque la tragédie eut choisi ses thèmes hors de la légende de Bacchus, elle dut, naturellement, exclure les compagnons habituels du Dieu. C'est alors que ceux-ci trouvèrent place en des pièces distinctes, qui leur appartenaient désormais en propre, en des drames satyriques. *Le Cyclope* est le seul ouvrage de ce genre qui nous reste de l'antiquité. Si la pièce d'*Alceste* est un drame satyrique, c'est un drame satyrique sans satyres.

Le sujet du *Cyclope* est pris dans le XI[e] livre de l'*Odyssée*. Euripide, toutefois, n'y a pas fait entrer la scène du bélier, si dramatique et si touchante.

Les Satyres et le vieux Silène, leur père, ont été jetés par une tempête sur les côtes de la Sicile, et sont devenus les esclaves du Cyclope Polyphème. Les vents contraires poussent Ulysse dans le pays. Reconnaissance : Ulysse offre du vin à Silène (car les Cyclopes ne connaissent pas le vin) en échange de vivres frais. Arrivée de l'ogre : on a voulu le voler ! Il va manger Ulysse et ses compagnons ! Il dévore en effet deux matelots, mais il se grise avec le vin apporté par Ulysse, s'endort, et Ulysse lui crève l'œil avec un tison embrasé ; puis le héros se fait connaître et reprend la mer.

L'œuvre grecque est un chef-d'œuvre de style : puissé-je avoir réussi à en donner un certain sentiment !

LE CYCLOPE

I

Jupiter, dit la fable ancienne, a pour épouse
Junon, sa propre sœur, divinité jalouse
Que son mari, couvant toujours quelque désir
Infidèle, abandonne et désole à plaisir.
Elle hait ces enfants conçus dans l'adultère,
Famille dont le ciel fourmille avec la terre,
Et surtout elle hait ce fils de Sémélé,
Que son père a sauvé de la mort, recélé
Dans sa cuisse, le jour que la nymphe imprudente
Voulut voir son amant brandir la foudre ardente,
Et que, sous les éclairs pâmée, en frissonnant,
Elle tomba mourante aux bras du Dieu tonnant[1].

On connaît sa naissance étrange et merveilleuse ;
Silène[2] le nourrit, et la bande railleuse

1. Sémélè eut l'imprudence de désirer voir dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu de sa foudre et de ses éclairs, le Dieu qui l'avait rendue mère, mais les flammes dont Zeus était entouré la consumèrent, et, en mourant, elle laissa échapper de ses entrailles le fruit à peine formé qu'elles portaient... Dionysos est bientôt recueilli par son père céleste, Zeus, qui l'enferme et le coud dans sa cuisse, où doit s'achever la gestation. (P. Decharme, *Mythologie.*)

2. Satyres, Silènes, divinités agrestes. La fable fit d'un certain Silène, dieu phrygien d'une sagesse supérieure, le père des Satyres. Les poètes confondent d'ailleurs Satyres et Silènes et en font les compagnons de Bacchus.

Des Satyres ses fils, chèvre-pieds libertins,
Furent les compagnons de ses jeux enfantins.

Pour éviter Junon, Bacchus se réfugie
En Syrie, en Egypte ; on le trouve en Phrygie,
En Thrace, et la légende assure que l'Indus
Le vit à l'Orient porter ses pas perdus.
On le capture enfin, on le livre aux pirates[1],
Qui, déployant au vent leurs voiles scélérates,
Doivent le transporter sur un sol inconnu,
Et le vendre, captif ignoré, pauvre et nu.

Les compagnons du Dieu le cherchaient sur la plaine
Marine, et des bons vents ils épiaient l'haleine ;
Silène, les guidant, tenait le gouvernail ;
Les Satyres ramaient sans craindre le travail,
Jusqu'au jour où souffla sur la vague indocile
Un vent qui les jeta perclus sur la Sicile.

Or, la Sicile, alors pleine d'antres béants,
Nourrissait une race affreuse de géants ;
C'est là qu'ils abordaient dans leur triste fortune.

Les Cyclopes[2] étaient les fils du dieu Neptune :
Violents comme l'onde orageuse, pasteurs
Solitaires, les uns habitaient les hauteurs
Des montagnes, sans loi, sans frein qui les gouverne ;

1. Cette aventure est racontée dans l'hymne homérique à Bacchus.
2. Les Cyclopes personnifient les phénomènes de la mer, ses fureurs. Mais Homère ne voit en eux que les types de cette vie sauvage, qui est antithèse de la brillante culture hellénique.

D'autres au pied des rocs cherchaient quelque caverne.
Ils ne labouraient pas, ne semaient pas le blé,
Vivaient de leurs troupeaux, l'un de l'autre isolé,
Pour viande avaient la chair des moutons et des chèvres,
Poursuivaient dans les bois le chevreuil et les lièvres.
Le lait était leur vin.
Malheur à l'étranger
Que la tempête pousse, ignorant du danger,
Sur la côte ! Un Cyclope en fera sa pâture,
Et son ventre profond sera sa sépulture.

C'est là que Silène et ses fils étaient tombés.

Leur maître se nommait Polyphème ; et, courbés
Sous la peine, piteux, honteux de leur servage,
Il leur fallait mener les troupeaux du Sauvage.
Il fallait nettoyer les auges, les remplir,
Ratisser, balayer l'étable, et, sans pâlir
De dégoût à l'odeur qu'un monstre y développe,
Nettoyer l'antre où dort et mange le Cyclope !

Les pauvres chèvre-pieds gémissaient sur leur sort;
Mais leur gaîté parfois reprenait son essor :
Ils n'avaient plus leur Dieu, ni les blanches Bacchantes
Courant le thyrse en main à travers les acanthes;
Ni le bruit des tambours, ni le vin qu'on boit frais
Près d'une source, à la lisière des forêts;
Ils ne poursuivaient plus les Nymphes[1] aux caprices

1. Nymphes : divinités des eaux, camarades des Satyres, nourrices de Bacchus.

Séducteurs — ô Bacchus! tes divines nourrices!
Mais quelquefois, croisant quelques malins propos,
On les eût entendus chanter près des troupeaux,
Croyant accompagner encore avec leurs rires
Bacchus allant chez sa maîtresse au son des lyres[1]!

Où t'en vas-tu, noble seigneur[2],
Enfant d'ancêtres pleins d'honneur,
Poursuivant ta fière équipée
A travers la roche escarpée ?
Reviens donc près de tes petits,
Qui bêlent, sous l'antre blottis.
Là-haut le vent souffle avec rage,
Qui fait à peine ici mouvoir
Au milieu du gras pâturage
L'eau courante dans l'abreuvoir!

Psytta! Psytta! Veux-tu descendre
Viens paître ici le gazon tendre
Que l'aube sur le penchant vert
De mille perles a couvert!
Reviens, folle bête, ou bien gare!
Pour te montrer comme on s'égare,
Un bon caillou, bien asséné...
Allons! qu'on trotte et qu'on galope,
Capitaine haut encorné,
Droit à l'étable du Cyclope!

1. Il s'agit d'Althée, à qui Bacchus fit présent de la vigne.
2. Le Satyre s'adresse à un bélier de son troupeau.

II

Or, un beau jour d'été — le soleil au zénith
Enveloppait de feu les antres de granit,
Et les bergers, rêvant d'ombre et de sources fraîches,
Rappelaient à l'envi les bêtes vers les crèches
Et jetaient à l'écho le pastoral refrain —
Un navire parut à l'horizon serein.
Il avance, il approche ; on reconnaît l'allure
D'un vaisseau grec à ses agrès, à sa voilure ;
Il aborde ; et voici venir des mariniers
Portant des peaux de bouc, des jarres, des paniers.
Quand ils sont à vingt pas des bergerots, les rires
Eclatent : « Tiens ! voilà Silène et les Satyres ! »
Mais Silène : « Etrangers, que cherchez-vous ici ? »
— « Des vivres, s'il te plaît, et de l'eau fraîche aussi ! »
— « Nous verrons ; mais d'abord, ton nom ? » — « Je suis [Ulysse. »
— « Ulysse, le fameux bavard, riche en malice ! »
— « Si tu voulais ne pas déjà m'injurier !...
Du droit chemin le vent nous a fait dévier ;
Rends-nous service ! » — « Et d'où viens-tu ? » — « Je viens [de Troie ;
Nous avons pris la ville, et la Grèce est en joie.
Hélas ! je regagnais Ithaque et ces foyers
Que nous n'avons pas vus depuis dix ans entiers,
Mais nous avons dû fuir, touchant presque à l'Epire ! »
— « Et vous voilà tombés d'un mal dans un mal pire !

Et vous avez le sort que nous eûmes jadis,
S'il n'est pas plus funeste encor, je vous le dis !
Le sol que vous foulez, ces plaines, ces rivages
Sont l'habitation des Cyclopes sauvages ;
Ils mangent l'étranger ; voyageurs imprudents,
Voilà que vous venez vous mettre sous leurs dents !
Fuyez ! Il en est temps encor ; reprenez place
Sur vos bancs — Polyphème est encore à la chasse —
Ou vous vous ferez prendre, et supplîrez en vain
L'ogre qui ne connaît la pitié, ni le vin ! »

— « C'est bien ; et comme ton avis vaut qu'on l'écoute
Nous allons sans tarder reprendre notre route.
Mais nous avons longtemps vécu de rogatons ;
Tu nous donneras bien des chèvres, des moutons,
Du lait — fais-le pour nous, Silène ! — des fromages,
Bref, ce que vous avez ! Ne crains point de dommages ;
Nous te paîrons le prix que tu voudras. Pourtant,
Mes amis, je n'ai pas sur moi d'argent comptant,
Mais j'ai mieux : c'est du vin. Silène, j'imagine,
Ne hait pas un vin vieux et de noble origine !
Voilà l'outre : buvez ! J'en ai trois fois autant ! »

Et Silène, flairant l'outre : « Oh ! parfum tentant ! »
Il boit, et le voilà bientôt qui se trémousse
A force de humer le vin qui fume et mousse :
Ah ! les jolis glouglous qu'il fait dans son gosier !
Jusqu'au bout de ses doigts il allume un brasier !
Il donnera, dit-il, les troupeaux de l'étable
Pour un verre rempli de ce vin délectable !

Vive le vin, qui fait danser, qui sait calmer
Les plus cuisants soucis, le vin qui fait aimer!
Il presse sur son cœur le cuir hygiénique!
Nargue de Polyphème et de son œil unique!

— « Causons, maintenant! Troie a péri sous vos coups! »
— « Et nous avons remis Hélène à son époux! »
— « Mais vous l'avez, je pense, alors que vous la prîtes,
Traitée en conséquence et selon ses mérites!
Un seul mari n'est pas pour lui plaire, on le sait,
Et plus d'un amoureux délia son corset!
Grosse de trahisons et de paroles fausses,
Dès qu'elle eut vu Pâris, attachée à ses chausses,
Dont l'étoffe sans doute était de soie et d'or,
Elle courut, comme un avare à son trésor,
Et, délaissant le pauvre époux errant sur l'onde,
Elle soumit au fils du roi sa toison blonde!...
Femmes! perfide engeance! Ah! plût aux Dieux, ma foi!
Qu'il n'en eût existé jamais, hormis pour moi! »

Ayant ainsi donné son sentiment, Silène
Disparaît dans l'étable en chantant à voix pleine,
Et bientôt il revient, apportant au héros
Fromages frais pressés, eau limpide et chevreaux :
Qu'Ulysse emporte tout, et qu'en échange il cède
Au Satyre obligeant les outres qu'il possède!

III

Le compte ainsi réglé, tous, mariniers et chef,
Songent à regagner le rivage et la nef.
Les adieux terminés, et comme sur la piste
Ils allaient s'engager, voici qu'à l'improviste
Polyphème paraît... Bacchus ! où se cacher?...
Les Grecs de se blottir dans le creux d'un rocher...
La lutte serait folle à qui n'a pas un glaive,
Et la voix du géant déjà gronde et s'élève :

« Satyres, que fait-on céans ? Vous m'avez l'air
De muser! Le travail est négligé, c'est clair!
Allons! Parlez! Je veux ouïr votre ramage !
Les agneaux ont-ils bu ? — Pour le prochain fromage
A-t-on dûment pressé le lait dans les osiers?
— Il n'est pas temps pour vous de boire à pleins gosiers,
Et Bacchus n'est plus là pour qu'on chante et qu'on rie!
D'abord, levez les yeux, c'est moi qui vous en prie ! »

— « Maître, nous les levons jusques à Jupiter,
Et je vois Orion qui brille dans l'éther ! »

— « Mon repas est-il prêt ? »
— « Il est prêt ; et de même
Puisse ton appétit être prêt, Polyphème! »

— « Les cratères ont-ils été remplis de lait ? »

— « Oui ; tu pourras en boire un tonneau, s'il te plaît ! »

— « C'est bien fait. Mais que vois-je? Oh ! le triste visage !
Qu'est-ce que ces oiseaux de sinistre présage ?...
Qu'est-ce que ces moutons liés et ficelés,
Et ces fromages dans ces paniers empilés ?
Silène ! est-il quelqu'un qui du maître se joue ?
D'abord, d'où vient le sang qui te couvre la joue ? »

— « J'ai la fièvre, pauvret, des coups que j'ai reçus
En défendant ton bien ! S'ils ne sont pas bossus,
C'est que mes vaillants fils ont l'échine solide,
Mais j'en reste, c'est sûr ! pour la vie invalide !
Ces pillards, sache-le, parlaient de t'attacher
Un carcan de six pieds au col, de t'écorcher
Le dos à coups de fouet !... Pardonne ce blasphème,
Ils voulaient t'arracher les boyaux, Polyphème !
C'était à qui d'entre eux serait le plus malin :
Le chef voulait te vendre au maître d'un moulin ;
Un autre, te jeter, esclave, en des carrières,
Pour manier le pic et pour casser des pierres !
Ils t'auraient mis en laisse aux bancs du vaisseau !... »
— « Bien !
Ils avaient leur projet, les bandits ; j'ai le mien.
Tu vas incontinent faire un grand feu, Silène !
Mets fagots sur fagots, et souffle à perdre haleine !
Donne-moi mon couteau : je vais les égorger
Comme de simples porcs, les cuire et les manger !

Aussi bien, je suis las de venaison : Nature
Veut qu'on change de temps en temps de nourriture! »

Ulysse ici proteste : il n'est pas un pillard ;
Il a dûment payé ses vivres au vieillard,
Et pour lui son pays parle en cette aventure.
Grec, il a défendu, pur de la forfaiture,
Les temples de Neptune, alors que l'étranger[1],
L'incendie à la main, courait les saccager!
Que le Cyclope écoute un hôte qui le prie,
Et qu'à l'humanité cède la barbarie!

Ulysse a bien parlé, mais Silène, moqueur :
« Prends garde, bon géant, tu vas dîner par cœur
Si tu te laisses prendre à sa langue éloquente!
Pour moi, je la mettrais à la sauce piquante,
Et je la mangerais sans tarder; c'est un cas
A devenir le plus disert des avocats! »

Et le Cyclope, alors :
« Mon cher, le Dieu du sage,
C'est l'argent; tout le reste est pompeux verbiage.
Si j'entends ton discours, tu sauvas les autels
Qu'à Neptune mon père ont dressés les mortels
Par crainte de la mer sur les hauts promontoires!
Mais que me font à moi Neptune et tes victoires?
Je me moque des Dieux! Je ne sais pas en quoi
Le Jupiter tonnant est plus puissant que moi!

1. Les Cyclopes sont fils de Neptune. Plusieurs caps de la Grèce portaient des temples de ce Dieu.

Tout cela m'est égal : qu'il verse à flots la pluie,
Je me mets à couvert sous la roche — et m'essuie !
Je dîne d'un chevreuil ou bien d'un agnelet;
Je vide dans mon ventre une amphore de lait,
Et, repu, noblement étendu sur mon aire,
Sous ma cape aux longs plis j'imite le tonnerre!
— La bise vient-elle à siffler, que les hivers
Diaprent de frimas le velours des prés verts,
Dûment enveloppé dans ma chaude fourrure,
Je me ris d'Aquilon soufflant par la serrure!
L'été suivra l'hiver, lié par le chaînon
D'une immuable loi; qu'elle le veuille ou non,
La terre, prise un jour d'un frisson d'allégresse,
Produira le gazon dont mon troupeau s'engraisse,
Et si le cœur m'en dit, j'immolerai, mon cher,
Un veau gras, en bon point, dont j'offrirai la chair....
A qui donc? A Jupin?... Quelque sot!... A moi-même !
A mon ventre, plutôt, divinité suprême!
Bien boire et bien manger, n'avoir point de souci,
C'est la sagesse, maître, et du reste — merci !
— Je ne l'ignore pas : vous avez fait un code
Pour empêcher les gens de manger à leur mode ;
Foin du code! J'aurai, cher ami, le plaisir
De te manger, malgré le code, à mon loisir.
D'ailleurs, je ferai bien les choses pour un hôte
Que les vents ont à point nommé mis à la côte.
Reçois le sel et l'eau ; reçois l'ample chaudron
Où tes meilleurs morceaux tout à l'heure cuiront!
L'affaire est entendue! Holà, vous tous! Qu'on entre
Pour être offerts au Dieu qu'on adore en cet antre ! »

IV

Le Cyclope les pousse ensemble vers son trou.

« Bête brute ! disaient les Satyres, par où
Sortir d'ici? Fuyons ! crainte que d'aventure
Il ne veuille avec nous partager sa pâture
Abominable !... Cuire et rôtir l'étranger !...
Ah ! sa condition devait le protéger ! »

V

Ulysse un peu plus tard sort de l'antre. Il chancelle ;
Une sueur d'effroi sur ses membres ruisselle ;
Il appelle Silène :
« O spectacle hideux !
Mes compagnons chéris ! Il en a mangé deux,
Les deux qu'il a trouvés de chair plus délectable,
Plus tendres, plus dodus, plus dignes de sa table !
Le monstre, méditant son repas inhumain,
Les pesait, les tâtait de son énorme main....

Nous avions pénétré dans la grotte ; il commence

Par allumer du feu ; charge son âtre immense
D'un chêne dont les blocs roulent sur les landiers,
Et qu'à peine auraient pu porter quatre fardiers.
Il brasse pour son lit des feuilles sur la terre,
Trait ses vaches, remplit de leur lait un cratère
Profond comme une tonne, et saisit au hasard
Une coupe de lierre au flanc sculpté sans art[1].
Il met le pot sur le foyer, s'arme de broches
D'épine, au bout pointu, dures comme des roches,
Les affile, prépare un vase pour le sang,
Et promène sur nous son œil incandescent.
Il prend deux matelots, de sa lame tranchante
Les égorge, met l'un dans l'eau qui bout et chante ;
Saisit l'autre au talon, et contre le rocher
Lui fracasse le front, d'où l'on voit s'épancher
La cervelle et le sang !... Découpé membre à membre,
Une odeur de rôti se répand dans la chambre !
— Silène ! Il m'avait mis en main le tisonnier,
Et j'aidais en pleurant l'infâme cuisinier !
Les autres, comme oiseaux que la terreur gouverne,
Se blottissaient glacés aux coins de la caverne !

Que dirai-je de plus, ô compagnon chéri
Du Dieu cher à la Grèce, ô toi qui l'as nourri !
Que vous dirai-je plus, ô Satyres que j'aime,
Peut-être un peu poltrons, mais si braves quand même !
Le Cyclope gavé retomba lourdement
Sur le dos ; il soufflait abominablement...

1. Hercule, dans *Alceste*, boit aussi dans une coupe de lierre.

Un bon génie alors me suggéra l'idée
D'emplir de vin la coupe, à tout moment vidée.
Je l'offris au géant : « Connais-tu la liqueur
Dont la vigne a doté la Grèce? Douce au cœur,
On la doit à Bacchus. » Assis sur sa litière,
Le Cyclope vida la coupe tout entière :
« Merci! Cette boisson me plaît, et tu n'as pas
Menti; la vigne est douce après un bon repas! »
Quand je vois qu'il prend goût au vin et lui fait fête,
Je verse un second verre et j'attends sa défaite...
Il se met à chanter; — et je verse, enflammant
Les entrailles du drôle avec le vin fumant!
Il buvait, il chantait de plus belle, ô Satyres!
La voûte résonnait de sanglots et de rires!
— Je me dérobe alors, et si vous avez foi
Dans mon courage, amis! vous fuirez avec moi! »

VI

Ulysse d'expliquer alors son stratagème :
Allumé par le vin qu'il a bu, Polyphème
A conçu le dessein d'aller quérir le chœur
Des Cyclopes ; il veut partager la liqueur,
En bon frère, avec eux... Ulysse blâmera
Cet imprudent parti; plus sage, il lui dira
De vider à lui seul l'amphore bienfaisante....
Quand l'ogre tombera sous l'ivresse pesante,

Ulysse s'armera du fût d'un olivier
Dont il a fait rougir le bout dans le foyer.
Les Satyres voudront l'aider dans sa besogne.
Il percera du bois l'œil béant de l'ivrogne,
Et bientôt, délivrés d'un servage honteux,
Les chemins de la mer s'ouvriront devant eux !

« Bravo ! C'est bien parlé ! Tu verras que nous sommes,
Malgré nos pieds de chèvre et nos cornes, des hommes ! »
Et les voilà déjà piétinant et chantant
Sur la prairie en fleurs où l'agneau va broutant :

Heureux, à qui l'orgie
Fait la lèvre rougie
D'un vin délicieux !
Sur ma natte, semée
De rose parfumée,
Je me crois dans les cieux !

Une jeune maîtresse
A la luisante tresse
Me chante un vieux couplet !
En ma douce démence
J'achève la romance :
« La porte ! s'il vous plaît[1] ! »

1. Le savant Boissonade suppose que ce sont les premiers mots d'une chanson populaire.

VII

Pan ! Pan ! Pan ! Qui vient là ? C'est le Cyclope : il glisse
Et titube sur l'herbe en abordant Ulysse :
« Mon garçon, ton Bacchus est le Dieu sans pareil !
Il me trotte à présent de la gorge à l'orteil !
Mais il fait son séjour d'une outre : vilain rôle !
Un Dieu dans une peau de bouc : n'est-ce pas drôle !
Mais foin du cuir de bête, et vive la boisson !...
Ce n'est pas tout, mon cher ! Je veux qu'à l'unisson,
Mes bons frères et moi, nous nous baignions la panse :
L'idée est d'un parent charitable, je pense ! »

Ulysse alors : « Cyclope, entre nous, tu ferais
Mieux de rester ici, de te tenir au frais
Et de garder l'amphore à toi seul. Non qu'il faille
Être égoïste, mais la noce et la bataille
Vont ensemble, et mieux vaut gagner son traversin,
Que d'aller, ayant bu, quérir un coup malsain ! »

— « Un coup !... Qui m'oserait toucher !... Je suis si tendre !...
N'importe, je t'écoute ; il est doux de s'étendre,
Et je continuerai de boire ici, pourvu
Que Silène consente — oh ! je l'ai déjà vu ! —
A prendre moins souvent l'outre à la dérobée,
Et cesse de sucer la mamelle bombée !
Pour toi, mon bel ami... Dis-moi quel est ton nom !... »

— « Personne[1] ! »
— « C'est fort bien ! Personne ! mon mignon,
Je ne te mangerai qu'à la fin ! »
— « Belle grâce ! »

Le Cyclope se tait ; l'ivresse le terrasse ;
Il prend Silène au bras, qui n'ose pas broncher,
Et s'enfonce avec lui dans le flanc du rocher.

« Alerte ! mes enfants ! » s'écrie alors Ulysse.
« Le monstre s'est jeté sur son lit ; son supplice
Approche ! Allons saisir au foyer le tison ! »

Les pauvres chèvre-pieds entrent en pâmoison,
Et très amis de leur peau bise, mal à l'aise,
Se récusent... Ulysse est-il prêt ? Qu'il lui plaise
De marquer à chacun sa place... Qui, d'abord,
Doit tenir le brandon ?... Si l'on tirait au sort ?...
Puis, les uns sont trop loin de la porte, à leur guise...
Un autre s'est tordu le pied : quelle méprise !
Un troisième a dans l'œil un mauvais moucheron ;
Bref, c'est à qui d'eux tous sera le plus poltron !

« Voilà votre courage, et c'est ainsi qu'on m'aide !
On dit vrai : couardise est un mal sans remède !
N'importe : la victoire est due aux hasardeux ;
J'aurai l'aide de mes amis : c'est assez d'eux ! »

1. Facétie naïve qui est déjà dans Homère.

VIII

Quelques moments après, l'infortuné Cyclope
Sort de son antre ; une ombre épaisse l'enveloppe,
Le sang coule du front chevelu du géant;
Son œil brûlé, crevé, n'est plus qu'un trou béant;
Ses mains errantes vont tâtant la nuit : il beugle,
Et l'écho retentit moqueur : « Je suis aveugle ! »

« Les misérables ! Comme ils m'ont traité ! Bandits !
Mais je me vengerai, c'est moi qui vous le dis !
Vous ne sortirez pas sans que ma main vous sente ! »

Les Satyres alors, d'une voix innocente :
« Qu'as-tu, maître, à crier ainsi ? »
— « Las ! ce que j'ai !
Je suis mort ! »
— « Tu parais, ce semble, endommagé :
Es-tu donc, au hasard de l'ivresse imprudente,
Tombé dans le foyer flambant de braise ardente ? »
— « Personne est l'assassin ! »
— « Personne, dans ce cas,
Ne t'a fait mal ! Pourquoi fais-tu tant de fracas ? »

— « Personne, dis-je, m'a crevé l'œil ! Quel outrage ! »

— « C'est donc que tu vois clair, à ce compte! »
— « J'enrage!
Vois-y clair comme moi, chèvre-pieds mal venu!...
Personne! où se tient-il? »
— « Personne, c'est connu,
N'est nulle part! »
— « C'est l'hôte enfin, troupe maudite,
Qui m'a fait boire afin de m'aveugler ensuite!
Mais je me vengerai. Les vois-tu se cacher? »

— « Sans doute : tiens! ils sont à droite du rocher! »

Le Cyclope se rue au hasard, et se casse
Le crâne au dur granit. Il revient tête basse :
« Vous vous moquez de moi! »
Personne de son coin
S'élance à ce moment, et parlant... d'un peu loin :
« Cyclope, me voilà sorti de ton repaire;
Ulysse est mon vrai nom; c'est le nom que mon père
M'a donné, quand je vins au jour. C'eût été peu
Que d'avoir conquis Troie abandonnée au feu,
Si je n'avais vengé mes compagnons, victimes
De ta brutalité!... Mais c'est assez de crimes!

Vous, Satyres! venez prendre place à mon bord :
Je vous rendrai Bacchus et votre premier sort;
Et vous, enfants d'Ithaque, ô famille chérie,
Dirigeons-nous — avec les Dieux! — vers la patrie! »

APPENDICE

1° TRIO DE FRIPONS
2° LES ABEILLES D'ARISTÉE

APPENDICE

J'ai cru que je pourrais joindre à ces Études grecques deux imitations latines avec lesquelles, du moins, nous ne sortons pas de l'antiquité classique. Le premier de ces morceaux est une traduction libre de quelques scènes de l'*Asinaria* de Plaute. Avec une courte entrée en matière, j'ai fait une petite comédie, pas très morale sans doute, puisqu'on y voit un père de famille qui s'entend avec ses esclaves pour escroquer sa femme au profit de son fils, mais qui pourra donner une idée des plaisanteries dont s'amusait le public de Plaute et qui devaient plus tard indigner Horace :

At vestri proavi Plautinos et numeros et
Laudavere sales...

Mais vos ancêtres ont vanté et la métrique et les plaisanteries de Plaute...

Si les bons mots du vieux comique révoltaient le goût de l'auteur de l'*Epître aux Pisons*, son style faisait les délices de Cicéron : et je serais heureux si j'en avais donné quelque équivalent.

Le second fragment est une traduction de l'*Episode* d'Aristée, dans les *Géorgiques*. C'est un essai dont je demande pardon à l'ombre de l'élégant Delille.

Trio de Fripons

PARADE LATINE

TIRÉE DE L'*Asinaria* DE PLAUTE

Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non nouit.
(PLAUTE, *Asinaria*, v. 491 de l'éd. Ussing.)

PERSONNAGES :

LIBAN, esclave.
LÉONIDAS, esclave.
UN COMMIS MARCHAND.
L'ESCLAVE DU COMMIS, personnage muet.
DÉMÉNÈTE, maître de LIBAN et de LÉONIDAS.
(*La scène est à Athènes.*)

I

Liban entre en scène. Bonnet phrygien ; blouse de laine brune serrée autour des reins et descendant jusqu'aux genoux, avec demi-manches ; ses jambes sont enfermées dans un maillot beige ou cachou ; souliers bas (*socci*).

LIBAN, *s'adressant au public.*

Mon maître Déménète épousa, c'est sa faute !
L'héritière Artémone et compta sans son hôte.
Artémone était riche en maisons de rapport ;
Elle avait de grands bois, des vaisseaux plein le port ;
De l'argent bien placé dont on touche la rente ;
Le jeune Déménète ainsi qu'une eau courante
Laissait passer sa vie, et, soldat bien noté,

Avait pour patrimoine... une épée au côté.
— C'est la femme qui tint les cordons; elle gère
Une belle fortune en prude ménagère...
— Elle se défiait du pimpant officier;
Il eut toujours sur lui moins d'argent... que d'acier.
— Le ménage a vieilli; Déménète est archonte;
Mais, comme aux premiers jours, avec sa femme il compte.
— Ils ont un fils, charmant garçon, plein d'entregent,
Et qui porte un beau nom, car c'est : *Cheval d'Argent.*
Argyrippe a vingt ans : c'est la saison des roses;
C'est l'époque où l'on aime à la fois mille choses,
Où l'on veut tout avoir... Je l'aime beaucoup, moi,
Ce fils de la maison, plein de cœur et de foi,
Que sa mère prétend tenir encore en laisse,
Alors qu'il vaudrait mieux montrer quelque faiblesse.
Je l'aime! Il a, dit-il, besoin de quelque argent,
Et s'en rapporte à moi qu'il sait intelligent :
« Trouve-moi cette somme, ami Liban! Invente!
Mon père t'aidera, j'en suis sûr et m'en vante! »
— Invente! c'est facile à dire; l'intendant
D'Artémone, un cerbère, est là qui va rôdant,
Surveillant la maison, toujours cherchant chicane,
Et nous faisant baiser des épaules sa canne!

(*Il s'anime.*)

Liban! c'est aujourd'hui qu'il faut te dégourdir!
Il nous faut de l'argent, Liban! Il faut ourdir
Quelque trame subtile, et de cette cervelle
Tirer quelque secret d'invention nouvelle!
— A l'action, Liban! Sois habile et retors!
Il nous faut de l'argent! N'imitons pas les torts

De ces valets sans âme, ennemis de leurs maîtres,
Et dont l'esprit ne sert qu'à les tromper, les traîtres!
— Comment remplir ma bourse, et qui vais-je escroquer?
De quel côté tourner ma barque et la risquer?

(*Il regarde en l'air. Joyeux.*)

Les Dieux m'ont entendu. Je reçois des auspices
Favorables! — Volez vers nous, oiseaux propices!
A gauche, le pivert et la corneille, et puis
A droite, le grand-duc et le corbeau... Je puis
Me fier à l'augure, il est en bonne forme!
— Mais qu'a donc le pivert à becqueter cet orme?
Le présage est fâcheux; je crains un accident;
J'embourserai des coups, ou bien notre intendant[1]...

(*Regardant à la cantonade.*)

Bon! c'est Léonidas qui court et qui s'essouffle!
Il vient contrarier mes desseins, le maroufle!

II

Entre Léonidas, tel qu'il est décrit plus loin : un roux, de taille rondelette. Il est vêtu comme Liban, sauf que son bonnet a la forme d'une chéchia.

Liban, d'abord à l'écart, et parlant à part; Léonidas, d'abord sans voir Liban; il est essoufflé, en sueur, et comme inquiet.

LÉONIDAS

Où trouver Argyrippe et lui dire : Tes vœux
Sont remplis! Où trouver maître Liban? Je veux

1. Ce monologue a tout l'air d'être la parodie d'un monologue tragique. (L. Havet.)

Le rendre plus joyeux que la Joie en personne,
Et lui dire ma chance et quel gain je moissonne!

LIBAN, *à part.*

Pour sûr, il a pillé quelque maison ! Malheur
A qui ne ferme pas sa porte à ce voleur!

LÉONIDAS

Quand il s'agit de prendre et de plumer une oie,
Si Liban ne s'y prête, il faut que je me noie!
— Ah! cent ans d'esclavage et rencontrer Liban!

LIBAN

Compte sur moi pour t'affranchir, double forban!

LÉONIDAS

Je prendrais sur mon dos cinquante coups de corde,
Et je les donnerais pour voir...

LIBAN

Miséricorde!
Comme il va gaspillant ce qu'il possède, à tort
A travers... car son dos, c'est son seul coffre-fort!

LÉONIDAS

Si Liban laisse fuir l'occasion volage,
Il ne l'atteindra plus, eût-il pour attelage
Les quatre chevaux blancs liés au char des Dieux !
Mon maître subira le joug fastidieux.
Mais s'il veut saisir l'heure avec moi, c'est la proie

Abondante en nos rets, c'est l'ivresse et la joie
Que nous versons à tous, et nous nous assurons
Pour nos jours à venir le gré de nos patrons.
Ils nous sont attachés en toute circonstance!

LIBAN

Il parle d'attacher... serait-ce à la potence?
Le drôle a fait un tour pendable, on le conçoit!

LÉONIDAS

Je veux mettre la main sur Liban, où qu'il soit!...
Je tremble!

LIBAN

Le maraud pour quelque vol insigne
Cherche un complice; il sue et tremble : mauvais signe[1]!

LÉONIDAS

Mais je bavarde sans avancer, c'est un tort!
Marchons! Il est trop tard pour chercher du renfort
Quand l'aubaine s'est envolée.

LIBAN

Approchons vite!
Il parle d'une aubaine.
(*A haute voix.*)
Hé! là-bas! Je m'invite!...
Salut de tout mon cœur et de tous mes poumons!

1. Léonidas vient d'accourir à toutes jambes, fort échauffé; il suait. Le voilà qui a peur..., il tremble. Sueur et tremblement à la fois, mauvais symptôme. (Naudet.)

LÉONIDAS, *gracieux.*

Gymnase préféré des gaules et des joncs,
Salut!

LIBAN, *même ton.*

Veux-tu me dire, ami cher, de la geôle
Ou de toi, qui des deux garde l'autre?

LÉONIDAS

Bon drôle!
Locataire attitré des carcans en bon fer!

LIBAN

Délices du bâton! Comment vas-tu, mon cher?

LÉONIDAS,

Sais-tu quel est ton poids tout nu?

LIBAN

Pas du tout, maître.

LÉONIDAS

Mais moi, qui t'ai pesé, je le sais bien, peut-être.
Lié, nu comme un ver, et par les pieds pendu[1],
Cent livres, c'est ton poids.

LIBAN

Ah!... Comment le sais-tu?

1. Il dit bien : *quando pendes per pedes.* C'est un autre supplice que celui qui est décrit immédiatement après.

LÉONIDAS

Tu vas savoir comment sans chercher dans les livres :
S'il arrive qu'aux pieds on t'attache cent livres,
Qu'en de solides fers on t'enferme les mains,
Et qu'ainsi l'on t'applique aux gibets inhumains,
On s'aperçoit alors que maître Liban pèse...
Ce que pèse un gibier de potence[1] !

LIBAN

Mauvaise
Gale ! malheur à toi !

LÉONIDAS, *sentencieux.*

Oui ! c'est ton avenir,
Le malheur, pauvre esclave, et tu dois t'y tenir !

LIBAN

Finissons cet assaut d'esprit. Donc, tu concertes
Quelque chose ?

LÉONIDAS

On peut tout te confier?

LIBAN

Oui certes !

1. La plaisanterie consiste à tromper l'attente de l'auditeur : tu ne pèses ni plus ni moins... qu'un vaurien. (Naudet.)

LÉONIDAS

Argyrippe est à sec ; mais, en son désarroi,
Veux-tu le faire riche et plus heureux qu'un roi ?
Dame ! on n'est pas toujours bien net à ce manège,
Et l'on peut nous trouver tous deux moins blancs que [neige,
Et l'homme au martinet a chance, je le crains,
De faire chaque jour la fête... sur nos reins.

LIBAN

Je ne m'étonne plus si naguère l'épaule
Me démangeait, sentant déjà siffler la gaule.
Mais de quoi s'agit-il ?

LÉONIDAS

D'un grand profit, suivi
D'un grand mal.

LIBAN

Que les fouets s'ébattent à l'envi ;
J'ai ma peau bien à moi sans qu'il m'en faille une autre.

LÉONIDAS

De par ta belle fermeté, l'aubaine est nôtre.

LIBAN

Faut-il payer du dos ? Je suis prêt à piller
Jusqu'au trésor public ; après cela, nier,
Mentir à tour de bras, jurer, c'est mon affaire !

LÉONIDAS, *sentencieux.*

Supporter le malheur quand on peut s'y soustraire,
C'est là ce qu'on appelle en un mot la vertu ;
Souffrons les coups : le bien doit s'ensuivre, vois-tu !

LIBAN

A quoi puis-je être bon ? Je suis pressé de tendre
Mon dos aux coups de fouet !

LÉONIDAS

Un dos qui n'est pas tendre
Mais laisse-moi souffler ; tu vois que j'ai couru,
Et je demeure encor sans haleine et recru.

LIBAN

Va ton train ; j'attendrai jusqu'à ce que tu crèves !

LÉONIDAS

Où sont nos deux patrons, dis-moi.

LIBAN

Fils de mes rêves,
Le père est au forum, le fils à la maison.

LÉONIDAS

Ça va bien.

LIBAN

Ça va bien ? As-tu, comme Jason,
Trouvé la toison d'or, ou fait un héritage ?

LÉONIDAS

Parlons peu, parlons bien, sans jaser davantage.

LIBAN

J'écoute.

LÉONIDAS

Tu vas être aussi savant que moi.

LIBAN

Je me tais.

LÉONIDAS

C'est heureux. L'intendant, souviens-toi,
A fait affaire pour des ânes d'Arcadie,
Avec un maquignon.

LIBAN

Oui, de Nicomédie.

LÉONIDAS

Non, de Pella.

LIBAN

C'est vrai.

LÉONIDAS

L'acquéreur diligent
Par un de ses commis vient d'envoyer l'argent.

LIBAN

Où l'oiseau perche-t-il?

LÉONIDAS

Tu te figures, traître,
Le dévorer déjà ? Mais laisse-le paraître.

LIBAN

C'est juste ! — Parles-tu de ces ânes boiteux,
Vieux roussins sur les dents, piteux et marmiteux,
Dont jusques aux jarrets la corne était usée?

LÉONIDAS

D'eux-mêmes, cher ami : sur leur croupe rasée
Ils apportaient souvent des verges pour ton dos.

LIBAN

J'y suis ; bien ficelé, paquet de chair et d'os,
Ils te portaient jadis à la ferme.

LÉONIDAS

Authentique !
— Eh bien ! mon cher, j'étais assis dans la boutique
Du barbier ; on m'aborde, on me demande si
Je ne connaîtrais pas un Déménète... — Si !...
Le fils de Straton, dis-je, et je suis son esclave !
J'indique la maison...

LIBAN

Qu'un ruisseau courant lave !

LÉONIDAS

Je suis pour Sauréa, dit-il, d'argent pourvu;
Je viens le payer; mais je ne l'ai jamais vu...
Il est vrai, de tout temps je connus Déménète.

LIBAN, *railleur.*

A-t-on jamais ouï narration plus nette...
Et plus longue.

LÉONIDAS

Un seul mot, et j'ai fini. Je fais
Le malin, je lui dis en soignant mes effets :
« C'est moi l'intendant! » — « Vous!... Que faut-il que [je fasse?
Jamais l'occasion ne nous mit face à face;
Ne vous offensez point; amenez seulement
Déménète avec vous, et je fais mon paîment. »
— « C'est bien, je vais quérir mon maître, et vous attendre
A la maison. » — Voilà! Notre homme est allé prendre
Un bain; dans un moment nous le verrons venir.
Cela posé, que faire, et quel conseil tenir?

LIBAN

Oui! Comment soutirer à l'intrigant la somme?
Comment faire la barbe à Sauréa? La pomme
Va tomber de la branche, et le cas est urgent.
Si l'homme à la sacoche apporte ici l'argent
Avant que Déménète arrive, notre compte
Est clair; nous sommes secs; et pour comble, l'archonte
Hier m'a pris à part, et m'a déclaré net

Que nous serions sanglés, si son fils n'obtenait
Les vingt mines d'argent qu'il lui faut. Et sa gamme,
C'est : « Volez l'un des deux, l'intendant ou ma femme. »
— Il nous aidera, lui, comme il nous a promis.
— Va trouver Déménète au forum ; qu'il soit mis
Au courant ; tu deviens Sauréa ; le bonhomme
N'y voit que de l'azur et te remet la somme.

LÉONIDAS

C'est entendu.

LIBAN

Pendant ce temps, j'amuserai
Le client, s'il arrive un peu tôt à mon gré.

LÉONIDAS

Dis donc...

LIBAN

Quoi?

LÉONIDAS

Si mon poing va frapper ta mâchoire,
Quand je joûrai mon rôle...

LIBAN

Hein?

LÉONIDAS

Ne fais pas d'histoire!

LIBAN

Ta, ta, ta, ta! Les mains dans le rang, ou sinon,
Il pourra t'en coûter d'avoir changé de nom!

LÉONIDAS

Voyons, laisse-toi faire.

LIBAN

Et toi, point ne te fâche,
Quand je t'aurai rendu ton coup de poing.

LÉONIDAS

Le lâche!
Je te dis...

LIBAN

Je te dis que je ne souffrirai
Pas de coups de ta part, ou que je t'en rendrai
La monnaie...

LÉONIDAS

Allons! J'en suis sûr, tu seras sage!
(*Paraît au loin le Commis du marchand.*)
Mais qui vient là? C'est lui! C'est lui-même! A l'ouvrage!
Je reviens à l'instant; occupe l'étranger.

LIBAN

C'est bon! Fais ton office et file, et sois léger!
(*Sort Léonidas.*)

III

Liban; le Commis du marchand — personnage à la fois bonhomme et ferme; manteau de voyage par-dessus la tunique; chapeau de feutre à larges bords (*petasus*); — un esclave du Commis, personnage muet; il est vêtu comme son maître.

LE COMMIS

Voilà bien la maison, ou ma bévue est forte,
Qu'habite Déménète.
(*A l'esclave.*)
Allons! Frappe à la porte!
Demande l'intendant Sauréa. Va, garçon!

LIBAN, *impertinent.*

Qui parle de frapper les portes sans façon?
Eh! là-bas! es-tu sourd?

LE COMMIS

Quelle plaisanterie!
Nous y touchons à peine, à ta porte chérie!

LIBAN

Je croyais le contraire, à vous voir diriger
Vos pas de ce côté. Cette porte, étranger,
Partage ma fortune en bonne camarade :
Esclave comme moi, gare à qui la dégrade!

LE COMMIS

On n'arrachera pas à ta porte ses gonds,
Car tu reçois les gens comme plusieurs dragons.

LIBAN

Voilà comme ma porte est tournée! Elle appelle
Le portier, quand un rustre a l'air d'approcher d'elle.
Au fait, qui cherches-tu?

LE COMMIS

Déménète; j'aurais
A lui dire...

LIBAN

Il n'est pas chez lui; mille regrets!

LE COMMIS

Ah!... Mais... son intendant?

LIBAN

Dusses-tu te morfondre,
Absent lui-même; il est allé se faire tondre.
— Que lui voulais-tu?

LE COMMIS

S'il était là... Quel ennui!...
C'est vingt mines d'argent que j'ai sur moi — pour lui!

LIBAN

Pour payer?...

LE COMMIS

Pour payer des ânes d'Arcadie
Qu'il nous a vendus.

LIBAN, *feignant de se souvenir.*

Oui!... Que veux-tu que je die?
Tu ne tarderas pas, j'imagine, à le voir.

LE COMMIS

Ton Sauréa, comment est-il fait — pour savoir?

LIBAN

Figure-toi, mon cher, un rousseau, le visage
Un peu maigre, les yeux farouches, de présage
Inquiétant; du ventre; et pour la taille, ni
Petit, ni grand...

LE COMMIS

Parbleu! C'est un portrait fini!

LIBAN

Mais je le vois qui vient. C'est lui-même; il secoue
La tête avec fureur : tant pis pour qui s'y joue!

LE COMMIS

Eût-il le cœur d'Achille et son ardent courroux,
Si l'enragé me touche, à l'enragé des coups!

IV

Liban; le Commis et son valet; Léonidas, jouant Sauréa.

LÉONIDAS

On fait joliment cas des ordres que je donne!
Liban devait venir chez le barbier... Personne!
Ce garçon ne tient guère à sa peau, sur ma foi!

LE COMMIS

Il n'a pas l'air commode.

LIBAN

Hélas! Malheur à moi!

LÉONIDAS, *ironique.*

Bonjour à l'affranchi Liban, qu'on a, je pense,
Emancipé.

LIBAN, *suppliant.*

Pardon!

LÉONIDAS

Le faquin se dispense
Aujourd'hui d'obéir! Tu n'es donc pas venu
Chez le barbier, réponds!

LIBAN

Monsieur m'a retenu.

LÉONIDAS

Quand même Jupiter t'aurait retenu, drôle,
Tu n'éviteras point les verges ni la geôle,
Quand même Jupiter prîrait pour le coquin
Qui méprise mon ordre.
(*Il le frappe de sa canne.*)

LIBAN

Etranger, c'est ma fin !

LE COMMIS

Pour cette fois fais-lui grâce.

LÉONIDAS

Mort et furie!
Si j'avais un bon fouet sous la main...

LE COMMIS

Je t'en prie!

LÉONIDAS

Pour caresser tes flancs endurcis sous les coups!
(*Au commis.*)
Retire-toi d'ici; je suis toujours trop doux!
Laisse-moi le tuer.
(*A Liban.*)
Faut-il que je répète

Mes volontés cent fois, que je sonne et trompette!
Je n'en puis plus, c'est trop m'indigner et crier!
— Ne t'avais-je pas dit, maraud, de balayer
Le fumier de la porte? — Oh! la maison soignée! —
J'avais dit d'enlever les toiles d'araignée;
Les colonnes en sont couvertes; j'avais dit
De nettoyer les fers de la porte, bandit!
Mais tout ne sert de rien; j'ordonne, et l'on ricane;
Il faut, comme un boiteux, que je marche, une canne
A la main. Ma maîtresse avant-hier m'a chargé
De placer de l'argent; je m'y suis engagé[1];
Cependant vous dormez, et, par votre incurie,
La maison d'Artémone est une porcherie.

(*Il fait mine de le frapper.*)

Tiens! voilà pour ton nez!

LIBAN

Intercède, étranger,
Pour un misérable!

LE COMMIS, *touché de compassion.*

Ah!... Si tu veux m'obliger...

LÉONIDAS, *à Liban.*

Est-on venu payer pour le transport de l'huile?

LIBAN

On est venu payer.

1. Intendant de la femme de Déménète, Sauréa est chargé de trouver le placement de l'argent de sa maitresse.

LÉONIDAS

A qui donc?

LIBAN

A Strobile,
Ton lieutenant!

LÉONIDAS

Coquin! Tu veux m'amadouer;
Strobile me remplace, et — tu dois l'avouer —
Il n'est pas de meilleur esclave. — Un mot encore :
Ces vins, que j'ai vendus au courtier Dioscore,
Ont-ils été soldés?

LIBAN

Je le crois; le courtier
A lui-même à Strobile amené son banquier.

LÉONIDAS

C'est heureux! Il m'a fait pour une ancienne dette
Attendre plus d'un an; sa conduite est plus nette
Aujourd'hui... Ces flacons que nous avons prêtés
A Philodame, enfin les a-t-on rapportés?

LIBAN

Pas encor!

LÉONIDAS

Pas encor! C'est commode!

LE COMMIS, *impatienté, à part.*

Il m'assomme !

LÉONIDAS

Etes-vous en humeur de perdre quelque somme?
Prêtez-la seulement à votre ami de cœur !

LE COMMIS

Il n'en finira point; je file.

LIBAN, *bas à Léonidas.*

Assez! moqueur !
Tu vois bien qu'il s'en va !

LÉONIDAS, *bas à Liban.*

Jouons de la clémence!

LE COMMIS, *à part.*

Il faut que je l'aborde avant qu'il recommence.
(*A Léonidas.*)
Voudras-tu m'écouter bientôt?

LÉONIDAS

Mais... de ce pas!
Je ne t'avais pas vu; ne t'en offense pas;
La colère m'avait brouillé les yeux.

LE COMMIS, *conciliant.*

Sans doute!
— J'aurais voulu parler à Déménète.

LÉONIDAS

Ecoute :

Il est sorti.

(*A Liban.*)

Pas vrai?

Liban fait un signe d'assentiment.

Mais si tu veux compter
La somme entre mes mains, je pourrai t'acquitter.

LE COMMIS

J'aimerais mieux pourtant que ce fût en présence
De Déménète.

LIBAN, *au commis.*

Va, c'est pure complaisance
S'il reçoit ton argent sans remettre à demain.
Déménète et lui, c'est les deux doigts de la main !

LE COMMIS, *têtu.*

J'aimerais mieux payer en présence...

LIBAN, *ironique.*

Prodige !
Je me porte garant de l'affaire, te dis-je!
S'il apprend qu'on suspecte ici son intendant,
Déménète pour sûr ne sera pas content.

LÉONIDAS

Qu'il garde son argent, parbleu, si bon lui semble!
Que m'importe!

LIBAN, *au commis.*

Va, paye et sans tarder. Je tremble
Qu'il n'aille imaginer que c'est moi qui t'ai dit
De ne pas t'y fier ! Paye ! Il a tout crédit.
Déménète est absent, mais qu'à cela ne tienne !
Que les vingt mines soient dans sa main, dans la tienne,
C'est tout un.

LE COMMIS

J'aime mieux qu'elles soient dans ma main.
Je suis étranger, moi ; je vous trouve en chemin,
Mais je ne connais pas Sauréa, pardieu !

LIBAN

Maître,
Tu n'as qu'à regarder si tu veux le connaître !

LE COMMIS

Est-ce ou non Sauréa, puis-je en faire serment ?
Si c'est lui, ce n'est point un autre, assurément.
Mais je ne donne rien à personne du monde
Que je ne connais point.

LÉONIDAS

Que le ciel le confonde !

(*A Liban.*)
Toi, n'insiste pas plus. Il est fier de garder
Les vingt mines d'argent qu'il devait nous solder ;
Qu'il les garde, et s'en aille, et plus ne m'importune !

LE COMMIS

Sois moins fier; un valet de modeste fortune
Ne doit pas élever le ton.

LÉONIDAS

Liban! Liban!
Si tu crains le bâton, dis son fait au forban!

LIBAN, *au commis.*

Filou! ne vois-tu pas comme il est en colère?

LÉONIDAS

Va toujours!

LIBAN

Scélérat! bandit patibulaire,
Donne-lui son argent, ou la chose ira mal!

LE COMMIS

Drôles! le dos pour sûr vous démange!

LÉONIDAS, *à Liban.*

Animal,
M'en délivreras-tu? Je veux que tu le chambres,
Ou gare à toi! Tu peux numéroter tes membres!

LIBAN

Je suis mort! Je suis mort! Allons! Fils de voleur,
Prends en pitié ce pauvre esclave!

LÉONIDAS, *à Liban.*

A toi malheur!
Implorer cet escroc!

LE COMMIS

Oh! ma tête s'égare!
Un esclave insulter un homme libre!

LÉONIDAS, *au commis.*

Gare!

LE COMMIS

Gare à toi-même, quand j'aurai vu ton patron.

LÉONIDAS

Crois-tu donc que j'ai peur de mon maître, larron!
Allons le trouver! Viens! Je ris de ta menace;
Nous le rencontrerons sans doute sur la place!

LE COMMIS

C'est heureux! Sache bien que, sans être paré,
Je ne donnerai pas une obole.

LÉONIDAS

A ton gré!
Marche! Eh quoi! tu diras des sottises au monde,
Et tu ne voudras pas, après, qu'on te réponde?
Je suis un homme, ton semblable.

LE COMMIS

Assurément.

LÉONIDAS

Suis-moi donc ; je te parle avec ménagement ;
Tout le monde avec moi sans hésiter stipule,
Et l'on connaît ici mon esprit de scrupule.

LE COMMIS

C'est possible, mais moi, c'est à bon escient
Que je veux m'acquitter. Je suis né méfiant.
Entre inconnus, l'homme est un loup pour son semblable.

LÉONIDAS

Voilà parler enfin de façon raisonnable.
Tu t'amendes, c'est bien. Si je suis mal vêtu,
Je suis riche, à ne pas pouvoir compter, vois-tu !

LE COMMIS

Il se peut.

LÉONIDAS

Périphane, un armateur de Rhode,
A mis entre mes mains — ne crois pas que je brode —
Cinq mille francs comptants. L'ai-je filouté ? Non !

LE COMMIS

Il se peut.

LÉONIDAS

Je jouis d'un excellent renom,

Et, si tu t'étais fait renseigner sur la route,
Tu m'aurais délivré tes vingt mines.

LE COMMIS

Sans doute.

V

Entre Déménète, l'archonte. 45 ans. Tête nue; pallium bien ajusté; sandales.

Liban; Léonidas; le Commis et son valet; Déménète.

LIBAN

Mais voici notre maître! Enfin! Tu le connais,
Celui-là; verse donc en sa main tes jaunets.

DÉMÉNÈTE, *jouant son rôle.*

Qu'est-ce, mons Sauréa?

LÉONIDAS

Maître, la chose est nette :
On achète, on rechigne à payer.

LE COMMIS

Déménète,
Cet homme est-il vraiment Sauréa, l'intendant
De ta maison?

DÉMÉNÈTE

Oui bien.

LE COMMIS

C'est un fier impudent!

DÉMÉNÈTE, *calme.*

Mais pourquoi, s'il te plaît, douter de sa parole?

LE COMMIS, *à demi suffoqué.*

Pourquoi? Suffit! Suffit! Ton valet n'est qu'un drôle!
Voici l'argent; je pars et vais me reposer;
J'en ai trop pour ma tête entendu dégoiser.
Si l'on t'achète un jour ou l'autre quelques rosses,
Veille à me préserver de ces bêtes féroces.

Il sort. Déménète le suit pour le calmer. Liban, Léonidas attendent en fredonnant qu'ils soient un peu éloignés. Puis Liban, tourné vers les spectateurs, entonne l'hymne triomphal qui suit.

LIBAN

Gloire à la fourbe! Et gloire au bel art de tromper,
D'esbrouffer le bourgeois, de mentir, de piper!
Grâce à notre talent, et grâce à nos épaules
Capables de porter la terre avec ses pôles,
Nous affrontons sans peur la police et les lois,
Et les empêchements qu'on met à nos exploits.
Nous savons braver tout : lames au feu rougies,
Et tous ces instruments de dures chirurgies,
Entraves et gibets, chaînes, carcans jaloux,
Prisons, colliers de cuir agrémentés de clous,

Et vous, fouetteurs jurés, dont le poignet s'applique
A teindre d'un beau rouge un dos mélancolique ;
Voilà les bataillons, voilà les régiments
Que nous avons battus grâce à nos faux serments;
Nous avons gain de cause, et la valeur notoire
De mon digne collègue a fixé la victoire[1].

LÉONIDAS

Qui pourrait mieux que moi célébrer ta vertu?
Ton courage, Liban, jamais ne sera tu,
Et tu vas recueillir l'universelle estime !
De quelles trahisons ton maître fut victime!
Combien de fois Liban, sans remords ni demi,
Viola sa parole et dupa son ami!
Quelle adresse à percer un trou dans la muraille,
A gruger le bourgeois qu'on dépouille et qu'on raille!
— Et pour ne pas omettre un seul de tes talents,
Que d'éloquence aussi, lorsque, les bras ballants,
Tu dis leur fait aux grands estafiers qui par couples
S'acharnent sur ton cuir, armés de verges souples!

LIBAN

Le portrait, je l'avoue, est assez ressemblant;
D'ailleurs, si je suis noir, tu n'es pas toujours blanc,
Et tu tiens pour coquins une excellente école.

1. « Les Romains devaient bien rire en entendant ce coquin raconter d'un ton emphatique son expédition de faussaire, dans le même style et presque avec les mêmes formules qu'un Consul faisant son rapport au Sénat ou au peuple sur les succès de la guerre. Furius Camillus, sauf l'énumération des instruments patibulaires, ne parle pas autrement dans *Tite-Live*, après la conquête du Latium. » (Naudet.)

Combien de fois as-tu violé ta parole !
Combien de fois aussi, pris la main dans le sac,
Léonidas quitta la maison mise à sac
Pour passer dans la geôle obscure — où l'on médite !
Les temples de nos dieux reçurent ta visite !
Ah ! ton maître l'eut belle avec toi ! Que d'ennuis,
Et comme l'on sut bien empoisonner ses nuits !
Pertes d'argent, accrocs dans son honneur, scandales,
Et combien de serments tu mis sous tes sandales !
— Ce que j'admire aussi, c'est qu'on te vit lasser,
Si ferme était ton cuir, lasser et harasser
Huit valets vigoureux, à l'épaule charnue,
Qui travaillaient à tour de rôle ta peau nue !...
— Est-ce ainsi qu'il fallait te répondre, ami cher ?

LÉONIDAS

La réponse a valu la demande, c'est clair ;
Autant que ma chanson j'aime ta litanie,
Et nous sommes égaux tous deux par le génie.

LES ABEILLES D'ARISTÉE

Les abeilles d'Aristée[1]

(VIRGILE, *Géorgiques*, IV, 317.)

... Les *Géorgiques* finissent par faire naître de abeilles du cuir d'un taureau... D'où vient donc que ces poèmes sont si estimés? Pourquoi sont-ils lus avec tant d'avidité par tous ceux qui savent bien la langue latine? C'est à cause de leurs belles descriptions, de leur saine morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine. Le charme de la poésie fait pardonner toutes les erreurs, et l'esprit pénétré de la beauté du style ne songe pas seulement si on le trompe.

VOLTAIRE,
Des singularités de la nature, ch. XXII.

Désespéré, confus, plaignant sa destinée,
Aristée avait fui les vallons du Pénée[2],
Ses abeilles mourant de misère et de faim...
A la source du fleuve il s'arrêtait enfin,
Et ses lèvres formaient une parole amère :
« Toi qui vis sous cette onde, ô Cyrène, ô ma mère[3] !

1. Aristée est une divinité champêtre de la Thessalie, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène (le Dieu avait enlevé la nymphe et l'avait transportée jusqu'en Libye, près de l'endroit où s'éleva la ville qui devait porter le nom de la belle vierge). En Thrace on racontait l'amour d'Aristée pour Eurydice qui, en fuyant devant lui, avait péri de la morsure d'un serpent. Aristée présidait à l'élève des troupeaux, à la chasse, à l'éducation des abeilles, à l'art de cailler le lait, à la plantation des arbres, à celle de la vigne et de l'olivier. En un mot, il était le bon génie de la campagne cultivée. (P. Decharme, *Myth.*)
2. La belle vallée par excellence, *Peneia Tempe*, en Thessalie.
3. Naïade du Pénée, Cyrène a sa demeure dans la source même du fleuve.

Si j'en crois tes leçons, formé du sang des Dieux,
Fils d'Apollon, pourquoi suis-je au Sort odieux?
J'ai perdu ton amour, ô toi qui me fis croire
A l'immortalité dans l'Olympe illusoire[1];
Hélas! toujours à l'œuvre, ignorant le repos,
Je cultivais mes champs, j'élevais mes troupeaux;
Quelque honneur ici-bas récompensait ma peine,
Et j'ai perdu ma gloire, et ma mère est Cyrène!
Achève : de ta main détruis mes jeunes plants!
Mets la flamme à l'étable, à mes greniers croulants!
Saccage blés en herbe et vigne doux-fleurante,
Si le renom d'un fils te laisse indifférente! »

Et Cyrène entendit sa plainte au fond des eaux...

Les nymphes, autour d'elle, élevant leurs fuseaux,
Filaient la laine souple à la teinte orangée :
C'étaient Drymo, Xantho, Phyllodoce et Ligée;
Les cheveux parfumés caressaient les bras blancs;
Et c'était, près d'Ephyre aux yeux étincelants,
Cydippe, vierge encor, tandis que Lycorie
Offre à son premier-né sa mamelle fleurie;
Leur corps se revêtait de la peau des élans,
Et de ceintures d'or elles paraient leurs flancs.
Dirai-je aussi Clio, nymphe à la molle tresse,
Puis Aréthuse enfin, rapide chasseresse
Qui pour revoir ses sœurs a quitté les forêts
Et posé pour un jour le carquois et les traits?

1. Fils d'une nymphe et d'un dieu, Aristée ne devait devenir un dieu qu'à sa mort, et après une vie méritoire.

Féconde en doux récits, Clymène, au milieu d'elles,
Racontait Aphrodite aux amours infidèles,
Et Vulcain déjoué par Mars insidieux[1],
Et depuis le Chaos les caprices des Dieux.

Or, tandis qu'aux fuseaux roulant les fils de laine
Les nymphes écoutaient, retenant leur haleine,
Pour la seconde fois une voix a gémi,
Frappant Cyrène au cœur; et toutes ont frémi
Sur leur siège de nacre; et, s'élevant sur l'onde,
Aréthuse d'abord montre sa tête blonde,
Promène son regard sur la vallée en fleur,
Et soudain : « Que les Dieux nous gardent d'un malheur!
C'est Aristée! Il pleure, et c'est grand deuil qu'il mène
Près du fleuve, accusant une mère inhumaine. »

Et Cyrène à ces mots, palpitante d'émoi :
« Amène ici mon fils; que mon fils vienne à moi!
Les demeures des Dieux lui sont toujours ouvertes!
Faites, flots du Pénée, en vos profondeurs vertes,
Un passage à mon fils bien-aimé. »

Sur-le-champ
Les eaux se recourbant comme un coteau penchant,
Sous les pieds du pasteur ont creusé leur ravine.

Aristée admirait cette maison divine,
Palais humide, avec ses grottes, ses grands bois,

1. C'est l'histoire racontée par Homère. (*Odyssée*, VIII.)

Ses bassins débordants pleins de confuses voix...
Il allait, étourdi du mouvement des ondes,
Et voyait sous la terre aux entrailles profondes
Rouler de toutes parts mille fleuves, prenant
Des chemins opposés de l'Aurore au Ponant[1] :
Le Phase, le Lycus, le profond Enipée,
L'Hypanis, querellant une rive escarpée,
Le Tibre aimé de Rome, et, plus rapide encor,
Fier taureau dont le front porte deux cornes d'or,
L'Éridan qui, fuyant les prés qu'il alimente,
Se jette avec effort dans la vague écumante.

Aristée introduit sous le toit de rocher,
Cyrène voit ses pleurs — qu'elle saura sécher.
Les nymphes ont versé l'eau pure en fine pluie
Sur les mains du jeune homme ; un lin frais les essuie.
La table s'éjouit de mets hospitaliers ;
L'encens s'élève et fume aux autels familiers :
« Buvons à l'Océan, père de tous les êtres, »
Dit Cyrène, invoquant les Déités champêtres,
Protectrices des eaux, protectrices des bois.
Trois fois sur le foyer le vin coule, et trois fois
La flamme monte et brille et va lécher la voûte...
« Présage heureux, mon fils ! Et maintenant, écoute :
La mer de Carpathos[2] garde un prophète sûr,

1. Le sujet s'étend tout à coup pour l'imagination de Virgile. La source du Pénée lui rappelle le grand réservoir auquel, selon les antiques opinions, tous les fleuves et la mer même empruntent leurs eaux, et c'est là qu'il fait pénétrer Aristée. (E. Benoist.)

2. Entre la Crète et l'Egypte.

Cher à Neptune; c'est Protée [1], au corps d'azur,
Que sur les vastes flots, tumultueux domaine,
A son char attelé l'hippocampe promène.
Il habite aujourd'hui Pallène, son pays [2];
On révère chez nous ses secrets inouïs :
Le passé, l'avenir sont pour lui sans mystère;
Neptune récompense ainsi le ministère
Du pasteur des lions, fils monstrueux des eaux;
Voilà celui qu'il faut tenir en tes réseaux;
Il connaît ton malheur, t'en dira l'origine,
Et lui seul peut porter remède à ta ruine.
Or, il faut arracher de force ses secrets;
Prier ne sert de rien, mais de solides rets
Tendus sur le vieillard, un frein qui l'embarrasse,
C'est là de quoi lui faire enfin demander grâce.
Moi-même, quand midi plane au front des forêts,
A l'heure où le troupeau cherche l'ombre et le frais,
Je veux être ton guide à la grotte où Protée,
Hors des flots, va quérir sa couche méritée;
Il dormira sans crainte, et tu l'approcheras;
Mais tout bien garrotté, captif entre tes bras,
Il voudra s'échapper, va prendre mille formes :

1. Protée n'est pas un dieu essentiellement grec; il est sans doute égyptien; on en fit le « pasteur des troupeaux de Neptune ». Protée exprime les mille aspects de la mer..., il a le don de science prophétique, car il est une forme de cet Océan, source primitive et mystérieuse de tous les êtres. (P. Decharme, *Myth.*)

2. Pallène est en Macédoine; la divinité de Protée était particulièrement honorée dans ce pays, et Virgile en fait la véritable patrie du ministre de Neptune; il quitte de temps en temps la mer de Carpathos pour venir s'y reposer. Cyrène profite du voisinage de Protée pour lui envoyer son fils.

Tigre affreux, sanglier aux défenses énormes,
Crotale cuirassé, puis lion rugissant...
Mais, soit qu'un feu soudain lance un jet menaçant,
Qu'un mince filet d'eau se hâte vers la rive,
Resserre tes liens sur lui, quoi qu'il arrive :
Un dernier changement va le rendre pareil
A lui-même, vieillard qu'a touché le sommeil. »

Cyrène sur son fils épanche l'ambroisie
Et le frotte avec soin de l'essence choisie :
L'odorante vapeur flotte en ses beaux cheveux,
Et la vigueur renaît dans ses membres nerveux.
Une caverne s'ouvre, immense et ténébreuse,
Au flanc d'un mont battu par l'onde qui le creuse;
Où, sous l'effort du vent, les flots précipités
Se brisent à grand bruit en mille cavités.
Pour les marins surpris c'est un point de relâche.
Protée y met son lit; fatigué de sa tâche,
Un rocher le dérobe en cet asile sûr.
Le jeune homme se cache au coin le plus obscur;
Pour Cyrène, à vingt pas de la grotte arrêtée,
Couverte d'un nuage, elle attendait Protée.

Au mois où Sirius et ses feux dévorants[1]
Brûlent au bord des eaux les Indiens errants,
Le soleil flamboyait au zénith; la prairie

1. Sirius, la plus brillante des étoiles fixes, fait son apparition dans le crépuscule du matin au fort de la saison d'été, alors que, suivant l'expression d'Hésiode, la peau de l'homme est desséchée par l'ardente chaleur, alors aussi que les chiens tombent en rage. (P. Decharme, *Myth.*) Sûrya est le nom védique du soleil.

Haletait, et le fleuve, où l'onde était tarie,
Etalait son limon sous l'azur enflammé.
Protée allait, gagnant son antre accoutumé,
Et les phoques, sortant de la mer embrasée,
Bondissant, dispersaient une amère rosée,
Puis, sur le gravier blanc diversement couchés,
Attendaient le sommeil à l'ombre des rochers.
Lui-même — tel un pâtre au flanc de la colline,
Quand l'Etoile du Soir et le jour qui décline
Rappellent les troupeaux, et quand, aux bois dormants,
Le loup s'excite au bruit lointain des bêlements —
Au milieu de son peuple, assis sur une dune,
Il compte le bétail qu'il garde pour Neptune.

Aristée a saisi le favorable instant;
Et, sans donner de cesse au vieillard qui s'étend,
Il pousse un cri, se rue, et, couché sur sa proie,
Serre autour des poignets la solide courroie.
Le vieillard merveilleux, qui veut fuir l'insolent,
Prend des formes sans nombre, épuise son talent,
Feu qui rampe, eau qui court, bête dont l'aspect glace :
Vaines ruses! le bras victorieux l'enlace,
La fuite est impossible; et le Dieu résigné
Reprend figure humaine et s'écrie, indigné :
« Qui t'a donné le droit, ô garçon téméraire,
De venir me troubler ici? Qu'y viens-tu faire? »
— Et l'autre : « Tu le sais, et tu dois bien savoir
Que m'abuser encor n'est plus en ton pouvoir :
Un Dieu compatissant aux revers d'Aristée
Me fait interroger ta science, ô Protée! »

Il se tait. Le devin fait un suprême effort,
Roule des yeux ardents dont une flamme sort
Bleue et verdâtre; il mord une lèvre farouche,
Et la vérité coule en ces mots de sa bouche :

« Les nymphes, chœur divin qu'un crime a suscité[1],
Poursuivent ta malice et ta témérité;
Tu causas le malheur de l'innocent Orphée[2];
Eurydice mourut; l'Enfer en fit trophée,
Et tu craindrais sans fin la haine de l'époux,
Si l'équitable Sort ne détournait ses coups[3].
Tu poursuivais un jour sur la rive sacrée
Celle que menaçait la mort prématurée;
Elle fuyait dans l'herbe haute, et, sans le voir,
Marcha sur un serpent gonflé d'un venin noir.
Eurydice mourut; Dryades et Napées
Remplirent de leurs cris les cimes escarpées;
Le Rhodope au pleur du Pangée unit son pleur;
La terre de Rhésus a gémi de douleur[4];
Le Gète a soupiré; la même sympathie

1. Ce n'est pas un dieu qui poursuit Aristée; il a contre lui les nymphes affligées et irritées à la fois de la mort d'Eurydice. C'est ce qu'exprime le vers : *non te nullius exercent numinis iræ.*

2. Orphée, fils d'Œagros, roi de Thrace, et de la nymphe Calliope, est un demi-dieu thrace, favori des Muses. Sa vie n'est que l'histoire des effets souverains et irrésistibles de l'harmonie. On fait de lui l'époux d'Eurydice, dont le nom serait un des noms de l'Aurore.

3. Le Sort, le Destin, la Moire, disaient les Grecs, est plus forte que les Dieux. Ce qui veut dire que Jupiter laisse suivre leur cours aux lois inexorables. Si le souverain des dieux n'a pas pu soustraire à la mort son fils Sarpédon (*Iliade*, XVI), d'autre part, le Destin ne permet pas à Orphée de poursuivre Aristée jusqu'à la mort.

4. La Thrace, où a régné Rhésus.

Emut l'Hèbre de Thrace et l'attique Orithye[1].
Au rivage désert, la lyre sous sa main,
Le poète disait son malheureux hymen ;
Et, depuis le matin jusqu'à l'heure voilée,
Il disait Eurydice et sa joie en allée.

Il descendit jusqu'au Ténare, dont le val[2],
Porche béant, s'enfonce au royaume infernal ;
Il franchit le bois sombre aux épaisseurs funèbres ;
Il aborda le Prince effrayant des Ténèbres,
Dont l'oreille est fermée aux plaintes des humains :
Or, voici qu'à sa voix, par de vagues chemins,
Les ombres se levaient de leurs couches muettes,
Et dressaient devant lui leurs minces silhouettes :
Plus nombreuses que ces oiseaux qui, par milliers,
Cherchent pour s'abriter l'entrelas des halliers,
Quand l'orage ou la nuit leur fait quitter la cime
Des montagnes : héros que le glaive décime,
Jeunes filles, époux, adolescents couchés
Sous les yeux des parents sur le lit des bûchers :
Tout le peuple des morts, fantômes qu'emprisonne
Avec son limon noir, son roseau qui foisonne,
Son flot épais et lourd le Cocyte hideux ;
Le Styx neuf fois s'épanche et serpente autour d'eux.

Tout s'éveillait, aux sons de la lyre polie,
Jusqu'au retrait sinistre où la Mort se replie,
Et jusqu'à l'Euménide, aux cheveux enlacés

1. Orithye, fille du roi d'Athènes Erechthée, enlevée par Borée.
2. Le cap Matapan.

De couleuvres d'azur... Les vents s'étaient lassés,
Et ta roue, Ixion ! s'arrêtait toute seule...
Cerbère se taisait, ouvrant sa triple gueule...

Le poète, vainqueur par les accords savants,
Allait revoir enfin le soleil des vivants;
Soumis, ô Proserpine ! à ton divin caprice,
Il marchait le premier, et sans voir Eurydice.
Tout à coup, faible cœur que l'amour fascinait!
Trop pardonnable oubli, si la Mort pardonnait,
Quand le céleste azur va luire sur sa tête,
Vaincu par le désir le malheureux s'arrête,
Se tourne sans penser vers le visage aimé;
Il regarde en arrière... Et tout est consommé :
Pluton reprend ses droits, ressaisit sa victime :
Le tonnerre trois fois retentit dans l'abîme.
« Quel délire, disait la nymphe avec douleur,
Cause ta perte, Orphée, en faisant mon malheur!
Captive encore un coup du Destin implacable,
Quelle nuit m'environne et quel sommeil m'accable !
Hélas! mes mains vers toi se tendent : vain effort !
Je ne suis plus à toi, j'appartiens à la Mort! »

Elle dit, et soudain, vague et diminuée,
Disparaît, comme en l'air se dissout la nuée :
Elle ne le vit point entre ses bras crispés
Saisir l'ombre et parler en mots entrecoupés;
Et le dur péager de la sombre contrée [1]
Lui refusa sa barque et lui ferma l'entrée.

1. Charon.

Qu'eût-il encor tenté? Quelle route choisir,
Eurydice deux fois ravie à son désir?
Quelles larmes encore et quels mots et quels nombres
Eussent fléchi les Dieux et désarmé les Ombres?

Près du Strymon, longeant ses rivages déserts,
Sous l'abri des rochers escaladant les airs,
Sept mois entiers il dit son malheur et sa peine;
Il touchait la tigresse, il émouvait le chêne.
Tel sous l'ombre du tremble un rossignol plaintif
Pleure ses oiselets, que le pâtre furtif
A dérobés sans plume encore ; un chant s'épanche
Douloureux dans la nuit ; et l'oiseau sur la branche
Se lamente, et le bois de son deuil est empli.

Jamais nouvel amour ne lui donna l'oubli.
Toujours seul, il courut par la bise et la neige
Le Riphée et ses champs que la tempête assiège,
S'égarant vers le Nord et ses glaces, pleurant
Eurydice, qu'un Dieu cruel donne et reprend.

Les femmes du pays que sa douleur méprise,
Bacchantes qu'une fête en la nuit favorise,
Déchirèrent le corps du jeune homme, jonchant
De ses débris épars la colline et le champ.
A cette heure suprême où l'Hèbre emporte et roule
La tête du poète arrachée en sa houle,
Un nom sortait encor des lèvres de l'amant;
« Eurydice! » disait la bouche faiblement...
« Eurydice! » disait l'écho d'une voix tendre... »

Ayant ainsi parlé, le vieillard, sans attendre,
Plongea dans un flot noir qui sur lui s'écroula.
Il avait disparu ; mais Cyrène était là;
Et la voix maternelle encourage Aristée :
« Ne pleure plus, enfant! Nous savons par Protée
Comment ton imprudence a causé ton malheur;
Les nymphes, entraînant Eurydice en leur chœur,
T'ont fait payer sa perte en tuant tes abeilles.
A toi de les calmer, de remplir tes corbeilles,
D'apporter ton offrande aux douces Déités,
D'implorer leur pardon, d'obtenir leurs bontés.

Et voici tout d'abord ta conduite tracée :
Pasteur, va-t'en choisir aux pentes du Lycée
Quatre vaches ; choisis encor quatre taureaux
Dont le joug n'ait jamais fait plier les garrots;
Puis dans le sanctuaire auguste des Napées
Elève quatre autels ; — les victimes frappées,
Abandonne les corps au mystère des bois.
— Quand le jour paraîtra pour la neuvième fois,
Offre aux mânes d'Orphée une génisse noire,
Et les pavots, par où s'abolit la mémoire;
Qu'Eurydice à son tour reçoive une brebis,
Et t'en retourne aux bois, ces devoirs accomplis. »

Le jeune homme, suivant les leçons de Cyrène,
Va dans les bois, construit quatre autels; il amène
Quatre vaches, amène encor quatre taureaux
Dont le joug n'a jamais fait plier les garrots.
Puis, quand neuf fois l'Aurore a chassé l'ombre noire,
Orphée ayant reçu l'offrande expiatoire,

Il va revoir le bois, et voici le tableau
Qui frappe ses regards sous l'aune et le bouleau :
Des flancs putréfiés, des chairs jadis vermeilles
Avec un bruit strident sort un peuple d'abeilles,
Nuage épais traînant une ombre sur le sol;
L'essaim vers le sommet d'un chêne prend son vol,
Et, se posant en masse avec un sourd murmure
Au rameau qui fléchit, semble une grappe mûre!...

LE TRADUCTEUR

Voilà ce que chantait en son secret loisir
Sous un climat suave et fait pour le plaisir
Celui que nos aïeux nommaient le saint Virgile.
Il avait l'âme tendre et la pensée agile;
Un sentiment chrétien dans son poème a lui.
Et voilà ce que bien des siècles après lui
Sous un ciel souvent sombre et plus voisin du pôle
Redisait de son mieux l'humble fils de la Gaule.
Le Français n'était point de ces êtres de choix
Dont l'univers recueille et répète la voix :
Il ne médira point cependant de la vie
Si courte, et de la nuit sans aurore suivie,
Puisque, s'il n'est pas lu de la postérité,
Il a, grâce à Virgile, entrevu la Beauté.

TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.



